

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

JE TU ELLE NOUS VOUS ILS
SUIVI DE
CHERCHER L'ÉROTISME

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
VIRGINIE POULIN BERGERON

FÉVRIER 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie tout d'abord Lori Saint-Martin d'avoir accepté de diriger ce mémoire de maîtrise. Lorsque j'ai déménagé à Montréal avec mon projet de recherches en tête, je n'avais jamais imaginé pouvoir bénéficier de l'aide d'une directrice aussi versée dans le domaine précis que je visais. Les nombreuses auteures qu'elle m'a référées m'ont été une ressource inestimable. Je lui suis particulièrement reconnaissante de m'avoir permis de suivre son séminaire *Pouvoir, plaisir et énonciation dans les textes érotiques contemporains*, en tant qu'auditrice libre, après avoir terminé ma scolarité. Je lui sais gré d'avoir été une source d'inspiration afin d'assumer ma voix féministe, avec rigueur et solidité. Je la remercie enfin pour sa compréhension envers ma vie un peu chaotique et mes éparpillements, pour son ouverture et ses encouragements, et pour notre complicité qui, je l'espère, va perdurer.

Ma gratitude s'adresse tout spécialement à Jacqueline Bassini pour ses anecdotes précieuses, pour m'avoir supportée du début à la fin, pour m'avoir lue, corrigée, encouragée et même encadrée, et pour m'avoir permis, lors de nombreuses soirées, d'écrire paisiblement dans le petit sanctuaire de son charmant milieu de vie.

Je remercie aussi Yann Tremblay-Marcotte pour son soutien et son écoute qui m'ont permis de garder le cap dans des moments pénibles, Brigitte Poulin-Bergeron pour ses lectures et quelques corrections, et le café du Loup Bleu pour son ambiance conviviale qui a accompagné l'écriture de plusieurs des pages qui suivent.

Et enfin je dis merci à mon père, Alain Bergeron, d'être toujours là.

DÉDICACE

À Vicky.

Ta confiance a peut-être été l'origine de ce parcours.

Ma trahison, je suppose, a été l'origine d'un

parcours très différent pour toi.

Je ne saurai jamais ce qui t'est arrivé, si ton

enfance s'est terminée loin de la violence.

J'espère que tu vas bien.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vi
JE TU ELLE NOUS VOUS ILS	1
SPAGHETTIS AU BEURRE	2
LA PORTE DU SOUS-SOL	7
HALLOWEEN	11
DIFFÉRENTES SÉCRÉTIONS	22
300 KM/H	25
LA BALEINE	29
LE DÉPOTOIR	39
LES SEPT CIGARETTES	44
SAM ZE SNAKE	48
LA POÉTESSE DE MAISON	53
MAHU	62
LE PARC D'AMUSEMENT	65
SEXE ET POIVRE	68
LE BRICOLAGE	73
OUROBOROS	77
ALEX AIME SOPHIE	81
LE SALON BEAUTÉ ANTILLAISE	85
CHERCHER L'ÉROTISME	91
PROLOGUE ÉCRIRE EN PLEINE SEXYVILISATION	92
CHAPITRE I BRISER LA NORME	98

1.1	La fin de la transgression?	98
1.2	La sexualité officielle	101
1.3	La règle des genres	105
1.4	L'emprise du rhinocéros	107
CHAPITRE II LIRE DES FEMMES		111
2.1	Jouir dans la souffrance	111
2.2	Le renversement idéologique	113
2.3	La chute inversée	117
2.4	Le courant post-moderne	120
CHAPITRE III LA QUÊTE DU RÉEL		123
3.1	La posture d'humilité	123
3.2	La pornographe morale	127
3.3	Le sexe du quotidien	131
3.4	La voie de l'intime	134
CONCLUSION RETROUVER L'ÉROTISME		138
BIBLIOGRAPHIE		146

RÉSUMÉ

Je tu elle nous vous ils, le premier volet de ce mémoire, est un recueil de dix-sept nouvelles réunies autour du thème du désir érotique. Le lecteur se verra plongé dans l'intimité de dix-sept personnages dont l'âge, l'orientation sexuelle et l'identité de genre varient du tout au tout. Outre qu'ils appartiennent tous à la société contemporaine québécoise, le seul élément qu'ils ont en commun est d'être dans un état de désir. Plusieurs ont des pratiques sexuelles qui peuvent être considérées comme marginales (sdomasochisme, fétichisme, obsession), d'autres qui peuvent même soulever des questions d'ordre moral (inceste, zoophilie, pédophilie, viol). Ils vivent toutefois tous leurs désirs de façon différente; certains les répriment, certains les libèrent, certains en font carrière. D'autres enfin vivent une sexualité qui cadre avec la norme genrée de l'hétérocentriste, et leurs expériences se rapprochent de certains stéréotypes. Malgré tout, la satisfaction n'est pas toujours au rendez-vous. *Je tu elle nous vous ils* est un voyage au coeur de la multiplicité et de la singularité du désir humain.

Chercher l'érotisme, le second volet de ce mémoire, est une réflexion sur le rôle que peut jouer l'écriture érotique dans un contexte social où la sexualité est prétendument libérée, qu'elle est omniprésente dans toutes les sphères de la société, et que l'érotisme est devenu une valeur marchande standardisée. La question qui est posée est de savoir dans quelle mesure l'écriture érotique, en particulier celle d'une femme, peut encore, dans de telles circonstances, être transgressive. Il s'agit du témoignage d'un parcours de recherche sur une écriture du désir qui explore de possibles réponses à cette question. Une écriture qui s'attaque à la norme en mettant en scène des désirs marginaux et des personnages aux identités de genre éclatées, qui cherche à atteindre le réel et qui prend, pour y parvenir, la voie de l'intime.

Mots clés : désir, érotisme, sexualité, écriture érotique, transgression, identités de genre, écriture féminine, quête du réel, intime.

JE TU ELLE NOUS VOUS ILS

SPAGHETTIS AU BEURRE

Je me souviens plus trop. C'est peut-être Albert, ou Alain, ou Alphonse. Il a des petites lunettes, il aime pas les tomates. Les jeudis, à la cafétéria, il mange son spaghetti pas de sauce. C'est un ancien militaire. Mais je suis pas certaine...

Je le trouve pas mal. Il est pas maigrichon. Sa chambre est à l'autre bout du corridor, juste à côté du poste de l'infirmière. Il s'appelle Armand.

Ma fille vient me voir tous les dimanches. Elle m'apporte le *Télé 7 jours*. Avant, elle m'apportait les mots croisés de *La Presse*. Je sais pas pourquoi elle le fait plus. J'ai toujours été bonne avec les mots. J'ai travaillé deux ans comme secrétaire. C'était avant mon mariage. Maintenant, parfois, les mots s'envolent, je sais pas trop comment les attraper.

On joue au *Cribble* les vendredis soirs. Je suis en équipe avec Yolande, lui avec Pierre. Quand nos équipes jouent ensemble, il s'assied à côté de moi. Il mâche souvent un cure-dent en jouant aux cartes. Ça doit être un ancien fumeur.

J'ai toujours été une épouse irréprochable. Les enfants, les corvées, la maison. Jamais un mot de travers, tous les dimanches à l'église, les repas aux mêmes heures, toujours bien coiffée. La femme du contremaître de la *Lewis & Son*. Au village, ils disaient de nous autres qu'on était nés le sifflet entre les dents.

Quand il mange ses pâtes, il met quatre petits *cups* de beurre dedans, avec beaucoup de poivre. D'habitude, on a juste droit à deux *cups*, pour manger avec le pain. Madame Aline lui en donne plus, parce qu'elle sait qu'il aime pas la sauce tomate. Il mélange longtemps les nouilles, avec ses doigts, pour que le beurre fonde. C'est pas beau à regarder. Il vient les mains toutes luisantes.

C'était mon idée. C'est moi qui en ai parlé à Luce. Elle était pas *game* au début. Elle disait qu'elle avait pas des belles bobettes.

Après mon mariage, j'ai plus jamais retravaillé. Il y a eu les petits, il fallait s'en occuper. J'ai fait des corrections pour le journal *Hebdo* pendant que Julie était bébé. Mais Jean-Marc le savait pas. J'ai toujours été bonne avec les mots. Maintenant, je sais plus...

Yolaine ne veut plus jouer avec moi au *Cribble* les mercredis. Elle dit que je joue n'importe comment. Elle dit que j'ai plus toute ma tête. C'est elle qui est folle. Je sais jouer depuis plus de cinquante ans.

Il s'appelle Aurèle, ou peut-être André. Il avait laissé son cure-dent à côté de sa tasse de thé. Je l'ai pris, je l'ai mis sur ma table de nuit. Je le cache dans la poche de ma chemise quand la femme de ménage passe dans ma chambre.

Ma Julie m'a dit que c'était plus la peine d'essayer, avec les mots croisés. Elle me dit de regarder la télé, à la place. Mais je comprends plus grand-chose aux téléromans, je me souviens jamais trop.

Il a un fils qui est venu lui porter des cassettes vidéo cochonnes. Tout le monde est au courant à l'étage. On lui enlève son appareil auditif à 22 h, ça fait qu'il met le volume de la télé au maximum. Ç'a bien fait rire l'infirmière.

C'est après ça que Louise a eu l'idée. Elle aussi, elle le trouve à son goût. C'est pas Donald Lautrec, mais il a un petit quelque chose.

Il met du beurre dans ses spaghettis. Avec du poivre. Il les mélange avec ses doigts, qu'il lèche après. Ça me fait quelque chose. Je peux encore mouiller mes bobettes, pis c'est pas toujours de l'urine.

J'aimerais bien ça, jouer au *Cribble*, moi aussi. M'asseoir à la même table que lui, les samedis après souper. Ils disent que je sais plus jouer. Je suis pas une folle.

Ma fille vient me voir toutes les semaines. Des fois, elle amène un homme avec elle. Je sais pas trop c'est qui. Je préfère quand elle vient toute seule. Les mots s'envolent plus vite quand je reconnais pas les gens.

J'ai toujours été bonne avec les mots. Mais il fallait que je m'occupe des enfants.

On riait pas beaucoup, dans le temps. Avec Linda, on s'amuse. Je m'en fous si Yvette dit qu'on est lesbiennes. Line, c'est ma bonne *chum*. Elle vient me rejoindre dans ma chambre le soir pendant que tout le monde regarde la télé, pis on fait les folles. L'infirmière finit toujours par venir la chercher. Elle nous traite de tannantes.

On n'a pas le droit de fumer, ici. Ça fait qu'il mâche souvent un cure-dent après les repas. Je le verrais bien dans une pub de *Du Maurier*. Sur une moto, avec un *coat* de cuir. Je l'ai dit à Louise. Elle est d'accord. C'est elle qui a eu l'idée.

Un soir, on entendait un film cochon dans le corridor. C'était lui qui regardait une cassette de fesses. Il s'appelle Arnaud. J'ai dit à Luce d'enlever ses bobettes. Au début, elle voulait pas, elle disait qu'elle portait rien de sexy. Je lui ai montré les miennes. Elle a dit qu'on pourrait pêcher des poissons avec ça. On a ri comme des folles.

Quand on joue au *Cribble*, les lundis, je suis assise à côté de lui. Nos genoux se touchent en dessous de la table. Ça me fait un petit quelque chose.

J'ai un de ses cure-dents sur ma table de nuit. Des fois, je le mets sur ma langue. Je le suce. Il doit avoir un beau pénis. Mon mari était pas mal fait, lui non plus. Il est mort en 96.

Sa chambre est au bout du corridor. Il ronflait quand on est entrées. Une vidéo cochonne jouait à la télé. On a mis nos bobettes sous son oreiller. Il s'est même pas réveillé.

Je me suis mariée à 22 ans. J'étais déjà enceinte de ma Julie. Il fallait pas que ça se sache. J'ai toujours été une épouse irréprochable. Jamais un mot de travers.

C'est la femme de ménage qui a trouvé nos bobettes. Je pense qu'il s'en est jamais aperçu. Je sais plus trop... L'infirmière a raconté ça à tous les employés. Je m'en fous qu'ils rient de nous autres. Je m'en fous s'ils disent qu'on est folles.

J'ai volé des *cups* de beurre. J'en ai caché dans le tiroir de ma table de nuit. Des fois, dans mon lit, j'en fais fondre un dans mes bobettes. Je fais comme lui, je mélange les spaghettis avec mes doigts tout graisseux. Je les lèche après.

LA PORTE DU SOUS - SOL

Mon frère et moi, on l'a fait quelques fois avant que nos parents se séparent. Après, on a déménagé avec maman dans un jumelé sur la rue Chouinard pis on a eu des chambres séparées. Je suis descendue quelques fois dans le sous-sol pour le rejoindre dans son lit après que maman soit couchée, mais il me disait que j'étais dégueulasse et que je devais plus venir dormir avec lui. J'ai continué à descendre les escaliers après minuit, je m'asseyais devant sa porte et je l'écoutais. Il se branlait toujours avant de s'endormir. Ça durait jamais très longtemps, ça faisait un bruit un peu bizarre, comme quelqu'un qui se donne des claques sur la bedaine. Il respirait vite, à un moment je l'entendais plus. Après il fermait la lumière. J'aurais voulu qu'il ouvre la porte et me dise d'entrer. J'aurais voulu qu'il voie comment mes seins ont grossi, j'aurais voulu qu'il me dise qu'ils sont beaux. Parfois je pleurais sans faire de bruit, la tête appuyée contre sa porte, assise nu-fesses par terre, le bas de ma vulve écrasée contre les fibres du tapis.

Son pénis était tout doux, j'aimais ça le coller contre ma joue. Des fois, je m'endormais la tête sur son ventre, roulée en boule entre ses jambes. J'aimais ça aussi quand il me demandait de l'embrasser là. Maintenant, quand je veux m'en souvenir, il y a toujours l'odeur du sous-sol qui me revient.

Avant qu'on habite sur la rue Chouinard, quand on dormait dans la même chambre, on jouait à ce qu'on appelait « monsieur et madame ». J'enlevais ma jaquette et je disais « Chéri, comment c'était au travail? » et il me répondait « C'était vraiment très dur. Viens ici pour me récompenser », et je

lui enlevais son pyjama et me couchais avec lui. Au début, on faisait juste semblant, il se mettait au-dessus de moi, j'ouvrais mes jambes et on se collait la bedaine en remuant comme si on faisait l'amour. On disait, comme dans les films : « Oh oui chéri, c'est bon! ». Maxime était en quatrième année, moi en deuxième.

Je me souviens qu'une fois, j'avais senti quelque chose de dur contre mon ventre, pis j'avais remarqué que son pénis était devenu tout gros. On l'avait regardé pendant un bon moment, Maxime disait que c'était ça, un homme. Ça faisait curieux parce qu'on l'avait jamais vu comme ça. Avant, il était comme emballé dans sa peau, mais là c'était comme un escargot qui avait sorti la tête de sa coquille. On l'avait appelé « Max l'escargot ». J'aurais aimé ça, en avoir un, moi aussi. À la place, j'ai une vulve. Pis il était censé y avoir un trou dedans, sans doute là où sortait le pipi, mais quand on regardait, on voyait jamais rien. Maxime aimait ça tirer sur mes lèvres, les ouvrir et les refermer comme un livre. Ça faisait des petits « ploc ploc ».

Une fois, au cours d'art plastique, j'avais dessiné Max l'escargot. Je lui avais mis des yeux au bout de petites antennes pis je lui avais fait un grand sourire. En revenant à la maison, j'avais donné mon dessin à mon frère, qui l'avait collé sur la porte de notre chambre. Nos parents l'avaient trouvé beau, mais ils avaient pas compris. La semaine après, Maxime avait collé un autre dessin sur la porte. C'était un papillon rose. Il l'avait appelé « Camille le papillon ». Lui aussi il lui avait fait des antennes avec des yeux. Quand on a déménagé, il les a jetés au recyclage. Je les ai récupérés dans le bac sur le bord du chemin et je les ai cachés dans ma boîte à souvenirs.

À Noël, quand j'avais huit ans, les parents nous ont acheté une *Wii*. Après ça, on a arrêté de jouer à « monsieur et madame ». De toute façon, j'allais

souvent dormir chez ma copine Véronique pis le reste du temps on arrêtais pas de se chicaner.

—

C'est deux ans après que j'ai commencé à avoir des petits seins qui faisaient comme deux bosses pointues au travers de mon T-shirt. Au début, ça me gênait un peu, ça fait que j'allais me changer dans la chambre de bain avant de me coucher. Un soir, nos parents se chicanait vraiment fort, pis on s'est retrouvés dans notre chambre. Je pleurais. Maxime m'a pris dans ses bras et on s'est couchés ensemble. Il me disait que j'avais pas besoin d'être gênée, que j'étais belle. On avait ri en découvrant que l'escargot pis le papillon étaient tous les deux rendus poilus. Depuis cette fois-là, on a voulu recommencer à jouer comme avant, mais c'était pas pareil. On voulait plus juste faire semblant. Son pénis éjaculait beaucoup plus souvent. Pis on a découvert qu'il y avait vraiment un trou dans ma vulve, que c'était chaud pis collant. Mon frère disait que je devais d'abord mettre mes doigts, que ce serait juste quand je pourrais en mettre trois que je serais prête.

Quand on a réussi, ç'a fait un peu mal, mais j'étais vraiment contente.

Ensuite, on l'a refait tous les soirs jusqu'à ce que maman nous dise qu'elle se séparait de papa. Après ça, Maxime a plus jamais voulu que je dorme avec lui. Quand je lui demandais pourquoi, il me répondait que j'étais juste une « salope ». Il s'est mis à m'appeler comme ça tout le temps. Ça fâchait beaucoup maman, mais il voulait pas arrêter. Ça fait que maman en a parlé à papa, pis papa, lui, il s'est vraiment fâché. J'avais jamais eu peur de lui avant. Il était venu nous chercher après l'école le vendredi, pis il nous avait demandé de nous asseoir dans le salon, à son appartement. Il avait dit à

Maxime quelque chose comme « t'es rendu un homme », pis il avait commencé à lui dire ce qu'un homme ça fait pis ce que ça fait pas. Mais Maxime voulait rien savoir, il continuait de répéter « Camille c'est une salope » de plus en plus fort en tournant en rond dans le salon. J'arrêtais pas de pleurer, je voulais m'en aller. Pis là papa s'est levé et il a pris Maxime par les épaules et l'a secoué super fort en lui criant de se taire. Maxime lui a donné un coup de poing dans le ventre pis il est sorti de l'appartement en courant. On l'a pas revu pendant deux jours. Moi j'ai pas mangé avant son retour.

Après que les policiers aient ramené Maxime chez maman, il a commencé à rencontrer une psychologue. Il a arrêté de m'appeler « salope » devant les autres, mais parfois, quand les parents regardent pas, il me fixe et prononce le mot avec sa bouche.

J'ai compris que c'est pas correct, ce que j'ai fait avec Maxime. Mais j'en ai encore envie.

Maman commence à dire que moi aussi, faudrait que je voie quelqu'un. Je mange presque plus. Elle me demande tout le temps ce que j'aimerais manger. Qu'est-ce que ça mange, une salope?

HALLOWEEN

Il ne me reste presque plus de bonbons. Il n'est que 19 h 40 et ça fait trois fois que je fais réchauffer mes pâtes au micro-ondes. J'ai taché ma chemise de vampire avec la sauce tomate. C'est la première année que je ne passe pas l'Halloween avec les enfants. Ça fait presque six mois que mon ex est déménagée à St-Pascal et je n'ai pas encore réussi à vendre le duplex. Je suis donc le seul célibataire du quartier, avec ses bungalows parfaitement alignés en rangées de familles recomposées. Ma présence n'a de sens qu'une fin de semaine sur deux, quand j'ai Laure et Antoine avec moi et que leurs petits pieds courent sur le parquet.

J'ai collé une fausse araignée sur la pancarte de *Remax* et dessiné des crocs et un monosourcil au visage souriant de mon courtier immobilier incompetent. Il y a tellement d'enfants que par moments, ils font la file devant la porte.

Les cordons de ma cape me serrent le cou et j'ai étalé mon maquillage en me frottant les yeux. Je n'ai pas avalé deux bouchées que la sonnette retentit encore. J'ai envie de fermer les lumières et de tirer les rideaux. Je me lève pourtant, empoigne le plat de sucreries et ouvre en soupirant.

Deux jeunes filles, d'environ seize ou dix-sept ans, l'une déguisée en infirmière, l'autre en bonne, attendent devant ma porte. Toutes les deux ont un décolleté plongeant.

- Happy Halloween!
- Allô, les filles. Vous voulez des bonbons ou ben une bière?
- Si t'as les deux, on est preneuses!

Je donne à chacune une poignée de suçons et les complimente sur leurs costumes, puis les regarde s'éloigner en se dandinant sur leurs talons aiguille. La blonde, celle qui est déguisée en bonne, se retourne au coin de la rue et me jette un coup d'oeil provocant en faisant passer son plumeau sous sa gorge. Des rires d'enfants me font sursauter et je remarque que trois gamins et leur grand-mère attendent au pied des marches. La vieille m'observe d'un air sévère.

- Comment va votre femme, monsieur Poirier?
- Mon ex se porte à merveille, madame Chevarie. Elle revient d'un voyage à Cancun avec son nouveau chum.

Je donne aux jeunes ce qui me reste de sucreries puis je claque la porte derrière moi. Je balance le reste de mon souper à la poubelle, je me débouche une autre bière, ferme les lumières et m'écrase devant la télé. Pas de match de hockey ce soir. Je zappe un certain temps jusqu'à tomber sur un film pour adultes.

J'ai à peine pu relaxer dix minutes qu'on sonne à nouveau. Je regarde ma montre en grimaçant : 20 h 01. À cette heure, les petits sont déjà au lit. Il ne reste d'habitude que les ados baveux. Tant pis pour eux, je n'ai plus de suçon, ni de chocolat, ni de *Chiclets*, ni de patience. Mais on sonne encore. J'éteins la télé et me dirige vers la porte. Surpris, je tombe nez à nez avec les deux jeunes filles ricaneuses de tout à l'heure.

- Allô, c'est encore nous! On se demandait si on pouvait pas téléphoner.
- Téléphoner... à vos parents?
- À mon beau-père, pour qu'il vienne nous chercher.
- Ok, attendez un peu, j'avais aller chercher le sans-fil.

Je laisse la porte ouverte derrière moi pendant que je cherche le maudit combiné qui n'est jamais à sa place sur le chargeur. Quand je finis par le trouver, les filles sont déjà entrées dans la cuisine et chuchotent entre elles. Je refile le téléphone à la fausse infirmière pour qu'elle appelle son beau-père.

- Ça vous dérangerait-tu si j'allais aux toilettes?
- C'est la première porte à gauche.
- Merci! J'avais envie de pisser depuis une heure.

Elle enlève ses souliers et part à la course vers la chambre de bain en composant. Je reste seul avec la blonde.

- Vos enfants sont pas là?
- Non, ils sont chez leur mère pour la semaine.
- Hein! Je savais pas que vous étiez divorcés...
- Ça fait six mois.
- Faque comme ça, t'es célibataire?
- C'est comme ça qu'on appelle ça.
- Ça doit être *tough*, plus personne pour te tenir compagnie...
- Je vois des chums, on regarde le hockey, on joue au poker le jeudi.

- Ouin, mais c'est pas eux autres qui vont te faire un *blow job* le vendredi soir!
- Ah écoute, on se débrouille tout seul dans ce temps-là!

La brune revient des toilettes en ajustant sa jupe de cuirette sur ses hanches. Elle me rend le combiné et va s'asseoir sur l'un des tabourets du comptoir.

- Mon beau-père est à la Cage aux Sports, il finit sa bière pis il s'en vient.
- La Cage aux Sports... à Aylmer?
- Ça nous donne le temps de boire la bière dont t'as parlé tantôt.
- Pas sûr que ton beau-père serait d'accord avec ça!
- Envoie donc! Hey, on a pas 12 ans!

En disant ça, la blonde traverse la cuisine et ouvre la porte du réfrigérateur en se penchant bien bas pour prendre trois *Pabst*. Le tas de froufrou blanc sous sa mini-jupe noire cache à peine son petit cul rond.

- T'es pas gênée, Marie? On voit tes bobettes!
- Oups!

Elle revient et nous tend chacun une canette en souriant par-dessus ses broches.

- Vous êtes pas mal déniaisées pour votre âge. Vous êtes en quelle année, en secondaire 5?
- Judith est en 4, pis moi je suis en 3, mais j'ai doublé deux fois. *Anyway* je risque d'aller aux adultes l'an prochain si je coule encore.

- Ah *fuck off!* On parle pas d'école, ok? Moi j'ai envie de fumer une *smoke*, là.

L'infirmière en vinyle sort un paquet de *Pall Mall* de son sac de bonbons. Je leur fais signe d'aller sur la terrasse, en arrière. Elles remettent leurs bottes à talons et sortent par la porte patio du salon. Je reste en dedans un moment, à regarder leurs silhouettes à contre-jour dans la lumière du lampadaire. Je repense à ma première copine, quand j'avais leur âge. C'était le bon temps. Je cale ma bière, puis m'en ressers une autre avant d'aller les rejoindre dehors.

- Hey, on était en train de se dire que t'es pas pire en vampire.
- Peut-être pas aussi *cute* que Ryan dans *True Blood*, mais t'es pas mal sex.
- Envoie, fais-nous un *striptease*, qu'on voie ton *six-pack!*

La blonde glisse la main sous ma chemise, je lui attrape le poignet pour la retenir.

- Hou! Hey c'est dur, touche ça, Jud!

Elles se mettent à me palper le ventre, et je finis par les laisser faire. Quand la ménagère se glisse derrière moi pour me lécher le cou, je les arrête.

- Ok, ça suffit, les filles.

Je rentre et je les laisse dehors. Après m'être pris une autre bière dans le réfrigérateur, je remarque qu'elles ont commencé à s'embrasser. La blonde passe sa langue percée sur les lèvres de son amie, sa main sur ses fesses serrées dans le faux cuir blanc. Elles me jettent des coups d'œil pour

s'assurer que je les regarde. Je hausse les épaules et m'assieds à table en sortant mon cellulaire pour prendre mes messages. Au bout d'un instant, je les entends rentrer en gloussant. La brune va s'asseoir dans le salon pendant que l'autre sort de nouvelles bières du réfrigérateur.

- Cou donc, il s'en vient-tu, ton beau-père?
- Haha! Regarde ça, Marie!

Marie s'en va rejoindre sa chum, qui a ouvert la télé. Elles montent le volume jusqu'à ce que les cris d'une femme résonnent dans toute la maison : « *oh yess baby! fuck my ass!* »

- Wow, c'est pas de la *soft porn* que tu regardes là!
- C'est quoi la chaîne? C'est-tu *HD Sex*? Mon beau-père aussi est abonné.
- Fermez ça, les filles.
- Ark, non... t'as-tu vu la couleur de sa graine? J'haïs ça, les graines roses, moi j'suis pas capable.

J'essaie de reprendre la télécommande entre les mains de la fausse *nurse*, qui la cache dans son dos en me regardant de façon provocante.

- *Frenche*-moi pis je te la redonne.
- *Come on*, vous trouvez pas que c'est assez, là?

Elle continue de me jeter un regard aguichant en se mordant la lèvre. L'autre vient se placer dans son dos, et commence à caresser ses seins par-dessus la cuvette qui les compresse. Il y a une croix rouge brodée juste en-dessous de l'épaule gauche. La blonde glisse sa langue dans l'oreille de l'infirmière et

remonte lentement le vêtement de son amie jusqu'à découvrir sa poitrine. Des seins ronds et rebondis, avec des petits mamelons roses. Les mains de la *maid* les prend par le dessous et les fait rouler l'un contre l'autre. Une autre brune continue de se faire enculer à fond sur l'écran de 65 pouces que j'ai acheté pour écouter des films de *Disney* les samedis soir avec Laure et Antoine. Celle qui est déjà à moitié nue tend la main et empoigne mon entre-jambe gonflé.

- Oh yes, Marie! Il est vraiment dur...
- Cool! Sors-le qu'on voie s'il est pas pire.

Les deux filles s'agenouillent devant moi, font jaillir mon sexe tendu de mes jeans et l'examinent.

- Wow! Jud, ça c'est une queue ma fille. Juste de la bonne couleur. Hmmm....

Elle appuie ses lèvres sur mon gland et le lèche en faisant jouer la pine mauve de son piercing le long du frein.

- Goûte ça, Jud. Ça a rien à voir avec la quéquette de ton ex. C'est de la bombe.

La brune colle sa langue dessus et la passe le long de ma verge avant de faire la grimace.

- Ouin, mais as-tu vu ses couilles? Full poilues... yark!
- Ta gueule pis suce, *bitch*.

Je lui prends le menton et la lui enfonce dans la bouche. Elle a un mouvement de recul, mais son amie se plaque dans son dos et lui retient les mains.

- Chut... serre pas les dents. Les gars aiment pas ça qu'on sente les dents. Sens-le bien sur ta langue. T'aimes ça, hein? Oh oui t'aimes ça, baby.

Elle lui reprend les seins et recommence à lui lécher l'oreille. Je donne de bons coups dans le fond de sa gorge. Au bout d'un moment, elle se met à se débattre et arrache ma main de ses cheveux pour vomir un peu de salive sur le tapis. La blonde reprend aussitôt ma queue qu'elle se met à branler et à sucer. Avec le piercing et les broches, j'ai l'impression de me faire pomper dans une quincaillerie. Elle se met à gémir au même rythme que la *porn star* qui se fait défoncer l'anus par deux Noirs à la télé. Après un temps, elle arrête et regarde autour d'elle.

- Est où, Jud?

Je me penche pour lui détacher sa robe, mais elle me repousse.

- Attends!

Elle sort rejoindre son amie qui fume une cigarette sur la terrasse, les seins à l'air. Je m'assieds sur le divan et les regarde par la porte restée ouverte en me branlant. L'air frais me caresse le gland et rapporte vers moi les mots que les filles se disent dehors.

- Come on, baby! On avait du fun, là!
- Toi, t'avais du fun. Pas moi. C'est un esti de malade, ce gars-là.

- Ben non, c'est juste un gars ben normal. Je t'ai dit, sont tous pareils.
- S'te plaît Marie, on s'en va d'ici, ok?
- Come on, Jud! Je suis full dedans, j'ai envie qu'il me saute, t'as pas envie, toi?
- Non.
- Regarde, pendant qu'il me saute je vais te bouffer, ok? Juste comme t'aimes ça. Hein, baby? Regarde, ça m'excite full, touche.

La blonde prend la main de son amie et la met dans ses culottes en me regardant par-dessus son épaule.

- En plus, j'ai un cadeau pour toi...

Elle fouille dans son décolleté et en ressort un tout petit sac de plastique. Il y a dedans un cachet rose qu'elle place sur sa langue avant d'embrasser la brune. Elle descend jusqu'à ses mamelons raidis par le froid, qu'elle met dans sa bouche l'un après l'autre en aspirant entre ses lèvres. La *nurse* finit par rejeter la tête en arrière pendant que sa main va et vient dans la culotte de sa copine. Ma queue me brûle entre mes doigts. La *maid* finit par entraîner l'autre avec elle vers l'intérieur en la tenant par la main.

- Viens, tu vas aimer ça.

Elles se couchent sur le tapis, la brune sur le dos, l'autre sur le ventre entre ses genoux en lui remontant sa jupe de vinyle sur les reins et en lui retirant son string rose. Son sexe est épilé, il fait penser à celui d'une petite fille. Je vais me placer derrière la blonde, qui a relevé ses fesses dans ma direction. Je baisse sa culotte en froufrou et glisse un doigt dans sa chatte. Elle est

sèche. Je crache dans ma main et enduis mon sexe de salive avant d'essayer de l'enfoncer, mais elle est trop étroite. Je lui écarte les genoux pour qu'elle s'ouvre davantage et commence à la doigter avec vigueur en lui donnant des petites claques sur les fesses. Elle pousse des cris étouffés en broutant son amie, dont les yeux vitreux me fixent. J'ai beau aller aussi vite que je peux, sa fente garde la texture du caoutchouc.

– Voyons, criss! T'étais pas censée être mouillée, toi, quand ton amie te *plotait*?

J'essaye encore de m'enfoncer après avoir craché direct dans son trou, mais j'ai l'impression que je vais m'arracher le gland.

– Fuck it.

Je pars vers la salle de bain à la recherche d'un pot de vaseline. En revenant, la brune halète de plus en plus fort, la tête renversée, les cheveux étalés sur le tapis, la face de sa *chum* fourrée entre ses jambes. Je repousse la tête blonde et me place au-dessus. La chatte de la *nurse* a juté partout sur ses fesses. Elle essaye de reculer, mais je la maintiens au sol avec une main sur sa gorge. La blonde se penche pour l'embrasser et chuchoter à son oreille.

– Laisse-toi aller, baby, tu vas aimer ça, je te jure.

J'entre en elle direct comme dans du beurre. Même les gars qui giclent les trois en même temps sur le visage de la pute dans le film de cul peuvent pas être aussi durs que moi. Je relève ses jambes sur mes épaules et je la fourre jusqu'aux couilles en empoignant ses gros seins qui ballottent en cadence.

Elle a enfoncé ses ongles dans le tapis, mais recommence à gémir quand la blonde se met à jouer avec son clito en même temps qu'elle lui suce l'oreille.

– Oh yes, baby-Jud! T'aimes ça, hein, chérie?

Je suis sur le point d'exploser. On sonne à la porte.

– *Shit!*

– C'est mon beau-père.

– Quoi? T'as appelé ton beau-père pour vrai? Tu me niaises, Jud?

– Ben oui, qu'est-ce tu pensais?

J'éteins la télé et me rhabille en vitesse pendant que les filles s'obstinent en cherchant leurs sous-vêtements. Je les fais sortir par la porte de derrière. La brune marche un peu croche. Quand elle passe devant moi, je donne une dernière claque sur son petit cul serré dans sa mini-jupe d'infirmière. Je les regarde courir dans le gazon en rajustant leurs costumes. Leurs talons hauts s'enfoncent dans la terre. Je rentre en entendant le moteur d'une voiture démarrer et s'éloigner. Je me rouvre une autre bière et me rassieds devant la télé. J'appuie sur « visionner à nouveau », et je ressors ma graine. Elle est encore collante de jus de chatte sous mes doigts. Mais la brune à l'écran a l'air d'avoir trente ans. Je finis par débander. Écœuré, j'éteins l'appareil et vais me coucher dans le lit de Laure. Je m'endors le visage enfoui dans son lapin en peluche.

DIFFÉRENTES SÉCRÉTIONS

J'arrive plus à me concentrer. Je ferme mon manuel d'hématologie et ma lampe de chevet. T'es pas là, ce soir. Ta langue me manque. Dans ma bouche, sur mes seins, entre mes cuisses. Mes draps sont froids. Il y a pas la chaleur de ton corps dans mon dos, ton bras trop lourd autour de mes reins, ta respiration régulière dans mes oreilles. J'étire la main vers le tiroir de ma table de nuit et sors *Jelly Jumper* de son étui de velours. Je le glisse sous les couvertures et appuie sur « on ». La vibration est brutale et sèche. Le silicone froid colle sur mes lèvres. L'appareil produit un son de rasoir électrique. J'en ai les poils qui se redressent. Dégoûtée, j'appuie sur « off ». Soupir.

J'arrive pas à m'endormir. Je répète dans ma tête les catégories de maladies du système lymphatique. Mais j'ai l'esprit gangrené par des images de brunettes aguichantes qui se frottent contre ton manteau de cuir. Je les vois, tes fans, sauter sur place en criant pour essayer d'attirer ton attention. Je vois leurs gros lolos ballotter, je vois leurs *Doc Martens* patauger dans la boue et leurs bras brandir des pancartes « I love you Dan ». Pis je te vois, toi, torse nu dans ton froc de motard, tes cheveux mouillés par la sueur, tes doigts qui dansent sur les cordes de ta *guit*, ton jeans serré sur ton cul d'enfer. Je vois tes sourcils froncés par l'effort, je vois tes yeux fermés pour mieux savourer le rythme, je vois la foule en délire qui jouit avec toi. Je te vois embrasser le micro, enlacer son support, chanter les mots d'amour composés pour ton ex. Je vois toutes celles qui mouillent en écoutant ta voix de ténor vibrer dans leurs ipods.

Je devrais mettre ma plaque occlusale pour la nuit. Je grince des dents.

À l'horizontale, les chiffres de mon cadran me sourient avec ironie. 2 h 41. Mon examen commence dans cinq heures quarante-neuf minutes. Le lymphœdème est une insuffisance de drainage du système lymphatique. Dans dix minutes, tu vas avoir donné ton dernier rappel. Parce qu'il va y en avoir au moins deux. Trois si Rémy est en forme. Les gars vont se choisir chacun une ou deux poulettes qu'ils vont amener dans la loge des artistes. La cellulite est l'inflammation du tissu conjonctif sous-cutané qui donne à la peau un aspect capitonné. Elle se constitue en quatre étapes. Une demi-douzaine de pétasses vont te tourner autour et Jeff va encore être jaloux parce qu'il arrive jamais à garder une fille pour lui quand t'es là. Tu vas pas répondre à leurs avances, mais tu vas pas les repousser non plus, parce que t'es trop gentil. La première étape est marquée par un ralentissement veino-lymphatique progressif. Tu vas trop boire, comme d'habitude, pis elles vont en profiter pour te déshabiller. T'arriveras pas à les en empêcher. Je vois déjà la fausse gothique couverte de PVC te lécher l'oreille avec son piercing en forme de tête de mort. La deuxième étape est la formation d'amas d'adiposites fusionnés. À ce stade, l'élasticité de la peau est perturbée.

3 h 10. Je m'enfonce la tête dans ton oreiller pour essayer de trouver ton parfum. Mais tout ce que je perçois, c'est l'odeur de l'assouplisseur de tissus et ma propre haleine de café. J'en ai avalé combien pour tenir debout dans mes cours aujourd'hui? Cinq ou six salopes font un show de *french kiss* devant les yeux vitreux de Max. Il y en a une qui te masse les épaules et passe ses doigts dans tes cheveux pour te gratter le crâne. Ton point faible. Tes yeux se ferment et tu t'abandonnes. La troisième étape est la constitution de macronodules d'adiposites entourés de fibres conjonctives. Elle glisse la main sous ton t-Shirt : tu râles. Elle te mord le cou : tu bandes. Elle plaque

ses hanches contre tes reins : tu plonges dans son décolleté. La quatrième étape est l'installation d'une fibrose définitive, comme une cicatrice irréversible. Une autre te retire tes bottes, tes bas, tes jeans. Une petite main aux ongles mauves empoigne ton sexe à travers tes Tommy Hilfiger en soie. Le drainage lymphatique consiste à faire parvenir dans les territoires sains l'excès liquidien accumulé dans les zones d'œdème. Je mords dans ton oreiller à pleines dents.

3 h 22. Pendant que le modèle réduit d'Elvira te lèche la face, une blondasse suce ta queue et tu lui empoignes ses cheveux *bleachés*. Le mouvement d'appel est destiné à faire évacuer la lymphe à distance de la zone malade dans les vaisseaux précollecteurs. Tu jouis dans sa bouche et elle avale ton jus comme si c'était de la pure MDMA. Demain, pour impressionner ses copines, elle va écrire sur *Facebook* qu'elle digère encore le sperme du chanteur des *Grey Dolls*. Le sang est nettoyé et filtré dans les ganglions, où les cellules luttent contre les germes.

3 h 39. Je crois entendre une clé tourner dans une serrure. La circulation lymphatique dépend de la pression du système circulatoire et de... Quelqu'un se glisse dans mon lit.

- Tu pleures, chérie?
- Dan? Qu'est-ce que tu fais ici?
- Ça me tentait pas de fêter avec les gars. Je m'ennuyais de toi.
- Tu voudrais stimuler mes glandes de Bartholin? La cyprine est un liquide sécrété...
- Hein?
- Oublie ça. Lèche-moi.

300 KM/H

- Combien pour une heure?
- Neuf cent cinquante. Assuré.
- Vendu.

Je balance ma carte de crédit au représentant et m'enfonce dans les fibres de carbone du siège de la voiture de mes rêves. Les portes de garage s'ouvrent sur la place Montmorency, brillante sous le soleil. Le gars en smoking se penche au-dessus de la vitre, la clé au bout du doigt.

- C'est votre première fois au volant d'une V12?
- *Ouais.*
- D'accord. Alors pour vous faire une histoire courte, c'est un des derniers modèles de la série Vantage d'Aston Martin. La transmission est signée Transaxle, et la boîte manuelle à six rapports a une puissance de 570 newtons-mètres de couple qui est expédié à l'essieu arrière à chaque fois que [...]
- Hey p'tit gars, tu me les donnes-tu, les clés?
- Oui, oui. Ce ne sera pas long, monsieur, je ne fais que vous donner les grandes lignes de ce modèle unique au monde qui [...]
- C'est ça, c'est ça.

J'attrape les clés et mets le contact. Embrayage. Moteur. Deuxième vitesse. Je sais qu'elle est capable d'en prendre, la belle. Le petit *gino* en costard a à peine le temps de s'écarter en s'indignant que j'enfonce le gaz. Vrombissement. Puissance.

Je me suis acheté des Ray-Ban pour l'occasion. Le soleil frappe sur la carrosserie flamboyante. Les pneus mordent l'asphalte chaud au tournant de l'allée. Troisième vitesse. Le moteur gronde de plaisir. C'est qu'elle n'a pas affaire à un puceau, la belle.

Les jeunes femmes en robes légères se retournent au grondement agressif que mes pieds produisent sur les pédales. Leurs cheveux virevoltent à mon passage. Les six litres ne font que s'échauffer sur ces avenues de la banlieue lavalloise. On commence ça en douceur.

Je branche mon iPod à la console, ouvre les fenêtres et donne du beat à tout le quartier. Mes mains jouent sur la transmission, caressent l'acier lustré qui vibre légèrement contre ma paume. Je passe mon bras en dehors de la vitre pour toucher l'aluminium chaud de l'aile gondolée. Les courbes voluptueuses de la bête fendent l'air et font miroiter les rayons francs du soleil d'août. Rutilance. Perfection.

Fini les préliminaires, on passe aux choses sérieuses. Je sors du boulevard Cartier et enfile la bretelle pour prendre l'autoroute 15. C'est à ce moment qu'on va voir si les cinq cent dix chevaux sous le capot ont le mors aux dents. Quatrième. La bête ne ronronne plus, elle gronde. Cinquième. Cent-cinquante km/h, c'est à peine la moitié de ses capacités, mais la sensation d'ivresse me prend déjà en voyant le paysage se brouiller sous la vitesse. On zigzague entre les bazous et les cous se tordent pour lorgner la croupe de

ma déesse. Mais l'autoroute sale et ennuyante ne convient pas à sa puissance. Des images se forment dans mon esprit, je tente de les chasser en appuyant de plus en plus sur l'accélérateur. Sonia la garce, Sonia la folle. Sonia la *bitch* qui me largue à cause d'une connerie. Pense pas à ça. C'est le plus beau jour de ta vie.

À Blainville, je tourne sur le chemin de la Côte, histoire d'aller valser sur les routes de campagne. La Vantage prend chaque virage en glissant voluptueusement, répondant à mes moindres commandes. Il ne fait aucun doute, c'est la partenaire idéale. Racée, frondeuse, redoutable. Ses courbes m'excitent et son ronronnement m'hypnotise.

Bien enfoncé dans le siège qui épouse mon corps, je joue des pieds et des mains pour la pousser au bout de ses capacités, mais elle ne semble pas avoir de limites. Quand un con au volant d'une chose aussi insignifiante qu'une Toyota se tape un 70 km/h devant moi, je revois mon patron qui m'engueule, il y a à peine deux heures, avant de me renvoyer. Alors peu importe s'il y a un tracteur qui vient en sens inverse, j'enfonce le gaz et dépasse l'autre innocent qui a le front de klaxonner.

Parcourir la campagne rustique dans un tel bijou, c'est comme revenir dans l'ancien temps au volant d'un vaisseau spatial. Tout semble plus lent, et ça donne l'impression d'aller encore plus vite. Vite, toujours plus vite, pour évacuer les *bitcheries* que Sonia m'a balancées à la figure hier avant de partir avec mon chien et toute ma collection de CD.

Mes doigts s'enfoncent dans le volant. Pense pas à cette salope, man. T'as la plus belle création de l'humanité entre les mains. Oui, c'est le plus beau moment de ta vie. Fonce.

Les cabanes défilent; les granges, les moutons, les vaches, les champs, tout devient un amas de couleurs mouvantes comme un tableau peint par un héroïnomane. J'ai de la salive plein la bouche, de la lave dans les veines, de l'acier dans les muscles tellement je serre le volant. Chaque tournant fait danser mon cœur d'un bord à l'autre de la route. Les autres conducteurs prennent presque le clos pour me laisser passer. La route, c'est pas fait pour les attardés. Embrayez ou bien tassez-vous.

Au bout de la 148, je prends à nouveau sur l'autoroute. La 40 est presque vide à cette heure-ci. J'en profite pour laisser tomber toute retenue. Je m'arrête un instant sur le bord du chemin pour lâcher une pisse et je remonte aussitôt. Ils ont dit quatre secondes. C'est ce qu'on va voir. Je regarde ma montre. Lorsque l'aiguille frôle le 12, je mets la pédale dans le fond. Une, quinze kilomètres heure. Deux, trente-sept kilomètres heure. Trois, soixante-deux kilomètres heure. Quatre, cent un kilomètres heure. C'étaient pas des menteurs.

Dix, cent soixante-quatre kilomètres heure. « T'es un *loser*, un trou-de-cul, un n'importe-qui. » Quinze, deux cent dix kilomètres heure. Tu vas voir, Sonia, de quoi j'suis capable « T'es un incapable, un lâche, un imbécile. » Vingt, deux cent quarante kilomètres heure. Tu vas voir, patron, c'est qui, le cave. « T'es pas mon fils. T'es un moins que rien. » Vingt-cinq, deux cent soixante-quinze kilomètres heure. Tu vas voir, maman, à quel point tu m'as fait chier.

Trente, trois cent kilomètres heure. C'est le plus beau moment de ma vie. Devant, une vanne double une autre vanne. J'embrasse le volant, lèche les ailes de l'insigne Aston Marton. T'es l'amour de ma vie. Fais-moi voler.

LA BALEINE

J'ai vraiment besoin qu'on me fasse mal. Qu'on m'insulte, qu'on me jette à terre, qu'on m'enfonce des objets dans le cul, que ça saigne. C'est seulement comme ça que c'est bon.

Elle était nouvelle au club. Grande, des épaules larges, des seins immenses. Elle a fait sensation dès qu'elle a posé les pieds sur la première marche du *dance floor*. Elle portait des bas et un porte-jarretelles en latex noir, un g-string en cuirette avec un *strap-on* par-dessus. Elle avait une queue de douze pouces en plastique rose fluo qui brillait sous les *black lights*. C'était comme un appel. J'ai rampé jusqu'à ses pieds, ma laisse entre les dents. Je l'ai suppliée, les yeux par terre. Elle a continué à danser comme si j'étais pas là. Je fixais ses bottes plateforme. Les *Converse* de Denis lui tournaient autour. J'étais au supplice. Enfin, j'ai senti son talon aiguille s'enfoncer au bas de mes reins. J'ai eu envie de pleurer de joie. Elle m'avait choisi. Elle s'est penchée et m'a pincé les fesses. Je lui ai tendu ma laisse, elle m'a tiré jusqu'à la banquette et s'est assise sur le velours rouge. Elle a relevé une jambe et m'a tendu sa botte : « Si tu m'aimes, lèche ». Il y avait un peu de sable sous ses semelles. C'était rugueux sur ma langue.

Denis est venu s'asseoir à côté d'elle, il lui a offert un verre. Je voulais l'étriper. Ils se parlaient en anglais, ils arrêtaient pas de rire. Il a dit quelque chose comme « c'est rien qu'un petit con, il en vaut pas la peine ». J'ai voulu répliquer, mais elle m'a fait taire d'un regard. Elle a soulevé l'autre jambe,

lentement, et m'a tendu sa deuxième botte. J'étais tellement chanceux! Denis avait beau faire le frais, c'était pas lui qu'elle avait choisi.

J'ai passé une bonne partie de la soirée à sucer son talon aiguille, les yeux fixés sur son pénis fluo. J'avais une érection comme ça faisait longtemps que j'en avais pas eue. J'avais hâte qu'elle me gifle. J'avais hâte de sentir la puissance de ses mains sur mon cou. Des mains grandes comme des assiettes, avec des faux ongles d'un pouce de long.

Rendus chez moi, ça s'est pas passé comme je l'espérais.

J'ai roulé à terre sur le tapis, devant l'entrée. Je lui ai dit « frappe-moi ». Elle a sorti une petite cravache en cuir de son sac à main et l'a fait claquer contre ses gants de cuir. Je lui tendais ma croupe. Elle a répondu quelque chose comme « pas tout de suite ». Puis elle m'a demandé de lui faire visiter mon appartement. Elle m'a *demandé*. J'ai fait comme si de rien n'était. J'ai marché à quatre pattes jusque dans chaque pièce une après l'autre, lui disant que si elle voulait, elle pourrait m'attacher ici, au pied du bureau, me fouetter là, contre le frigo, me faire frotter les carreaux de la salle de bain avec une brosse à dents si l'envie lui en prenait. Elle était maîtresse et reine des lieux. Mais elle disait plus un mot. Elle est restée pendant un moment debout devant le piano, à regarder les photos dans leurs cadres. En pointant le portrait de ma nièce, elle m'a demandé si c'était ma fille. Je comprenais pas ce qu'elle voulait.

Je lui ai montré les chaînes derrière le lit, je lui ai montré mes godes et *butt plugs* dans l'armoire. Elle a pris le *fist* en silicone en souriant. J'ai aussitôt senti que je dilatais. Mais elle l'a redéposé.

- Tu m'offres pas un verre?

Offrir. J'offre de la limonade à ma nièce quand elle vient ici. J'offre du thé à ma grande tante Catherine. J'offre des cadeaux à Noël à mes frères, *tabarnack*. Je l'ai pas amenée jusqu'ici pour qu'elle me *demande* de lui *offrir* à boire. Sans un mot, je suis allé chercher une bouteille dans le bar. Je me sentais ridicule.

Elle s'est assise sur un banc devant le comptoir et je lui ai servi deux onces de bourbon dans un *lowball* au cul massif. Elle a regardé le verre en levant un de ses épais sourcils.

- T'en prends pas?

J'ai pas répondu. Elle a trempé ses lèvres dans l'alcool et s'est mise à tousser en disant avec un sourire timide que c'était trop fort pour elle. J'espérais encore qu'elle cale d'un coup, frappe le verre contre la table et se jette sur moi. Je comprenais pas comment cette grosse brute-là, qui faisait la fière deux heures plus tôt au club, pouvait maintenant avoir l'air aussi douce. Puis elle a mis sa main sur la mienne.

J'ai dit que j'avais une envie pressante puis je me suis enfermé dans la salle de bain avec mon cell. J'ai texté Denis :

- HELP! la butch a pas de couilles
- Mdr c'est pas mon problème
- Come on Den!
- Je suis avec Adrian. Je peux pas t'aider.

Fuck. J'étais pogné avec elle.

Quand je suis revenu dans la cuisine, elle pleurait. Son menton tremblait, ses épaules de trois pieds de large tremblaient, sa poitrine de 10 kilos tremblait, le sol sous mes pieds aussi. Elle respirait comme un tuyau d'aspirateur à moitié bloqué. C'était impressionnant à voir. Surtout dans le costume de latex.

J'ai horreur de devoir faire ça. Je me suis approché et je lui ai tapoté le dos doucement.

– Voyons donc! Qu'est-ce qui se passe? Ça va pas?

Elle a essayé de répondre avec des mots, mais ça sonnait comme quelqu'un qui parle sous l'eau.

– Hein? Attends là, relaxe. Une chose à la fois : respire.

J'ai dézippé son corset de peur qu'elle s'étouffe. Ses seins ont jailli comme deux ballons de football. Des seins dans lesquels il fait bon se faire écraser la face jusqu'à suffoquer. Mais c'était pas le moment. Je suis allé chercher une couverture et je l'ai enveloppée dedans.

– Chut chut. Ça va aller : respire.

Je me suis assis à côté d'elle. Mauvaise idée : elle s'est aussitôt penchée sur moi et a mis sa tête sur mon épaule. Un peu plus et ma chaise s'enfonçait dans le plancher. J'arrivais presque pas à passer mon bras autour de ses épaules, mais je l'ai tenue comme j'ai pu. Si Denis était là, il se foutait solidement de ma gueule. Moi qui espérais me faire baiser comme jamais...

– Mon... mon père...

Si j'avais pu être excité avant, là, c'était bel et bien terminé.

– a le cancer.

C'était moins pire que je le craignais.

Elle a continué à marmonner son histoire, entre des sanglots gros comme la mer. Je me demandais si je devais aller chercher une bouée de sauvetage, à force qu'elle se répandait, là, dans ma cuisine, à cinq heures du matin. J'ai pas tout compris, nécessairement, je suis pas un spécialiste des ultrasons, mais les tumeurs étaient malignes, répandues sur les deux poumons, et il était question d'années, peut-être même juste de mois. De quoi se répandre, effectivement. Mais pourquoi ça se produisait chez moi, maintenant? Je pouvais pas le dire. Toujours est-il que j'ai continué à répondre des « pas vrai? » et des « pauvre toi » régulièrement, jusqu'à ce que le flot diminue. J'ai passé près de lui raconter que ma grand-mère aussi, elle était décédée du cancer, mais je me suis rattrapé à temps. À la place, je lui ai raconté la *joke* préférée de ma nièce, et j'ai réussi à la faire rire. Je me sentais presque fier.

Comme elle avait un peu morvé sur mon épaule, je suis allé chercher une boîte de mouchoirs dans la salle de bain. Quand je suis revenu, elle avait complètement changé de composition. Elle se tenait debout, d'un seul bloc, du haut de ses plateformes, et me regardait avec colère. Son corset dézippé avec ses mamelles débordantes, son *strap-on* serré avec son *god* d'un pied de long, sa main aux longs ongles qui tenait mon cellulaire levé devant elle.

– Comme ça, la *butch* a pas de couilles?

Je me suis jeté à terre. J'ai supplié, le front contre le plancher. J'ai entendu ses talons claquer jusqu'au bord de mes oreilles, j'ai senti sa main m'attraper par le collier. Elle m'a relevé d'un seul bras et m'a tenu à deux pouces de son visage. Mes orteils touchaient plus par terre, j'étouffais.

– Tu veux savoir si elle a des couilles, la *butch*?

Je pouvais pas répondre parce que je pouvais pas respirer. Mais j'en pleurais de joie.

Elle m'a redéposé avant que je tombe dans les pommes, puis m'a ordonné de lui remettre ma laisse. Elle m'a attaché, puis m'a envoyé chercher un légume dans le réfrigérateur. Je me suis élancé, aussi vite que je pouvais à quatre pattes. Elle a tiré sur la chaîne d'un coup sec. Le coup m'a à moitié étranglé. Personne, au club, aurait été jusque-là.

– Au pied!

Je suis revenu me frotter sur ses genoux en toussant. J'ai senti son talon dans le bas de mon dos. Elle s'appuyait doucement, puis de plus en plus fort. La douleur me faisait bander à bloc. Elle a relevé mes boxeurs jusqu'à ce que le tissu me rentre profondément dans la raie et me comprime le scrotum. Elle m'a donné une claque monumentale.

– T'es rien qu'une petite bitch!

J'avais jamais reçu une fessée aussi fessante. Sa main devait être plus large que mon cul. Chaque coup éclatait comme la foudre.

Personne peut en endurer autant que moi. Personne est capable de se rendre aussi loin que moi. C'était meilleur que tout ce que j'espérais.

– T'es rien qu'un petit mangeux de mardel!

J'avais les fesses rouges et enflées, je demandais pitié, la tête enfoncée sous le divan. J'en voulais encore. Elle m'a demandé à nouveau d'aller chercher un légume dans le frigo. Je suis reparti avec les jambes tremblantes, mais elle n'a pas tiré à nouveau sur la laisse. J'ai ouvert la porte et pris d'instinct un concombre.

– Non, pas ça, morveux.

J'étais confus. Une tomate : non plus. Elle s'est approchée et m'a enfoncé la tête dans le tiroir à fruits. De l'autre main, elle a pincé la petite chair molle au haut de mes cuisses.

– Le brocoli.

Il y avait dans sa voix quelque chose de délectable.

Elle m'a fait remettre à quatre pattes au pied du divan. Elle a baissé mes boxeurs et m'a ordonné d'écartier les cuisses. Elle a craché dans mon trou et j'ai senti ses longs ongles me rentrer dans l'anus et m'étirer de partout. C'est pas possible de décrire la volupté que procure la sensation des fleurs de brocolis qui poussent pour entrer dans son rectum. Un peu comme la première fois que tu manges une huître : la texture est surprenante, la fraîcheur est renversante. Je respirais fort pour m'aider à dilater, mais aussi pour m'empêcher de jouir. Les doigts de ma maîtresse poussaient chaque

branche une par une jusqu'à ce que mon anus les englobe. La douleur et l'envie de chier me donnaient des crampes. Je sentais mes cuisses trembler. Je mordais le coussin du divan en pleurnichant. Mais je savais que l'effort en vaudrait la chandelle.

Quand toute la tête du légume a été rentrée, j'étais sur le point d'exploser. J'en ai eu des *fist fuck* dans ma vie, mais jamais rien d'aussi large était passé par là. Elle a pris la tige et a poussé pour que mon anus se referme davantage autour de sa prise. Puis elle a tiré. Et poussé. Et tourné. Et tiré. Et tourné. Et poussé. Si ma prostate avait eu une voix, elle aurait chanté *Der Hölle Rache*.

– T'aimes ça, hein? Ma petite bitch?

J'ai joui en rafales, sans éjaculer. Au dernier soubresaut, elle m'a sacré une claque à assommer un cheval. C'était pour détourner la douleur : une fraction de seconde après, elle retirait le brocoli d'un coup.

– Maintenant, mon petit mange-marde, tu vas goûter à ta cuisine.

Elle m'a tendu le bouquet vert, qui était enduit d'une laque odorante. Un filet de sang avait coulé le long du manche.

– Si tu m'aimes, mange.

J'ai croqué à pleines dents. Le goût, l'odeur étaient répugnants. La sensation crémeuse créée par les dépôts qui s'étaient insérés entre les petites fleurs aurait pu me faire vomir. Mais pour voir son expression de satisfaction, j'aurais supporté bien pire.

Elle s'est mise à genoux derrière moi et m'a attrapé par les hanches. Sans préliminaire, elle m'a enfoncé sa queue de silicone. J'aurais pu mourir de bonheur.

– Elle a peut-être pas de couilles, la *butch*, mais elle a une *esti* de belle grosse graine.

Elle me labourait tant et si bien que j'en suçais mon brocoli juteux avec un plaisir dément.

– Tu la sens? Petit mange-marde? Tu la sens?

Elle s'est plaquée contre mon dos, a passé une main sous moi et a attrapé mon pénis qu'elle a serré à l'écrabouiller tout en me donnant de bons coups de reins. Je n'en pouvais plus. J'ai joui une fois, puis une autre, et encore.

Elle s'est effondrée sur moi en ahanant.

J'étais plaqué au sol sous une géante de 200 livres, enculé bien profond, heureux comme jamais.

On est restés comme ça quelques minutes, puis ses doigts se sont refermés sur les miens. Je me suis rappelé son père. J'ai serré sa main dans la mienne.

On a sonné à la porte. Je me suis tortillé sous ma *mistress* et ai échappé à son étreinte pour aller regarder dans l'œil magique. C'était Denis.

J'ai ouvert grand. J'étais flambant nu, la queue rouge et encore à moitié levée, le collier croche avec la laisse pendant contre mon flanc. Il m'a regardé d'un air contrarié.

- On dirait que t'as plus besoin de mon aide?
- Non, mon coeur. C'était cool avec Adrian?

Pour souligner ces paroles, mon rectum a relâché tout l'air que la sodomisation y avait fait entrer. Il a fait la grimace et a tourné les talons sans répondre.

J'ai refermé la porte avec une immense satisfaction. C'était bel et bien fini avec Denis.

Je me suis retourné et j'ai regardé la silhouette de la déesse qui s'était assoupie sur le plancher. Une baleine majestueuse avait échoué dans mon salon. Je suis allé chercher la couverture et l'ai recouverte, puis je me suis mis à préparer des crêpes en sifflotant.

C'était le début d'une grande histoire d'amour.

LE DÉPOTOIR

Je l'ai regardée toute la journée. Elle est assise dans la cabine de son bolide aux grosses chenilles qui écrasent, malaxent et entassent les piles de déchets. On est venus faire des analyses des sols des territoires qui jouxtent le dépotoir pour mesurer l'échelle de contamination de leurs nappes phréatiques. Mes collègues ne cessent de se plaindre des odeurs nauséabondes, de la chaleur suffocante et de l'absence de vent. Moi, je n'ai jamais été aussi excitée qu'en cette journée de canicule où la sueur fait coller les vêtements aux corps et briller la peau. Elle aussi, elle semble tout à fait à l'aise dans ce milieu. Elle sourit. Continuellement. Ses cheveux blonds coupés en brosse accrochent les rayons du soleil et les muscles de ses épaules saillent sous l'effort chaque fois qu'elle embraye le moteur du compacteur. Quand elle s'approche de notre repaire avec son véhicule, je la regarde actionner la grosse pelle, cet immense bras articulé qui pénètre les masses de détritiques, les empoigne, les broie sous ses doigts d'acier.

Quand je me penche pour recueillir des échantillons de terre, je sens le regard de mes collègues sur mes hanches, sur mes seins. Mais leur désir veule me laisse indifférente. Je sais très bien ce qui se produirait si je m'y laissais prendre. Ils devraient se souler pour réussir à me déshabiller sans, bien sûr, me regarder dans les yeux, puis ils me tripoteraient de leurs mains avides et moites et m'embrasseraient en laissant des coulées de salive sur mes joues. Ensuite, l'un d'entre eux mettrait son pénis salé et mou dans ma bouche tandis que l'autre me pénétrerait en gigotant comme un lapin, et ils

gémiraient comme des petites filles en collant leurs corps aux poils mouillés sur ma peau dégoûtée. Mais moi, je ne jouirais pas. Je me retiendrais plutôt de vomir. Et puis après, au boulot, ce ne serait plus jamais pareil. Évidemment, je ne suis qu'une stagiaire, ça ne durerait pas. Mais juste l'idée de devoir supporter leurs rires gênés tout le reste de l'été me décourage. Il y a longtemps qu'on ne m'a pas fait jouir.

Durant les journées chaudes et humides, je bois comme quatre. Et aujourd'hui, rien n'arrive à éteindre ma soif. Les gars rient de voir une fille ingurgiter une aussi grande quantité d'eau, mais c'est surtout moi qui me moque de leur peur d'avaler quoi que ce soit qui ne soit pas embouteillé. Et je me moque des taches de crème solaire blanche qu'ils ont sur le nez. Et de leurs parfums de coton délavé et de shampooing aux fleurs. Et de leurs régimes sans viande. Mais elle, elle ne doit pas avoir mangé du tofu dans son lunch ce midi. Quand elle a stoppé le moteur de son engin pour la pause du dîner, elle en est descendue en grosses bottes de construction, a escaladé les collines de déchets les mains dans les poches, une cigarette entre les lèvres. J'ai eu envie de la suivre, de courir derrière elle parmi les sacs et autres résidus, de laisser mes collègues se débrouiller avec les échantillons de sol, les mesures et les calculs. Mais je n'ai pas osé.

Il est seize heures. Le soleil commence à peine à décliner, mais la chaleur reste aussi intense. On ramasse les cartons, les fioles, les outils. Je n'ai pas envie de partir. On rejoint la camionnette de la compagnie, dépose notre stock derrière, puis les gars montent à l'intérieur. Pas moi. Je les salue, sans un mot, me détourne et prends la direction du dépotoir malgré leurs protestations. Je suis déterminée. Je n'irai pas baiser avec eux après une dizaine de martinis au 5 à 7 de la compagnie. Je vais la rejoindre, un point c'est tout.

Mes sandales glissent sur les monticules puants et mes pieds s'enfoncent parfois dans les masses d'ordures. Le contact humide et froid des différentes matières est agréable entre mes orteils. Les mouettes remarquent à peine ma présence, obnubilées par les restes organiques qu'elles déterrent. Parvenue devant le compacteur, je m'arrête, j'attends qu'elle m'aperçoive. Quand elle fait enfin pivoter le véhicule dans ma direction, un sourire se dessine sur ses lèvres. Elle ne semble pas surprise de me voir là. Elle arrête le moteur et me regarde, longtemps.

Elle remonte ses lunettes protectrices sur son front et essuie du revers du bras la sueur qui lui coule sur les yeux, puis ouvre la portière et sort. Elle porte un vieux jeans sale et une camisole blanche dont les aisselles et l'encolure sont tachés de transpiration. Des bracelets de cuir entourent ses larges poignets et une ceinture se referme avec une étoile de shérif juste au-dessus de son pubis. Un tatouage coloré lui couvre tout le bras gauche, représentant un aigle qui tient un cœur sanglant entre ses serres. Elle s'immobilise à quelques pas de moi, une main sur une hanche, et me détaille sans pudeur. Nerveuse, je chasse d'un geste sec les mouches qui sucent le jus sucré de ma peau et emplissent ma tête de leurs vrombissements agressifs. Elle semble prendre plaisir au silence, au malaise qui me fige. Elle n'ira pas vers moi. Elle attend que je lui dévoile mon désir. Devant son sourire moqueur, je ravale ma fierté et fais un pas vers elle. Elle ne bouge pas. J'avance encore, jusqu'à ce que ma figure soit à quelques centimètres de la sienne. Son expression devient féroce et son regard coule sur mes joues, ma gorge, mes seins. Nous restons ainsi un long moment à boire l'haleine de l'autre, laissant l'attraction devenir électrique.

Puis, d'un geste brusque, son bras entoure ma taille et plaque mes hanches contre elle, ma bouche contre ses lèvres. Sa langue agile s'enroule autour de

la mienne avec force et en prend le contrôle. Sa grande main à la peau rêche immobilise ma tête. Elle lèche le moindre recoin de mes gencives et les enduit de sa salive aigre-douce. J'entreprends avec fureur une longue fouille de son corps tendu, j'explore avec la minutie du chercheur les muscles durs de son ventre, de son dos, de ses fesses. Ses dents compressent la chair de mon cou, écrasent mes nerfs, broient ma résistance. Un râle de bien-être monte de ma gorge et mes yeux s'éblouissent en s'ouvrant trop grand sur le ciel aveuglant. Sa poigne glisse sur mes hanches et elle soulève brutalement l'une de mes cuisses pour mieux coller ses reins contre les miens, plantant les branches de son étoile d'étain dans la peau de mon ventre. Ses doigts agrippent la fermeture de mon pantalon dont elle fait sauter les boutons d'un mouvement rageur. Elle glisse sa main à travers la fente, empoigne avec force mon sexe chaud et lui imprime un va-et-vient lent et calculé. Je me mets aussitôt à rugir sous ses yeux satisfaits. Avant que l'extase ne me prenne, elle s'arrête et me laisse la déshabiller et la goûter. J'explore à loisir son corps dur de ma langue curieuse, me délecte du sel de sa sueur mélangé aux mille autres saveurs provenant des vapeurs collantes du dépotoir. Les mouches me secondent dans mes recherches, m'invitent à déguster chaque parcelle de peau où elles se posent, reconnaissant de leur flair les endroits les plus goûteux.

Lorsque je m'agenouille sur le carton souillé d'une boîte de pizza, elle s'accroupit devant moi et m'arrache mon soutien-gorge. Mes seins jaillissent dans ses paumes rugueuses comme des sacs trop pleins et sa bouche s'en empare. Je me débats comme une hyène entre ses bras de fer, puis me laisse emporter en renversant la tête. Le bleu du ciel est piqueté du vol blanc des goélands. Les relents putrides montent vers eux dans l'air caniculaire. Enfin, elle bascule par-dessus moi et me couche en douceur sur les débris chauds. Sa tête pique entre mes cuisses et elle happe ma vulve ruisselante

entre ses lèvres, provoquant une onde de choc dans tout mon être. Ses doigts s'immiscent en moi et s'arquent contre mes parois survoltées. Mon clitoris bandé pleure chaque fois qu'elle le titille, faisant exploser des lumières dans ma tête. Je crie plus fort que les mouettes. Le cataclysme me prend, enfin, et me libère.

Que le monde entier m'entende jouir sur ses poubelles.

LES SEPT CIGARETTES

On lui a bien dit que ce n'était pas bon pour sa santé.

On lui a bien dit que ce n'était pas très catholique.

Elle répond qu'elle a très bien servi toute sa vie, que le bon Dieu ne lui en voudra pas pour si peu.

Elle a servi toute sa vie, dès son entrée au couvent des Sœurs Grises en 1940. Ensuite au Rwanda avec les Petites Sœurs de Jésus, puis au Congo comme responsable de la Fraternité de Bukavu. C'est sœur Magdeleine elle-même qui l'a désignée pour superviser la construction de la chapelle de Kadutu et accueillir les novices. Elle a fondé un hospice pour les malades et les handicapés, a vu grandir les enfants du quartier, qui venaient jouer dans la cour derrière le bâtiment des dortoirs.

Quand la guerre a éclaté, après 30 ans passés en Afrique, ça n'a pas été facile de retourner à Montréal chez les Sœurs Grises. Le froid, dehors et dedans, Dieu lui pardonne, l'a glacée dans sa foi. Il n'y avait pas le sourire franc et le rire facile des Congolais. Chanter les cantiques ne se faisait plus en lavant le linge dehors sous le soleil, avec du coeur au ventre. Sa voix s'était éteinte en chantant le Seigneur dans les couloirs vides du couvent.

Elle s'était retirée avec les Carmélites, dans le silence.

Elle a prié pendant des années pour Onassis, Esther, Lydienne avec sa jambe de bois, et surtout pour le petit Koko pour qu'il survive au paludisme. Elle n'a jamais su ce qu'il leur était arrivé.

Elle a prié pour que le Seigneur pardonne au père Martin, tout le monde savait qu'Esaba n'était pas tombée enceinte du bon Dieu. Elle a prié pour qu'Il lui pardonne de s'être penchée au-dessus du puits un matin et d'avoir offert, sans le vouloir, une trop grande tentation. Elle avait tellement sursauté en sentant une main sur ses fesses. Personne ne l'avait jamais touchée là. Elle a surtout prié pour que le Seigneur lui pardonne d'avoir demandé à Esaba de s'occuper de puiser l'eau depuis ce jour-là. Elle-même ne se l'est jamais pardonné.

Le petit Koko n'aurait jamais dû souffrir comme ça.

Maintenant, on a dû la placer dans la nouvelle résidence aménagée par les Sœurs Grises au square Angus. Ça lui fait du bien de jaser avec ses voisines. Elle n'a pas parlé comme ça depuis des années.

Mais c'est la fumée de la cigarette qui la détend.

La première, elle la prend juste avant le déjeuner. Elle met sa veste de laine et sort sur le balcon avec le soleil levant, elle s'assied dans sa berceuse, qu'elle a mise du côté est. Les merles ont fait leur nid dans la haie de cèdres, ils chantent en picorant dans le gazon. Elle attend que les rayons du matin descendent jusqu'à ses chevilles enflées. Elle remonte sa jupe de deux ou trois pouces pour mieux goûter à la petite chaleur.

La deuxième, elle la fume après le déjeuner. Elle rapporte de la cafétéria une tasse de thé dans laquelle elle a mis un peu de lait, et boit une gorgée entre chaque bouffée. C'est doux et réconfortant.

La troisième, après le dîner. C'est la seule qu'elle prend à l'intérieur, en regardant son émission. Elle a caché un cendrier dans le tiroir de sa table de salon. Il est en cristal taillé, comme sa bonbonnière. Elle vaporise du désodorisant à la lavande après, pour ne pas que ça sente jusque dans le couloir.

À la télévision, il y a de moins en moins de gens qui fument. Ce n'est pas comme dans le temps. Tout le monde fumait, partout, tout le temps.

Elle avait vu *La Piscine* au cinéma en 1969. Elle n'avait jamais osé le regarder à nouveau. C'était un péché.

Mais elle s'était toujours rappelé comment Alain Delon fumait sa cigarette, sur la chaise longue. Sans qu'il la tienne, elle pendait à ses lèvres. Elle, elle la prend entre l'index et le majeur, au milieu des doigts, et ferme à moitié les yeux en aspirant. Comme Romy Schneider.

La quatrième, juste avant de souper, pour lui ouvrir l'appétit. C'est sa dernière Marlboro de la journée. Ensuite, elle préfère les longues Benson & Hedges, veloutées.

Elle a toujours un peu de difficulté à s'allumer. Avec l'arthrite, ses doigts n'ont plus la force qu'ils avaient quand elle épluchait les noix de coco.

Sa cousine Jeanine lui a offert un briquet avec une poignée et un long tube. Elle le prend comme un fusil, il faut juste qu'elle appuie sur la gâchette. Comme le petit-fils de Jeanine quand il joue aux bandits.

La cinquième et la sixième, elle les prend l'une après l'autre. Ce sont les meilleures. Elle reste longtemps sur le balcon, même en hiver. Elle met alors ses charentaises et son manteau.

Quand elle pose ses lèvres autour du filtre, elle se sent un peu différente. Comme si elle avait vécu une autre vie que celle-là. Elle tire et aspire la fumée en rejetant un peu les épaules vers l'arrière.

On a voulu le lui interdire, on a dit que ce n'était pas permis dans le bâtiment. Elle n'a rien voulu entendre. Elle a été pieuse toute sa vie, qu'on lui laisse ce dernier petit plaisir. Elle n'en a plus pour bien des années, de toute façon.

Avant d'aller dormir, elle en fume une dernière. Ses doigts sentent un peu le tabac. Elle les lave pour l'hygiène, mais elle aime ça que l'odeur reste. Elle se les passe sous le nez aux repas, quand personne ne regarde. Ça la fait sourire.

Ça sent *glamour*.

SAM ZE SNAKE

J'ai eu envie de lui dès que je l'ai vu. Il fait 6 pieds 4, il a des grandes mains, une grosse barbe. Il est nouveau dans le département. Il s'est joint à l'équipe de Stéphanie. Au 5 à 7 du lancement de la plate-forme 3, il portait des *Converse*, des jeans troués pis un T-shirt blanc moulant. On voyait les poils noirs de ses aisselles qui dépassaient des manches courtes. Margo disait que c'était pas convenable. Elle a raison. Tout le monde était en chemise ou en tailleur. La mode *hipster* a beau s'accrocher, on n'est pas une agence de webdesign. Les manches tatouées avec des personnages de *Fleischer*, ça passe pas encore dans le monde du management. Mais dans mes fantasmes, ça passe en crime. Sauf qu'on peut pas se concentrer au travail quand il y a un mâle de même qui promène son beau petit cul partout. Ça devrait être interdit.

Il a l'oreille gauche percée avec un *stretch*. J'aimerais ça mettre ma langue dans le trou. J'arrive pas à identifier son eau de cologne. Quelque chose entre *Lempika* et *Davidoff*. À la fois épicée et suave. J'ai même pas à lever les yeux de mon écran quand il passe dans le couloir, je le reconnais à l'odeur, et à son pas lourd. C'est comme s'il y avait un ours dans le décor. Il a pas besoin de laisser des traces de griffes sur les paravents de mon bureau pour faire sa marque. Je l'ai déjà dans la peau.

À ma pause de l'avant-midi, en prenant mon manteau pour aller fumer dehors avec Nancy, j'en profite pour me fourrer le nez dans son foulard en mohair bleu-gris. Ça sent le grizzli.

Je me demande si c'est un *top* ou un *bottom*. J'arrivais pas à penser à autre chose, durant la dernière réunion. Il fait trop mâle pour se laisser baiser. Mais il a quelque chose de doux, avec son petit rire nerveux pis ses joues roses. En regardant ses mains gigantesques sur la table, je m'imaginai qu'il devait avoir une queue de 10 pouces, au moins. Peut-être plus. Je pourrais jamais faire entrer ça. Mais je le sucerais, par exemple! *Oh my god*, je le pomperais comme jamais personne l'a pompé. Pis ensuite peut-être qu'il me laisserait l'enculer jusqu'aux couilles. J'étais en train d'imaginer la sensation de mon scrotum contre le sien quand Margo m'a demandé de présenter les résultats du quatrième trimestre. J'ai pas pu me lever, j'étais bandé comme un cheval.

Ça devrait pas être permis de remonter ses manches sur ses avant-bras en plein meeting. Avec les muscles pis les poils noirs sur la peau aux motifs de *Popeye* et *Betty Boop*, plus moyen de se concentrer au travail. Je devrais porter plainte. Qu'on l'assigne dans un bureau aux archives. Que j'arrête de devoir me branler aux toilettes le midi à force de m'imaginer des scènes de *flip fuck* chaque fois que je le croise devant la machine à café.

J'ai fini par lui piquer son foulard. Il a dû croire qu'il l'avait perdu. C'était juste pour le sentir en me masturbant. J'ai dit à Nancy que j'avais des problèmes intestinaux, ça fait que j'allais dans la cabine pour handicapés au 4^e pour pas empester tout l'étage. Ça l'a ben fait rire. C'est une bonne chum, mais de là à lui dire que j'ai besoin de décharger deux fois par jour en pensant au nouveau, il y a des limites.

Anyway, il est parti en vacances à Honolulu pour deux semaines. Qu'il aille baiser des *Hula dancers* tant qu'il veut. Qu'il se fourre la graine dans des fesses hawaïennes, je m'en fous. J'ai enfin l'esprit ailleurs que dans mes culottes. En dix jours, j'ai fermé trois gros dossiers et j'ai finalement sorti le rapport annuel de *JobZ*. Margo m'a offert un verre le vendredi soir, au Rouge Gorge, pour souligner le coup. Elle m'a dit qu'elle était contente que je me ressorte enfin la tête du cul. Elle pouvait pas mieux dire.

Mais ça n'a pas duré. Il est revenu des îles du Pacifique bronzé comme un dieu grec. Il exhale des phéromones comme un diffuseur *Glade*. Et ça recommence.

Aujourd'hui, je devais finir l'analyse préliminaire d'un dossier en litige qui a rebondi sur mon bureau. Je dois le rendre avant demain, huit heures. J'ai passé la journée à faire des allers-retours entre la machine à café, la photocopieuse pis les toilettes. Je tourne en rond sans arriver à me concentrer sur rien. Il est près de cinq heures et j'ai pas encore fini de lire le résumé. Tout le monde a déjà quitté les lieux et je meurs de faim. Je vais voir dans le frigo de la cafétéria s'il reste du gâteau de l'anniversaire de Stéphanie. Je passe devant son espace de travail, entre deux rangées de paravents. Je m'arrête. Il y a une coulisse de café qui a laissé une tache sur sa tasse *Starbucks*, des poils de chat sur sa chaise. Sa corbeille déborde de mouchoirs et de papiers chiffonnés. Une plante à moitié morte tend ses dernières feuilles sèches vers l'écran d'ordinateur, comme en quête d'un rayon de lumière. Je rentre dans la tanière de la bête.

Sur un dictionnaire anglais-français est posé un origami de papier mauve. On dirait un gros chien assis sur ses pattes arrière. En regardant comme il faut, je vois que quelque chose a été imprimé sur la feuille. Aucune écriture, probablement une photo. Ma curiosité l'emporte. Je le déplie avec précaution, et l'image apparaît : au milieu d'une jungle de poils frisés, un anus dilaté trône entre deux fesses écartées et un gigantesque scrotum aplati. En noir et blanc, signé *Xerox Scan*. Sur l'envers, c'est écrit « Bob the Bear ». Du grand art.

L'idée s'impose toute seule. Sans y réfléchir, je sors de son bureau et me dirige vers la photocopieuse. Je mets du papier jaune dans la chargeuse, baisse mes culottes et me couche à plat ventre sur la vitre, puis j'appuie sur « scan ». Je sens la chaleur du rayon lumineux me remonter du pubis jusqu'au nombril. Je fais quatre copies, pour être sûr.

Je retourne dans la tanière sans prendre la peine de remonter mes jeans, la graine à l'air, prête à éclater. Je mets les clichés frais sortis de l'imprimante à côté de la feuille mauve froissée. Je viens en cinq secondes, et gicle direct dans sa tasse de café.

Plus détendu, je m'installe ensuite confortablement sur sa chaise et me cale contre les accoudoirs. J'allume son ordinateur. Mot de passe : j'entre « bobthebear ». Ça fonctionne. Je cherche des modes d'emploi pour origamis sur *Google*. Ça me prend toute la veillée, mais j'ai un plaisir fou. Je finis par manger tout le reste de gâteau *McCain*, arrosé avec trois *Nespresso* noisette. Il est passé vingt et une heures quand, enfin, je dépose « Sam ze Snake » à côté de son ami l'ours violet, sur le *Robert & Collins*.

Je croise mon reflet dans le miroir de l'ascenseur, en sortant du bureau. J'ai les yeux cernés et du crémage au chocolat dans la barbe. Le fou rire me prend.

Dehors, l'air frais me monte à la tête comme des bulles de champagne. Il neige. Je souris dans la nuit, un peu engourdi.

LA POÉTESSE DE MAISON

Il était venu au lancement. Je pensais que c'était le petit frère de Véronique. J'étais trop occupée pour lui prêter attention. Mais sa présence détonnait.

Je ne me souvenais pas de son nom. Je lui avais dédié un exemplaire. J'avais été surprise qu'un jeune homme puisse s'intéresser à la poésie d'une sexagénaire.

À de la poésie domestique.

C'est ainsi que le critique du *Devoir* a classé mon œuvre. Vingt-cinq années d'écriture, sept recueils, trois romans, un lectorat presque uniquement féminin. Les mots du quotidien, le drame de tous les jours, les petits détails de la vie silencieuse. Une poésie plutôt mineure, au fond. Domestique.

J'ai bien eu quelques prix, à deux ou trois reprises des bourses d'écriture, un article élogieux dans une revue belge. Quelques étudiantes se sont même penchées sur mes mots pour rédiger leurs thèses. Mais je ne croyais pas possible qu'un Parisien dans la trentaine puisse s'intéresser à ce que j'écris.

Il est venu me voir au Salon du livre. Il n'y avait personne à mon stand. Il s'est avancé avec un grand sourire :

– Salut! C'est Jérôme.

J'ai dû soulever un sourcil : son sourire s'est un peu fané.

– J'étais à votre lancement, à l'Espace 40. « Avec la tendresse de tous les jours », vous vous souvenez?

Son regard à la fois franc et timide m'a émue. Il avait dû croire que ma dédicace était personnelle. Sur le coup je me suis sentie embarrassée de cette phrase toute faite, écrite à la hâte sur chaque page de garde. Je lui ai demandé s'il avait lu, s'il avait aimé.

– Je l'ai lu trois fois déjà. C'est magnifique.

Magnifique. Ce mot a coulé en moi comme une gorgée de chocolat, de la couleur de ses yeux.

– C'est mon ex-copine qui m'a fait connaître *Le bleu d'avance*. Depuis, j'ai lu tout ce que vous avez écrit.

Je devais avoir l'air incrédule. Il a eu un petit rire gêné, s'est passé la main sur la nuque.

– Est-ce que vous faites quelque chose, après?

J'ai bafouillé que j'avais rendez-vous pour souper avec une copine. Il m'a dit qu'il était à Montréal en visite, pour deux semaines. Qu'on pourrait se donner rendez-vous plus tard, quand je serais libre.

– Je vous laisse mon numéro de portable?

Je lui ai prêté mon crayon, il a noté son numéro sur mon calepin. Deux femmes attendaient derrière lui. Il s'est excusé auprès d'elles, leur a chaudement recommandé mon dernier recueil, puis est parti, les mains dans les poches de son blouson en jeans.

Ce n'était pas un garçon particulièrement joli. Il n'y avait rien de spécial dans ses traits ou sa physionomie. C'était sa façon de balancer les hanches, sa démarche. C'était sa manière de vous regarder, avec intensité, de cligner des yeux lentement. C'était la chaleur, dans sa voix.

Les dames m'ont regardée avec un air curieux. Je me sentais un peu confuse. Elles ont à peine feuilleté mon ouvrage et sont reparties.

Je ne l'ai pas appelé.

J'étais assise à une table chez Toi, Moi et Café, j'attendais Robert en lisant un manuscrit que Lise-André m'avait envoyé pour une dernière relecture. J'ai entendu mon nom prononcé sur un ton trop enjoué pour ne pas me faire sursauter. C'était lui, tout sourire, qui tirait la chaise encore libre devant moi et s'asseyait sans invitation.

– Ça fait bien dix jours qu'on s'est vus, au Salon. Vous ne m'avez pas appelé?

J'ai dû bredouiller une excuse. Une jeune femme assise à une table près de la fenêtre nous dévisageait. Je lui ai demandé si c'était sa copine.

– Oh, ne vous en faites pas, c'est qu'une date Tinder. Mais vous avez raison, je suis pas très poli. Attendez-moi, je reviens.

Il est allé la rejoindre, a semblé s'excuser auprès d'elle et est aussitôt venu reprendre sa place devant moi. La fille, visiblement contrariée, a mis son manteau en hâte et est sortie en jetant dans ma direction un regard furieux. La situation me semblait invraisemblable.

On a parlé, il m'a posé des questions sur mon écriture, je lui ai demandé ce qu'il faisait dans la vie.

- Bof, pas grand-chose. J'ai un bac en anthropo, mais qu'est-ce qu'on fait avec ça... je bricole, je joue de la guitare, je me promène, je lis.

Robert est finalement arrivé, en retard comme d'habitude. Il s'est planté à côté de Jérôme et l'a regardé avec un mépris à peine réprimé. Mal à l'aise, je les ai présentés. Le plus jeune a cédé sa place au plus vieux, et est parti avec un clin d'œil et une courbette qui m'ont fait sourire. Robert s'est assis, il a parlé pendant de longues minutes. J'avais de la difficulté à suivre le flot de ses paroles et mon œil s'accrochait sans cesse aux poils blancs qui sortaient de ses narines.

- Est-ce que tu m'écoutes?

Je me suis excusée, prétextant un mal de tête, et suis partie sans un mot. Dehors, l'air frais a balayé un instant ma lassitude. J'ai fermé les yeux sous le soleil, laissé le vent s'engouffrer dans mes cheveux. J'ai senti une main gantée contre mon front. C'était Jérôme, qui replaçait une mèche derrière mon oreille. Il sentait la fumée de cigarette. Ses yeux étaient tendres. Il m'avait attendue, dehors.

- C'était votre mari?

Je lui ai répondu que c'était mon courtier immobilier. Ce qui n'était pas faux.

- Écoutez, comme je vous disais, je ne suis plus à Montréal pour très longtemps. Mais vous me plaisez... Si vous voulez, on pourrait se voir.

On s'est entendus. Le lendemain soir. Chez moi, parce que lui, il restait sur le divan, chez un copain.

Avant de se quitter, il a pris ma main et l'a portée à ses lèvres. À son nez, je devrais dire. J'ai regretté de ne pas avoir mis de gants, moi aussi. Il a humé ma peau, ma peau pâle qui commençait déjà à montrer les veines saillantes et les taches brunes de l'âge. Un geste postiche, mais exécuté avec une délicatesse et une sensualité qui m'ont émue. J'aurais peut-être dû me sentir vexée de me laisser renifler comme un vieux bordeaux dont on veut apprécier le bouquet avant de le mettre en bouche. J'aurais peut-être dû refuser, rentrer m'asseoir devant Robert.

Je l'ai regardé s'éloigner de sa démarche de chat. J'ai remarqué la courbe discrète de ses jeans sur ses fesses et j'ai eu un frisson d'envie.

Je suis partie de mon côté, sans regarder derrière moi pour voir si Robert nous avait vus par la grande vitrine du café.

--

Il est arrivé chez moi plus tôt que prévu. Je sortais de la douche et l'ai accueilli en peignoir. Il avait apporté un bouquet de lisianthus et une bouteille de vin. Du bordeaux, quelle surprise. Je me suis excusée et l'ai laissé s'asseoir dans le salon pendant que j'allais m'habiller. Pourquoi au juste, alors

que je serais nue devant lui quelque temps après? Je ne savais pas quoi choisir. Il y avait longtemps que je ne mettais plus rien qui puisse mettre mon corps en valeur. Des pulls tricotés, des jupes amples, des robes simples aux manches longues pour cacher la peau molle sous les bras. Je n'avais pas non plus, bien sûr, de lingerie attrayante. J'ai fini par remettre le peignoir.

Je l'ai rejoint au salon et lui ai demandé si ça lui allait que je reste comme ça.

– Vous êtes parfaite.

Son regard a allumé une pointe de désir dans mon ventre.

On a bu le vin, on a parlé d'écriture, de Baudelaire, de Proust. Il m'a surpris à citer Violette Leduc. À un moment, il a désigné ma mandoline, juchée en haut de ma bibliothèque, et m'a demandé si j'en jouais. Je lui ai dit que j'avais su, oui, il y a longtemps. Il m'a demandé si je pourrais encore lui jouer un morceau. J'ai protesté, et il a fini par aller la cueillir sur son socle. Elle était couverte de poussière.

Pour me mettre à l'aise, il s'y est d'abord essayé. Il m'a fait rire en imitant la voix de Marlon Brando. Le vin m'a donné de l'audace. J'ai d'abord accordé le pauvre instrument qui avait souffert de la sécheresse et du temps. Puis l'air m'est revenu, et mes doigts se sont placés tout naturellement sur les cordes. Ma voix n'avait plus la vibration d'autrefois, mais elle avait peut-être pris un ton plus chaud.

Quand j'ai eu redéposé la mandoline, il s'est levé et m'a tendu la main. Je l'ai suivi, mais l'ai obligé à s'arrêter au milieu du salon. Je ne voulais pas qu'on

aille dans ma chambre. Je ne voulais pas que des souvenirs s'incrument dans mon lit, des souvenirs qui seraient ensuite présents à chaque nuit.

Il a pris mon visage dans ses mains et m'a encore regardée. Puis, lentement, il a approché ses lèvres des miennes. Sa bouche était douce, caressante.

Quand il a défait la boucle de mon peignoir, je l'ai arrêté. J'ai enroulé ma ceinture de soie autour de sa tête, je lui ai bandé les yeux.

- Pourquoi?
- Je ne veux pas que tu me voies.

Il a semblé déçu, mais n'a pas protesté.

- Ai-je le droit de vous toucher?
- Tu. Dis-moi tu.
- J'aimerais te toucher. J'aimerais te voir avec mes mains.

J'ai laissé ses doigts aveugles m'explorer, pendant toute une nuit. Il m'a caressée des heures durant, sans trembler, d'une main délicate au toucher franc. Je me suis émue à la vue de son corps jeune et svelte, de son désir puissant qu'il a su contenir longtemps, longtemps, afin de me combler.

Après, il s'est endormi paisiblement. J'ai eu envie d'une cigarette. Je me suis levée et j'ai regardé dans les poches de son veston. Il y avait un paquet de Camel. J'ai aspiré la fumée avec volupté, assise sur la moquette à ses côtés, à le regarder dormir.

Je me suis étendue à nouveau contre lui, j'ai moulé mes reins dans le creux des siens et il a passé son bras autour de mes hanches en murmurant mon nom.

--

Quand je me suis réveillée au petit jour, il était parti. Il m'avait recouverte de mon peignoir avant de s'éclipser. La ceinture était déposée sur le divan. Mon coeur a cessé de battre. Il m'avait vue.

Je me suis préparé du café, j'ai ramassé les verres à vin, replacé la mandoline, j'ai même passé l'aspirateur. Vite, effacer les traces, avant que l'absence ne pèse. Mais bien sûr, c'était vain. Je me suis douchée, me suis habillée en vitesse. Je devais sortir de la maison.

En ramassant les clés, j'ai vu qu'il avait laissé un mot sur la table près de l'entrée.

Vous êtes magnifique.

N'en doutez jamais.

J.

J'ai dû me rasseoir.

J'ai plié le bout de papier, l'ai déposé dans un petit coffret en os sculpté à côté de la mandoline.

J'ai repris mes clés, ai essuyé mes larmes, et suis sortie.

Quand je suis rentrée, le soir, il y avait comme une poésie qui flottait, chez moi.

MAHU

Mon corps est une oeuvre divine.

J'ai le poil doux et fin, légèrement frisé. Mes cuisses en sont recouvertes, comme une gentille forêt qui s'étire en une flèche jusqu'à mon nombril. J'aime suivre ce chemin avec mon index, et chatouiller délicatement le petit trou sensible à son extrémité, la cicatrice de ma naissance.

Ma peau a la teinte des îles, basanée et chaude. J'aime passer de longs moments à me masser avec de l'huile de coco. Le grain de mon épiderme est si fin, ma chair si délicieuse au toucher. J'ai de jolies petites mamelles qui tombent chacune de son côté sur mes flancs. La petite masse plate qui les compose rebondit sur la paume de mes mains comme une pâte soufflée.

J'ai un ventre épanoui en de belles rondeurs cuivrées. C'est l'opulence que je caresse quand je soupèse ces beaux vallons riches et fertiles. Ils forment des replis profonds qui se rejoignent dans mon dos. Ma colonne creuse comme le lit d'une rivière bien droite qui coule vers mes fesses, larges et splendides. J'aime les pincer, les tapoter, les faire rouler, s'ouvrir et se fermer. Il y a des secrets, entre ces fesses, à faire rougir d'envie.

S'y trouve tout d'abord, bien sûr, ma fente. Immense. J'aime l'ouvrir à son plus grand, voir dans le miroir sa béance d'affamée. Ses parois sont lustrées et incarnates. C'est une grotte spectaculaire de l'extérieur, mais peu profonde. On y bute vite contre une membrane sensible. Elle est faite pour les caresses et la contemplation, pas pour l'invasion. Il y a aussi, nécessairement, mon petit trou, juste en-dessous. J'ai un sphincter étroit et orgueilleux, qui ne laisse entrer que mon petit doigt mouillé de salive. Il est délicat et farouche, mais une fois apprivoisé, il me donne un plaisir dément.

Mes petites lèvres, bien étirées, peuvent mesurer jusqu'à 5 pouces. Ce ne sont pas les pétales délicates de la fleur de tiaré. Ce sont les nageoires d'un poisson rare et magnifique. Mes grandes lèvres sont courtes et très charnues, parce qu'elles contiennent un suc viril. Elles se rejoignent délicatement et forment l'habitable, le nid d'où s'avance le faite de mon plaisir : mon gland. Il est rond et replet, comme une noix mûre. Il ne sort qu'à peine de sa coquille lorsque je le stimule, mais je le dévoile complètement en tirant bien la fine peau du prépuce. C'est à la fois un gigantesque clitoris et un court pénis. En pleine excitation, il vibre au rythme des pulsations de mon coeur, et au moment de l'orgasme, il s'écoule un peu de sperme à sa base, là où se trouve mon urètre.

J'ai un grand miroir derrière la porte de ma salle de bain. Je m'assieds sur la cuvette, les cuisses grandes ouvertes, et je peux me masturber longuement en admirant le spectacle unique de mon corps.

Une fois, j'ai décidé de me prendre en photo avec une lime dans mon petit vagin. C'est ce que je peux y faire entrer de plus gros. Ça me faisait une belle fente verte bien écartée. Je me suis coupé les poils autour de mon gland pour qu'on le voie bien, et je me suis branlé bien fort pour qu'il se gonfle de

sang. Mes lèvres luisantes d'huile de coco étaient difficiles à tenir écartées entre mes doigts, mais j'ai réussi à prendre plusieurs clichés très réussis. Je les ai téléchargés sur mon cellulaire, et comme ça je peux me regarder où je veux, quand je veux. Je peux bander à mon aise dans l'autobus, dans la rue, dans le parc. Personne ne peut rien remarquer.

Personne d'autre que moi ne connaît la merveilleuse unicité de mon sexe.

LE PARC D'AMUSEMENT

Ce n'est pas seulement leur parfum de miel et de lait, ni la douceur de leur peau tendre. Pas seulement leurs regards curieux et timides à la fois, ni leurs gestes dégourdis autant que malhabiles, ni leur merveilleuse insouciance. C'est tout ça à la fois. C'est l'odeur de leurs cheveux fins, leurs petits membres graciles, la tiédeur de leur chair que j'imagine contre la mienne. C'est leurs petits vêtements colorés, leurs minuscules chaussures à velcro, les élastiques à fanfreluche dans leurs cheveux. C'est tout ça qui m'excite. C'est pas les petits culs des danseuses de Chez Parée, c'est pas les rangées de *dildos* colorés chez Priape, c'est pas les millions de page web réservées aux fans de DP ni les chattes épilées des prostituées sur Ontario. Mes yeux passent tout droit devant les revues porno du dépanneur et je n'ai jamais mis les pieds dans la section pour adultes du club vidéo. Mon *sex shop* à moi, mon *strip stage*, mon bordel, mon club d'échange, c'est ici, dans ce parc de la garderie des Cheminots où je viens depuis deux ans.

Je suis un malade. Je suis un dégénéré qu'on battrait à mort et qu'on pendrait par les couilles, comme ils disent à la radio et dans les journaux à potins. C'est ce que les gens normaux pensent. Il n'y a pas de place pour moi ailleurs qu'en prison ou dans les maisons de fous.

La première fois que le petit Rémi était venu s'asseoir à côté de moi pour me poser ses questions de garçonnet curieux, mon cœur s'était mis à battre à m'en fracasser la poitrine. J'avais dû croiser les jambes pour cacher mon

érection, et c'était avec la bouche toute sèche que j'avais dû lui répondre. Voyant que je n'étais qu'un jeune homme sérieux et sans intérêt, il était vite reparti rejoindre ses copains. Mais le lendemain, je lui avais apporté des jujubes en forme de vers. Il avait adoré les faire gigoter comme une limace avant de les gober avec force salive et grumeaux, ce qui m'avait vraiment excité. Depuis ce temps, Rémi et moi sommes devenus copains et à toutes les récréations de l'avant-midi, il vient s'asseoir sur le banc pour que je lui raconte une nouvelle histoire de pirate.

La seule fois où j'ai osé le toucher, j'ai passé ma main dans ses cheveux dorés quelques instants. J'ai vite eu une éjaculation et Rémi m'a demandé pourquoi je respirais si fort. Je ne suis plus revenu le voir avant deux bonnes semaines. Je n'ai plus osé le toucher depuis. Et je ne veux plus jamais succomber à ces pulsions malades. Mais j'avais trop envie de le revoir, de faire encore grandir ce sourire complice sur ses joues rondes quand il était question d'abordages et de chasses aux trésors.

Les mois ont passé, et aujourd'hui, c'est son dernier jour à la garderie. Lundi prochain, il ira pour la première fois à l'école primaire. Il a hâte, mais un peu peur aussi. Et moi aussi j'ai peur pour lui. Peur qu'il ne se fasse pas de copains, peur que les autres garçons soient méchants avec lui, peur qu'il se fasse harceler par les plus vieux. Peur qu'il vive le même calvaire que moi à son âge. Je le regarde une dernière fois glisser dans le toboggan jaune, je me lève et lui fais un grand sourire. Le sien disparaît aussitôt et il s'élance vers moi de toute la force de ses courtes jambes en criant mon nom, les yeux déjà débordants de grosses larmes.

Entre lui et moi, il n'y a pas eu beaucoup de contacts physiques. Un peu gênés, on a toujours gardé nos distances. Mais cette fois, je ne peux pas

résister : je m'accroupis pour l'accueillir dans mes bras. Son petit nez morveux vient se nicher dans mon cou et je l'entends à peine me prier de ne pas le laisser seul. Mes bras se referment autour de son petit corps tremblant et je le berce en lui disant des paroles réconfortantes. Je lui fais promettre d'être sage et lui jure en échange que je veillerai toujours sur lui. Sur un dernier « à la prochaine, capitaine! », je le laisse aux soins de la surveillante et m'enfuis à grandes enjambées.

En passant la clôture, je jette un dernier regard au banc sur lequel plus jamais je ne m'assoierai. Un sourire en coin, je reprends ma marche, les mains dans les poches.

SEXE ET POIVRE

C'était ton idée, mais c'est moi qui l'ai mise en œuvre.

On en avait un peu marre des clubs d'échangisme. On ne savait plus trop où se tourner pour ressusciter la passion. Après 14 ans, j'ai pris du poids, tu bandes un peu mou. On se loue un film X sur le satellite et je m'endors pendant que tu te branles sans conviction.

Je m'étais acheté un vibreur en cachette, il y a plusieurs années. Je m'en sers les dimanches après-midi, quand tu vas au gym. Je l'ai oublié plus d'une fois sur la table de nuit, ce n'est plus un secret. Tu ne prends plus la peine de vider l'historique sur le navigateur de l'ordinateur.

J'envie Odette, avec ses aventures et ses amants. Chaque fois, ça finit en peine d'amour, mais au moins, elle a encore le feu. Odette m'envie, elle me le répète tout le temps, combien j'ai de la chance d'avoir trouvé le bon, d'avoir su mettre le grappin sur quelqu'un de fidèle, qui n'a pas peur de l'engagement, et de m'endormir tous les soirs dans ses bras.

Mais l'an dernier, quand tu es parti pendant trois jours au congrès de denturologie à Lanaudière, et que j'ai dormi seule pour la première fois depuis des années, ça a fait curieux. Je n'arrivais pas à trouver le sommeil.

Le mois dernier, j'ai dû passer une semaine chez ma sœur, après son opération. À mon retour, tu étais tellement constipé qu'il a fallu consulter. Notre médecin de famille a dit que c'était psychosomatique, que ça reviendrait tout seul, avec ma présence à la maison. Je ne pensais pas avoir un tel pouvoir sur tes sphincters, mon chéri.

Je dirais qu'on est assez stéréotypés, au fond. Le vieux couple qui ne sait plus comment maintenir la flamme, mais qui ne sait pas comment vivre l'un sans l'autre. Au final, le sexe, ça devient presque facultatif. Chacun dans son coin, quand l'autre n'est pas là.

On avait essayé le Xantie, un club pour couples seulement, mais je n'ai pas aimé. Je n'étais pas à l'aise, je n'arrivais pas à me mettre nue. Je finissais par te faire une pipe pendant que tu regardais ceux qui baisaient à côté. Puis on s'est abonnés au Libertin, là où ils ont des chambres privées munies de caméras, avec des écrans qui font jouer ce qui se passe dans les autres pièces. Ça a bien fonctionné, pendant un temps. Mais ça ou le film X dans notre propre chambre à coucher, ça revenait au même. Je m'endormais dans le lit, tu te branlais seul devant la télévision.

On a bien eu une proposition ou deux de la part d'autres couples. Mais non, c'est non. Pas question d'attraper les bibites des autres. Et puis, on est mariés, ce n'est pas pour rien.

Il y avait une annonce dans les toilettes du Libertin. Tu avais pris le numéro en note. Tu m'en avais parlé, sur un ton anodin, le même que celui que tu prends quand tu veux me demander de prêter ma voiture à ta fille. Un peu embarrassé, mais quand même. J'ai dit que j'y penserais, puis on a changé de sujet.

J'ai suivi les leçons de dressage de Maître D, en cachette, en espérant te faire plaisir. J'avais tout prévu pour qu'à ton anniversaire, je sois une parfaite soumise. Ça m'a coûté un bras. La peau des fesses, je devrais dire. Il n'y avait aucun rapport sexuel avec D. Maître, je devais dire. Je n'ai même jamais été nue devant lui, juste en sous-vêtements. On s'est vus une fois par semaine pendant 3 mois. On a commencé « soft », il m'a appris les codes, le langage à utiliser, la façon de me tenir, de le regarder, de me comporter. Je devais accepter qu'il me remette à un autre « maître », quand je serais prête. Toi.

Tu avais été mon mari pendant 14 ans, je ne pourrais pas vraiment dire mon égal, tu gagnes deux fois mon salaire et c'est encore moi qui cuisine tout le temps. Est-ce que ça pourrait faire revivre la passion entre nous deux si tu devenais mon « maître »?

Le jour de ta fête, je t'ai fait asseoir dans le salon, j'ai tiré les rideaux et je t'ai demandé de fermer les yeux. Maître D était venu pour l'occasion me remettre solennellement à toi. Il m'avait choisi un nouveau collier, je m'étais acheté un corset en vinyle et des porte-jarretelles assortis pour l'occasion. D et moi, on avait préparé la scène comme je le voulais. J'aurais voulu voir ton visage quand tu as ouvert les yeux, quand tu m'as vue agenouillée devant toi, bâillonnée avec un foulard (je salive trop avec les *gag balls*), ma laisse tenue par D, mais je ne pouvais pas lever le regard tant que tu ne m'en donnerais pas la permission.

D m'a présentée à toi, il t'a dit mon nom de soumise. Il t'a dit que j'aimais bien me faire traiter de salope et de pétasse, mais pas de pute. Il t'a montré combien j'étais obéissante. Il m'a ordonné d'aller chercher une chaise pour

qu'il puisse s'asseoir devant toi, puis il m'a fait me coucher sur ses genoux. Il a commencé la fessée, en me traitant de mauvaise fille.

Je pense qu'il en était à sa troisième claque, quand tu t'es levé et lui as sacré ton poing dans la face. On est tombés à la renverse. D a essayé de se relever, mais je m'étais affalée en travers de lui, et avec la laisse coincée sous son dos, je n'arrivais pas à me dégager sans risquer d'étouffer. Tu l'as attrapé par le pied et tu l'as tiré dans le couloir. J'ai roulé sur le côté, à moitié suffoquée par mon collier. Je me suis libérée du foulard et j'ai crié ton nom, je t'ai supplié d'arrêter. D te traitait de malade, d'enragé, de fou. Il a fini par réussir à se dégager et à se relever avant que tu le pousses dans les escaliers jusqu'à l'entrée. Il devait faire un pied de plus que toi. J'ai eu la peur de ma vie.

Tu l'as pris par le collet de sa chemise et tu as ramené sa face à deux pouces de la tienne.

– Personne! Personne, ne, frappe, ma FEMME!

J'ai pensé appeler la police. Mais D s'est dégagé d'un coup d'épaule en te traitant d'esti de malade. Il s'est dirigé vers la sortie et a quitté sans refermer derrière lui. Tu l'as suivi.

– C'est qui, l'esti de malade? Ça a besoin de fesser sur des femmes pour s'exciter, pis ça traite les autres de malade? Que je te revoie plus jamais remettre les pieds icitte! Si je te repogne à moins de dix mètres de ma femme, tu vas voir que...

J'ai dû te suivre dehors, en corset et jarretelles, pour te retenir. Le chien des voisins s'est mis à japper. En face, madame Chevarie arrosait ses hostas.

D a fait crisser les pneus de sa BMW en quittant la rue Laframboise. Je t'ai ramené à l'intérieur avant que tu n'aies l'idée de le poursuivre en voiture. Je ne penserais pas qu'une Kia Rondo soit de calibre, mais quand même, on réside en plein corridor scolaire.

Je ne t'avais jamais vu aussi énervé. J'étais terriblement embarrassée. Et pourtant, je ressentais quelque chose de curieux en dedans.

J'avais le feu aux joues. Je me suis dépêchée d'aller dans notre chambre pour retirer mon corset et mettre autre chose. J'ai mis ta robe préférée, celle à pois rouges. Tu étais dans la cuisine, tu t'étais débouché une bière en regardant par la fenêtre. J'aime toujours ta silhouette carrée, tes épaules larges et la façon dont tu te tiens debout, bien droit.

On s'est regardés, mal à l'aise. Je n'ai pas pu m'empêcher de te sourire.

J'avais envie de toi.

LE BRICOLAGE

J'aime ça jouer avec mon zizi. Ça fait du bien.

Madame Bouton m'a dit qu'il fallait pas y toucher devant les autres. Que je pouvais le faire à la sieste, sous la couverture, mais pas à la collation.

Elle a dit ça quand j'ai mis du nutella sur mon zizi. C'était à ta fête, quand Madame Bouton avait mis une chandelle sur ton petit gâteau.

Madame Bouton m'a amené dans la salle de bain pour me laver. Je lui ai expliqué que c'était parce que je voulais que mon zizi soit de la même couleur que celui de papa. Elle m'a assis sur la toilette et a pris une débarbouillette mouillée avec de l'eau tiède. Comme maman quand je fais pipi au lit. Mais les mains de Madame Bouton sont toutes ridées. La débarbouillette était chaude et douce.

Papa m'a dit que c'était « intime », un pénis. Il m'a dit ça parce qu'il voulait pas que je joue avec le sien quand on prend notre bain. Il m'a dit que c'était pas un jouet.

Madame Bouton aussi arrête pas de nous dire que son chat, c'est pas un jouet. Il a un beau pelage roux, comme tes cheveux. Avec des pattes blanches. Il faut pas le briser. Mais le petit Jérémy lui tire tout le temps sur la queue. Ça fait que je lui dis : « Non! Touche pas, Minouche est intime. »

Moi, ma peau est couleur café, comme dit maman. C'est comme si on prenait la peau de maman et celle de papa et qu'on les mélangeait. Toi t'es toute beige, avec des petites taches de rougeur.

--

Cet après-midi, on fait du bricolage. On construit des chenilles avec des boîtes d'oeufs.

Ça sent le caca. Jérémy a fait dans sa couche. Madame Bouton s'en va le changer. On doit rester assis à la table en attendant. Je colle des yeux à ma chenille-ninja.

Tu me dis d'aller en dessous de la table.

– Pourquoi?

– Parce que. Tu vas voir.

Je glisse de ma chaise et m'assois par terre. Tu remontes ta robe sur ton ventre et tu baisses tes petites culottes. Je mets ma main devant ma bouche pour pas que Madame Bouton m'entende rire.

J'entends un bruit sur la table au-dessus de ma tête. Tu descends ta main qui est pleine de gouache bleue. Avec ton doigt, tu dessines des petits picots sur ton ventre. C'est trop drôle.

– Chut!

Tu as raison, il faut pas faire de bruit.

Tu traces des zigzags jaunes sous ton nombril, jusque sur tes cuisses.

Je regarde de plus en plus près. Mes yeux suivent tes doigts. Tu mets du rouge sur ta vulve.

– C'est très beau, ce que tu fais.

– Merci.

Tu baisses ta jupe.

– Attends!

Je sors de dessous la table et regarde dans le couloir. Madame Bouton est encore dans la salle de bain avec Jérémy.

Vite, je prends un cure-pipe vert et un pompon mauve et je retourne sous la table.

Je mets le pompon dans ton nombril. Ça te chatouille.

Tout doucement, je glisse le bout du cure-pipe dans ta vulve. Tu bouges pas. Mais ça tient pas tout seul. J'ouvre tes lèvres et les referme sur la tige, pour faire comme une fleur, à l'envers. Je recule pour regarder. C'est joli.

Je reprends le cure-pipe et le fais tourner, monter et descendre sur ta vulve. Ça répand de la gouache rouge partout. Tu as avancé tes fesses plus proche sur la chaise. Je vois pas ton visage, mais tu fais des petits bruits tout doux.

– Ariane? Où est Francis?

Je sursaute tellement fort que ma tête frappe sous la table.

– Ici Madame Bouton. J'avais échappé quelque chose.

Je ressors de sous la table en me frottant le front. Tu as baissé ta jupe juste à temps. Tes joues sont rouges et tes yeux brillent. On dirait que tu viens de courir.

J'ai mis le cure-pipe vert autour de la tête de ma chenille, comme le bandeau d'une tortue-ninja.

--

À la sieste, tu viens me rejoindre sous la couverture. On s'assoit en indien et ça fait comme une tente entre nous. Tu as pris le cube magique qui fait de la lumière quand on appuie dessus. Je te montre comment je joue avec mon zizi. Tu le touches avec le bout des doigts. Ça fait du bien.

On s'endort en cuillère.

--

La semaine suivante, ta famille a déménagé. Une petite fille qui s'appelle Maxence a pris ta place chez Madame Bouton. Elle aime pas ça, bricoler.

J'ai gardé la chenille-ninja et l'ai mise dans ma boîte à souvenirs. Avec les coquillages et la bille bleue que m'a donnée grand-papa.

Maman m'a demandé pourquoi elle était spéciale, la chenille. J'ai dit qu'elle était intime.

OUROBOROS

Elle a fait ce métier pendant 38 ans. Elle a gagné respect et notoriété.

Dans son milieu, elle représente le savoir, la sagesse et l'opulence. Avec les années, son lot d'admirateurs et d'admiratrices n'a fait que grandir.

Elle ne performe plus que très rarement, dans quelques clubs sélects à Toronto ou à New York, pour certains événements notables. Elle a son propre boudoir à l'étage de l'Apogée, un salon privé fréquenté par le jet set montréalais. Elle y reçoit les mercredis et samedis soirs, parfois des habitués, parfois des novices. N'y entrent que ceux qui sont prêts à en payer le prix.

C'est là qu'elle garde ses bébés. Tout d'abord ses deux doyennes, Priscilla et Antoinette, les plus douces et les plus dociles, qui ont voyagé avec elle à Berlin, à Tokyo et à Paris, lors de ses dernières tournées. Priscilla est une imperator bélise à la robe grise moirée, qui a l'âge vénérable de 19 ans et fait un mètre quatre-vingts.

Ses deux filles ont toujours vécu dans le même terrarium et s'endorment lovées l'une contre l'autre. Une seule fois, elle était partie pendant six semaines en Europe avec Antoinette seulement, et pendant son absence, Priscilla avait refusé de se nourrir. Depuis, elle ne les sépare plus.

Antoinette a longtemps été la vedette, avec ses écailles jaune maïs et son regard translucide. C'est une splendide sonora albinos, calme et imperturbable, qui pouvait rester sagement prostrée sur les épaules de sa maîtresse pendant des heures. Aujourd'hui toutefois, son dos ne peut plus supporter ce poids considérable, et pour ses rares performances à l'extérieur de son boudoir, elle n'emploie plus que ses pythons, Georges, Henri et François.

Les trois garçons sont encore dans la fleur de l'âge, mais ne s'entendent pas toujours bien entre eux. François est toujours le préféré du public à cause de sa couleur vert émeraude, mais il demeure nerveux et les flashes des caméras le rendent agressif. Certaines de ses morsures ont laissé des cicatrices qu'elle a dû faire traiter au laser. Georges est le plus jeune et le plus curieux. Elle doit rester vigilante quand elle le sort, il aime un peu trop découvrir de nouveaux territoires et de nouvelles odeurs, et il s'échappe trop facilement.

Henri est le plus âgé des trois et le plus stoïque. Quand elle le sort, il prend rapidement sa place dans sa chevelure; s'enroule sur sa tête où il bénéficie d'un maximum de chaleur. Elle ne le sort donc que très peu. Ce sont François et Georges qu'elle utilise le plus souvent. Et parfois les deux à la fois, un dans le vagin, un dans l'anus. Georges a pris l'habitude et elle n'a même plus besoin de le forcer. Parfois il y va même tête première et pousse par lui-même à l'entrée de ses orifices. Elle le laisse s'y enfoncer, sachant qu'il va en ressortir bien vite pour respirer. Une fois seulement, il est ressorti tellement couvert de cyprine qu'elle a dû aspirer par ses narines pour les débloquer.

Mais l'effet n'est pas le même que lorsque c'était l'immense queue d'Antoinette qu'elle faisait doucement pénétrer dans son cul après l'avoir enduite d'huile d'olive. À Berlin, le club qui l'engageait à l'époque faisait payer

plus de trois mille marks pour assister au spectacle. Des fois, elle en a encore envie. Elle s'allonge alors sur son divan en velours grenat et la couche sur son corps nu. Puis elle la caresse longuement, elle lèche sa jolie tête et suce ses écailles dorées. Elle fait rouler ses seins de chaque côté de son corps musculeux et lourd. Puis elle se branle délicatement avec la pointe de sa queue, tout juste le petit bout contre ses lèvres et son clitoris, elle se branle jusqu'au point de jouir, et quand elle est toute mouillée et dilatée, elle l'enfourne dans sa grotte chaude. Antoinette est tellement grosse et douce, et puissante. Elle s'est toujours laissé faire en ondulant doucement, à peine, contre sa peau. Après qu'elle ait joui, son *doorman* avise les clients que le spectacle est terminé et il les escorte à l'extérieur du boudoir. Alors elle s'endort en serrant sa chérie contre elle.

Contrairement à certaines consœurs, elle ne garde pas ses bébés à la maison. Mais depuis sa ménopause, elle se sent plus émotive. Elle a donc pris chez elle un petit serpent-roi à bandes grises et oranges, un petit de moins d'un an, qu'elle dorlote et qu'elle chouchoute. Trop jeune encore pour qu'elle l'amène au boudoir, Dagobert mange deux fois par semaine et grandit très vite. Elle le met souvent autour de son cou en cuisinant. Il s'installe confortablement, dresse la tête dans les airs et hume les odeurs de cuisson. Parfois il grimpe et s'enroule dans ses cheveux, parfois il s'insinue sous ses aisselles et le chatouillement de sa langue curieuse la fait frissonner.

Elle reçoit chez elle, tous les dimanches, un petit nombre de convives. Des acteurs, des ministres, des neurochirurgiens, des top-modèles, des millionnaires, des artistes. C'est l'orgie la plus réputée à Montréal. Toute la crème de la scène *fetish* rêve d'obtenir une invitation.

Elle met à la disposition de ses invités condoms, lubrifiant, godes, menottes et fouets, mais aussi divans, matelas, coussins et draps. Elle loue les services d'un mixologue qui concocte des drinks aphrodisiaques et elle sert à l'occasion des huîtres au sabayon de champagne. Elle préside l'assemblée sur son fauteuil crapaud, Dagobert pendu à son cou. Elle passe parfois un commentaire, fait une suggestion. Mais jamais elle ne se mêle à l'action. On l'écoute et on la respecte, on s'empresse de répondre à ses demandes, on cherche son approbation.

Plusieurs viennent la voir à son boudoir pour lui demander conseil par rapport à leur vie sexuelle. Des couples, des célibataires, des jeunes, des vieux. Certains voudraient qu'elle opère des rituels pour leur apporter du succès dans leurs rapports. Elle leur répond toujours la même chose : qu'elle n'est pas sexologue, qu'elle n'est pas sorcière. Mais que s'ils le veulent, ils peuvent copuler devant elle.

Peu de gens ont vu un juge de la Cour suprême se faire enculer à la chaîne par une dizaine de jeunes mannequins. Pourtant, ce n'est pas la notoriété qu'elle recherche. C'est le spectacle du sexe humain dépouillé de filtre, livré à elle, dans sa plus franche expression. Elle s'est bien assez donnée en spectacle, dans ses plus intimes propensions. Elle en reçoit maintenant le fruit, pelé, découpé et offert devant elle.

Avec, sur son sein, un serpent qui se mord la queue.

ALEX AIME SOPHIE

C'est si bon, s'enfoncer la graine dans un beau cul rond. C'est si bon, se faire défoncer le cul par une belle grande graine.

À chacun des coups qu'il me donne, ma bite disparaît entre les fesses de sa blonde.

– Vas-y fort, mon loup. Vas-y, fonce! Défonce-moi! Plus loin, je t'ai dit!
Plus fort!

Alex a tellement une belle queue. Un gland rose et doux. Je pourrais le téter pendant des heures. Un manche long, long! J'arrête pas de dire à Sophie combien elle a de la chance.

Sophie a tellement un beau cul. Une taille de guêpe facile à agripper, des fesses comme des grands bols luisants, à la peau juste un peu molle, mais pas trop, juste pour que ça rebondisse quand tu les claques. Avec un petit grain de beauté à droite du trou.

– Oh oui ma puce, t'aimes ça que je te l'enfonce? Tu me sens bien, hein? Tu sens comme je t'encule fort?

On s'est rencontrés durant un souper vegan, chez Luc. On avait bu un peu, Sophie plus que nous. Elle essayait tout le temps de m'embrasser. Luc m'avait déjà dit qu'ils étaient pas exclusifs, mais on sait jamais. Les gars cis

hétéros, même ouverts, ça aime jamais ça toucher à un trans. Encore moins que leur blonde y touche. Mais Alex est pas comme ça. On était allés finir la soirée dans un club sur St-Laurent. Puis dans leur chambre à coucher.

Fuck, j'aime ça quand on baise. J'aime ça sentir ses couilles qui frappent les miennes, j'aime ça quand il m'écrase sous lui, j'aime ça quand je m'enfonce creux dans elle, qu'on s'emboîte en chaîne, l'un après l'autre, l'un dans l'autre.

Je suis vite devenue comme le trait d'union d'un nom composé. Entre Alex et Sophie, il y a un cul et une graine. Ni un homme, ni une femme. Pas vraiment partie du couple, pas vraiment dans la catégorie « amour » du poly, mais Aimé pareil.

Après la baise, des fois on s'endort collés les trois ensemble. Quand j'étais petit et qu'on dormait à trois dans le lit chez ma tante, mes cousins voulaient jamais être celui du milieu. Moi j'adorais ça.

Sous le viaduc sur Ontario, Sophie a écrit nos noms avec une canne de peinture en *spray*. Avec moi dans le milieu, si on met pas d'accent, ça fait « Alex Aime Sophie ».

Je suis un verbe. Un verbe d'amour, une liaison, une décharge électrique entre deux personnes. Je les fais exploser tous les deux.

Sophie aime ça qu'on la fourre lentement, très lentement, d'abord dans la chatte, ensuite dans le cul, en lui branlant le clito. Il faut la pénétrer *adagio*, et la branler *prestissimo*. C'est pas super facile de caser les deux rythmes en même temps, mais ça s'apprend. Comme chanter en jouant de la basse. Il y a juste les meilleurs qui réussissent.

Alex aime ça qu'on lui suce juste le bout, il aime ça sentir des lèvres aller et venir doucement sur le petit repli intérieur du gland. J'aime ça forcer ma langue dans son petit trou, j'aime ça l'entendre pousser des « ahh! » pas sûrs entre le plaisir et la peur. Il faut tirer bien fort sur la peau vers l'arrière, et la fente s'ouvre toute seule, toute baveuse. Ensuite, quand il est super excité, c'est l'assaut total. Pour lui, je dilate jamais assez. Il aime ça me prendre d'un coup, à froid, jusqu'au fond, en me tirant par les cheveux. Il a une de ces décharges!

Les deux parlent pas beaucoup, par contre. Lui, il grogne, elle, elle répète des « oh oui, oh oui ». Moi je dialogue entre les deux. Pour les deux. Je remplis l'espace entre eux d'un langage de fesses. Des mots sales, des mots gras, des mots d'amour pur.

À la Saint-Valentin, je leur ai fait livrer des roses. Mais j'étais un peu triste. Ils soupaient ensemble, juste tous les deux. Je pouvais pas être là pour tenir la chandelle. J'aurais aimé ça avoir quelqu'un d'autre pour dormir avec moi, ce soir-là. Je suis allée à un truc de *speed dating* organisé au Unity. Je me suis fait *crouser* par un daddy pas propre qui m'a pas lâchée de la soirée. Pis le barman qui arrêtait pas de m'appeler « princesse », je lui aurais étampé mon poing dans face.

Bref, je suis revenue seule. Je pensais à Alex, je pensais à Sophie. Pis je me suis branlée. C'est triste venir dans un mouchoir à la Saint-Valentin.

Je leur ai pas dit, pour mes seins. Je veux leur faire la surprise. Je leur ai dit que j'étais malade, que j'avais une bonne grippe. J'ai attendu la fin de la convalescence, puis je leur ai écrit que je viendrais les voir dès qu'ils

voudraient. J'ai vraiment hâte de leur montrer mon nouveau bonnet C. J'ai surtout hâte qu'ils les touchent, qu'ils les goûtent.

En attendant, je pense à eux, je bande.

--

C'est juste Sophie qui me répond. Elle me donne rendez-vous dans un café. Dès que je la vois, je comprends qu'il y a quelque chose... Elle m'annonce qu'Alex et elle ont rompu. Que c'est fini. Elle ne remarque pas ma poitrine sous mon chandail. Elle garde les yeux sur sa tasse.

Elle me dit qu'elle ne pourra pas me revoir. Que je lui rappellerais trop Alex. Qu'est-ce qu'un trait d'union peut faire quand il y a rien à unir... Il a juste à ravalé ses larmes et à décriquer.

J'écris un texto à Alex, pour lui demander comment il va. Il me répond merci pour tout, c'était cool, t'es vraiment une bombe, amuse-toi bien.

C'est dur, perdre sa moitié. Mais c'est quoi, quand t'étais juste le symbole dans l'équation, le « + » entre deux personnes, il te reste quoi? Une graine, deux seins, un cul.

Même pas de quoi faire quelqu'un.

LE SALON BEAUTÉ ANTILLAISE

J'ai pris ma retraite il y a à peine cinq mois. Tout le monde me demande comment j'occupe mon temps. Est-ce que je fais du bénévolat? De l'artisanat? Est-ce que je suis membre d'un C.A.? De quoi je me mêle?

Je n'ai pas d'enfants, je suis ménopausée, célibataire, je devrais donc être malheureuse.

Mon temps, je le passe majoritairement sur un banc. Je lis un livre sans le lire. Un roman de Joyce Carol Oates. Je ne me souviens plus du titre, c'est pour dire... L'intérêt n'est pas le livre, c'est le banc. Ou sa position stratégique. Ni tout à fait dans le parc, ni tout à fait face à la rue, mais dans un angle qui me permet d'observer discrètement les allers-retours au Salon Beauté Antillaise.

Je suis tricophile. Ce n'est pas une passion pour le tricot, non. Je ne sais pas d'où ça me vient, il n'y a pas vraiment moyen d'expliquer ça. J'ai déjà vu un psychologue. C'était Clémence qui aurait voulu que je « guérisse ». Pour lui faire plaisir, j'ai passé soixante minutes par semaine à moitié couchée sur un divan capitonné aux rayures terre et ocre. Un vieux monsieur gentil malgré sa mauvaise haleine me faisait parler de l'accident de mes parents, de mon enfance à Port-au-Prince, de mon lien avec ma mère adoptive. Malheureusement pour lui, je n'ai pas été battue ni violée. Après quatre mois de thérapie, j'en ai eu assez.

J'ai décidé de vivre pleinement et parfaitement ma passion. Je passe mes journées dans la plus grande lascivité sans embêter personne. Je mouille dès que mes fesses touchent le banc, et en quittant j'ai presque peur d'y laisser une flaque. En rentrant après la fermeture du salon, je me masturbe dès que la porte de mon appartement s'est refermée derrière moi. Finis les orgasmes feints, les chicanes autour du rasoir, les crises pour de la teinture. Clémence était une belle femme, mais justement. Être belle était tout ce qui l'intéressait.

Je me permets enfin de fantasmer sans remords sur les tresses, les torsades et les afros. À intervalles réguliers, une touffe crépue fait sonner la cloche d'entrée, et j'imagine les doigts des jeunes coiffeuses enfoncées dans ces tignasses sombres pour les discipliner. Quand elles en ressortent, c'est un vrai miracle qui s'est produit. Il y a de ces crinières qui me font juter!

Enfant, j'adorais regarder manman passer des heures à coiffer ma sœur Matica, les dimanches. Puis tantant coiffer manman, les lundis. Moi, ça n'était pas la peine, il n'y avait rien à faire avec mes courtes mèches blondes. Les enfants de la rue disaient que j'étais née avec un nid de poule sur le crâne. Manman rentrait du travail et m'ébouriffait la tête en passant, fredonnant « cheve an lò » : *cheveux d'or*. C'est devenu mon surnom dans la famille, An lò.

Cet après-midi, j'ai eu un choc. Un coup de foudre, comme on dit. Elle est entrée avec un foulard sur la tête, je ne l'ai pas bien vue avec le soleil éblouissant qui descendait. C'est l'heure du jour où, même avec mes lunettes fumées, je n'arrive pas à bien voir ce qui se passe au salon s'il n'y a pas de nuages. Mais quand elle est sortie, j'ai eu une grande bouffée de chaleur... ce n'était pas la ménopause, cette fois.

Elle portait une robe légère en coton blanc avec une petite veste marron, des sandales et un sourire à faire fondre. Elle avait une taille de guêpe, de jolies hanches rondes et une poitrine prometteuse. Une peau lumineuse au teint *cafe con leche*, de grandes dents blanches et des yeux doux, mais surtout, une splendide chevelure ondulée qui lui descendait jusque dans le creux des reins.

L'image est imprimée sur ma rétine depuis qu'elle a passé le pas de la porte. Je l'ai regardée s'éloigner sur la rue Sauvé avec sa démarche un peu sautillante qui faisait rebondir sa masse de noirs frisottis. Je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas suivie. J'ai les boyaux qui se tordent de regret de l'avoir laissée s'en aller.

--

Le voyant lumineux « ouvert », dans la fenêtre du salon, s'éteint soudain. Je m'élançe et traverse la rue sans regarder. Un cycliste lâche quelques sacres en m'évitant d'un coup de guidon. J'arrive juste à temps pour tourner la poignée avant que la gérante ne mette la clé dans la serrure. Elle reste figée, le trousseau dans les mains, alors que j'ouvre et me faufile dans l'entrée. C'est impoli, mais je m'en fous.

– C'est juste pour prendre rendez-vous.

C'est la première fois que j'y mets les pieds, après avoir passé des mois les yeux fixés sur la porte. C'est petit et chaleureux. Il y a aux murs quelques vieilles affiches de modèles aux afros montés dans la mode des années quatre-vingts. Les produits, les fers et les sècheurs traînent sur les postes de coiffure d'une façon un peu chaotique, les serviettes mouillées s'empilent à

côté de l'évier derrière le comptoir et le sol est jonché de mèches de toutes les teintes de brun. L'ambiance me plaît aussitôt. Tout comme le pas lent de la gérante, qui se traîne en gougounes jusque derrière son comptoir en balançant ses fesses immenses. Dix degrés de plus, et on se croirait à Port-au-Prince.

L'une des employées s'affaire à passer le balai et, à chacun de ses mouvements vigoureux, des petits paquets de cheveux s'envolent et retombent par terre. J'en ai des frissons qui me font perdre haleine. Mes yeux cherchent sur le sol les traces du passage de la beauté antillaise qui vient tout juste de me frapper au cœur. « Madame? » Les longs ongles jaunes de la gérante pianotent sur son agenda. Je me reprends. On convient d'une heure la semaine suivante, pour une coupe, avec Linette. À la seule idée de sentir ces griffes me masser le fond de la tête sous le jet d'eau chaude du robinet, j'ai envie de gémir.

Qu'on ne s'y méprenne pas, j'ai l'habitude de me retenir en public. Je suis devenue presque aussi experte dans l'art de jouir en cachette et sans bruit que de feindre l'orgasme. Ce ne sera pas la première fois que je vais dans un salon pour me faire couper les cheveux. Enfin, ce qu'il en reste... Je n'ai plus qu'une maigre touffe grise-blonde clairsemée. Par contre, je vais voir le même coiffeur depuis quinze ans : Denis, un gay maniéré à la bedaine rebondie et aux petites mains potelées qui me coupent net toute lubricité. Il faut dire que la dernière fois que je suis allée le voir, c'était avant de prendre ma retraite. Depuis, je ne ressens plus le besoin de m'entretenir pour la galerie. Ni de me retenir, d'ailleurs.

Mon œil a repéré une boucle aux reflets d'ébène sur le carrelage. Son origine ne fait aucun doute. En me retournant pour quitter, j'échappe mon livre par terre.

– Oups!

Je me penche et j'attrape la mèche discrètement en ramassant le bouquin. Mon cœur bondit dans ma poitrine en sentant la texture douce sous mes doigts. Je quitte avec mon sourire le plus innocent :

– Bon aswè!

L'employée au balai me regarde partir d'un air suspicieux. Si elle a compris mon stratagème, je ne vaudrais maintenant pas mieux pour elle qu'une sorcière vaudou.

--

Camille. La déesse des îles a un nom. J'ai réussi à le lire sur l'agenda de la gérante. C'était le dernier inscrit sur la page du jour.

Camille. Je respire son parfum de vanille. Ses frisettes me chatouillent les narines. Je n'ai pas pu décoller mon visage de mes mains depuis que je suis sortie du salon.

Camille. J'imagine la douceur de son cou, le frisson qui ferait se dresser les fins poils à la base de la nuque. J'imagine y déposer mes lèvres. J'embrasse la mèche de ses cheveux, doucement, amoureuxment.

Je glisse la main dans mes pantalons, là, accotée contre le gros érable du parc, dos à la rue. Le soleil est couché, la pénombre s'installe. Il n'y a personne. Que moi et un petit morceau de Camille, lové au creux de ma paume, comme une relique.

Et s'il y avait quelqu'un pour regarder, je m'en fous.

Je me branle longuement, langoureusement. C'est le déluge entre mes cuisses. Je fais passer doucement les cheveux de Camille sur mon visage, sur ma gorge, entre mes seins. Je frotte ma tête contre l'écorce de l'arbre.

Je suis traversée de part en part par un long, un profond orgasme. C'est comme si un grand battement remontait de la terre jusqu'à mon être. Je suis enfoncée dans la volupté de ma chair. Et dans mon cœur, un nom palpite.

Camille.

CHERCHER L'ÉROTISME

C'est justement cette position inconfortable entre la sensation de l'incommunicable et l'urgence d'exprimer cet incommunicable qui fait de moi un écrivain.

Élise Turcotte, *Autobiographie de l'esprit*

Décidément, cette révolution sexuelle,
c'était de la confiture aux connes.

Virginie Despentes, *King Kong Théorie*

PROLOGUE

ÉCRIRE EN PLEINE SEXYVILISATION

Je ne peux pas tout à fait me définir comme écrivaine, ni comme auteure. Écrire n'est pas mon métier, ni mon occupation principale. Je n'ai aucun ouvrage qui ait été publié, sinon deux ou trois nouvelles dans des revues méconnues. Et pourtant, j'écris. Je me vois comme une chercheuse. J'interroge, je tâtonne, j'expérimente. Mes récits sont des laboratoires, mes personnages des cobayes. Outre la rigueur universitaire qui m'oblige à établir des objectifs, je n'écris pas dans une économie de résultats, mais plutôt d'expérience. J'écris, dans l'action, non dans la finition, je me décris donc comme écrivante.

J'écris des personnages qui désirent. J'écris des personnages incarnés. J'écris la sexualité qui se vit dans le monde qui m'est contemporain. L'action d'écrire est une forme de résistance. J'écris comme je me débats dans cette société où le sexuel s'affiche partout, dans une forme standardisée servant des intérêts marchands. C'est un combat plutôt étrange : nébuleux, intuitif. J'ai parfois l'impression qu'être écrivante, c'est avancer dans un brouillard épais à la recherche de quelque chose d'imprécis, mais de viscéral. Mon but est pourtant clair. Je veux lutter contre cette sexualité spectacle qu'on nous enfonce dans la gorge, dans les tripes, dans l'âme :

La sexualité peut se voir, s'entendre et se dire partout. Cette sexualité proche de la bête, cette sexualité qui jouit pour jouir et qui se contente de se faire voir. Nous sommes loin, très loin de l'érotisme [...]. Le corps s'affiche partout, il est devenu un véritable objet de consommation. (Chabot, 2005, p.15)

L'obsession de la sexualité a tout envahi, non seulement les médias, le divertissement et la publicité, mais également les domaines de la science, de la politique et des arts, dans une économie mercantile où tout a trait au profit. Le « sexy », ou la sexualité qui s'exhibe, s'échange, se vend et s'achète, selon les termes de Roger Dadoun, tient lieu de valeur commune et universelle :

[...] nous baignons ou mijotons pleinement en sexyvilisation. Le sexysme étant un mode de représentation et d'exploitation de la sexualité, celle-ci ne doit donc jamais cesser de requérir l'attention, et d'exiger des reprises d'analyses et des approches sans cesse renouvelées [...]. (Dadoun, 2007, p. 143)

Dadoun souligne l'importance, voire l'urgence d'interroger les mécanismes de ce qu'il nomme le sexysme par la recherche et l'analyse. Je suis animée de la même urgence. Je la canalise par mon écriture.

Mon écriture se débat, mais elle recherche, surtout. Quelque chose d'oublié, quelque chose qui a été enseveli, perdu, caché. Une chose précieuse qu'on a maquillée, dénaturée, avilie. Je cherche l'érotisme. Je refuse la définition qu'on m'en impose. Je refuse qu'on en réduise le sens à la simple marchandisation d'un plaisir sexuel standardisé, blanchi, postiche. Je trouve révoltant qu'on réunisse les détaillants de godemichés, les commerçants de lingerie, les producteurs de pornographie, les représentants des clubs d'échangisme et des bars de danseuses sous le même toit pour une exposition scabreuse qu'on a le culot d'appeler « salon de l'érotisme ».

Où est la parole de l'individu, sa singularité, son histoire, dans le discours sexuel d'aujourd'hui? Qui dit encore le désir de l'autre, dans son altérité, dans sa diversité, et

non le désir de l'autre comme objet, comme image, comme représentation d'une esthétique mercantile? Comment s'opposer à l'économie mondiale du sexuel?

Je m'interroge de la même façon que Naïm Kattan, à savoir quelle part il peut rester à l'intime dans la nouvelle production marchande des écritures érotiques (Kattan, 2008, p. 60-61). Kattan rejoint la pensée de Marc Chabot selon laquelle nous vivons dans une société soumise à l'hégémonie de l'image. Il est tentant pour l'écrivain, dans cette économie, de céder à l'intérêt marchand et de fabriquer un « produit commercial homogénéisé [et] répétitif, monotone, [qui] anesthésie le public. » (*ibid.*, p. 126)

Chabot va plus loin en assénant que le genre littéraire érotique est aujourd'hui obsolète, qu'il a perdu le combat face aux images. Il ne servirait maintenant plus qu'à vendre, il raconterait toujours la même histoire, les mêmes corps, la même jouissance (Chabot, 2005).

Dans son premier recueil d'*Histoires à faire rougir*, vendu à plus d'un million d'exemplaires à travers la planète depuis sa sortie en 1995, l'auteure à succès Marie Gray rassemble sept nouvelles qui se fondent toutes dans le moule du « sexy ». Ses personnages sont de jeunes professionnels qui ont entre 30 et 45 ans : ils vivent dans des *penthouses*, s'offrent des balades en limousine, des croisières dans les Caraïbes, se douchent au champagne et se donnent rendez-vous dans les hôtels huppés. Ils sont hétérosexuels, minces, musclés, bronzés et ont les dents blanches – précision très importante si l'on se fie à son nombre de répétitions dans le recueil. Des nouvelles qui se lisent comme on déballe un bonbon, aux fragrances quelque peu variées mais dont la recette est la même, offertes dans des petits paquets bien ficelés. Quatre autres recueils, suivant la même formule et dont le titre varie à peine, se sont succédé : *Nouvelles histoires à faire rougir*, *Histoires à faire rougir davantage*, etc.

Dans une entrevue accordée au Journal de Montréal en 2012, l'auteure avoue ne pas se qualifier d'écrivaine, et n'avoir pour but que de faire plaisir et divertir ses lecteurs. Elle dit chercher à « titiller une nouvelle génération de lecteurs, de 18 à 88 ans » – ce qui fait une bien grande génération – « en mettant sa [collection] au goût du 21^e siècle » (Bornais, 2012), soit en changeant d'infimes détails relatifs aux évolutions technologiques comme l'utilisation du cellulaire ou des courriels comme modes de communication dans ses récits. Elle croit que « tout le monde [*sic.*] peut se reconnaître facilement : il n'y a rien d'extrême, de violent ou de dark. » (Bornais, 2012) Est-ce à dire que *tout le monde* peut, ou plutôt *devrait* se reconnaître dans un tel personnage? Que *tout le monde* devrait avoir un corps idéal, une carrière de rêve, un vie de couple aisée, un environnement idéal? Et ceux qui ne font pas partie de ce monde? Qui va écrire leur histoire? Et si leur histoire ne faisait pas rougir? Et si elle était extrême, violente, ou dark? Et si l'on s'adresse à un lectorat de tous âges, pourquoi écrire exclusivement sur les ébats d'une tranche d'âge si réduite?

Aujourd'hui, nul interdit moral ne frappe l'édition de ce genre littéraire, qui se voit plutôt régulé par les lois économiques et qui participe au processus de marchandisation du sexuel.

La norme s'impose à tous les niveaux, de la forme éditoriale à celle des corps, en passant par l'orientation et les pratiques sexuelles. Leur fonction est essentiellement masturbatoire ou préliminaire.

Comment donc écrire la sexualité, autrement?

Comment éviter que mes mots ne fassent qu'ajouter au vacarme créé par le discours sexuel actuel?

Le besoin de m'opposer à cet avilissement du sens du mot « érotique » est trop fort. Le besoin de le questionner, de le mettre à mal. Alors j'essaie, je tâte, je risque, j'explore. J'écris.

Je les donne, ces mots, à mes personnages. Je leur donne la parole. J'exprime leurs désirs, leurs tourments, leurs peurs, leurs pulsions. Je crée des singularités. Je tente vaillamment de sortir le désir de l'image pour le mettre dans le corps. Dans les corps de ces individus de papier qui sont plus réels, dans ma tête et dans mon cœur d'écrivante, que les corps affichés de toutes les publicités du monde.

J'écris pour combattre la norme. Je cherche son point de rupture. Je cherche où elle se glisse, où elle s'insinue, dans l'univers de mes personnages, et même dans mes propres mots. Je veux déconstruire cette « même histoire », qui se raconte partout, non seulement dans les récits classés érotiques, mais à tous les coins de rue, sur chaque affiche publicitaire, à la radio, à la télévision, dans les revues, dans les conversations, et jusque dans les discours politiques, les recherches médicales et scientifiques.

Quel est ce « sexy » qui s'érige comme doctrine des temps présents? Le couple, d'abord. Hétérosexuel, évidemment. La jeunesse, bien sûr. Les corps parfaits, il va sans dire. Le raffinement, aussi. L'aisance sociale et financière, surtout.

J'écris ce qui n'est pas sexy. J'écris la sexualité qui dérange, qui ne rentre pas dans la norme. J'écris la réalité d'individus qui ne cadrent pas. J'écris aussi la tristesse et la vacuité des désirs qui s'insèrent trop parfaitement dans le moule, j'écris le vide qu'ils laissent dans la vie de mes personnages. J'écris souvent des désirs qui ne combleront pas, des désirs irréalisables, des désirs frustrés.

Je n'écris pas dans l'objectif de choquer. J'interroge l'intimité de mes personnages, je mets en scène des sexualités singulières. Je ne hurle pas, je n'enchaîne pas de phrases coup de poing. Je n'aspire pas au scandale. Je couche tout doucement sur la page des existences différentes. Si elles dérangent, c'est une réaction qui ne m'appartient pas. Ce sont les mots de mes personnages, ceux qui conviennent à leur vérité. Je leur donne la parole. La mienne, c'est de les faire entendre.

J'écris ce qui n'est pas sexy. Et pourtant, je cherche l'érotisme.

CHAPITRE I

BRISER LA NORME

1.1 La fin de la transgression?

La littérature érotique était, jusque dans les années 1940, transgressive presque par définition. Ses ouvrages, frappés d'interdit en France par de solides articles de loi instaurés entre les deux grandes guerres, ont été publiés dans la clandestinité jusqu'au milieu du 20^e siècle. Ils n'étaient alors accessibles qu'à une élite qui avait les moyens de s'offrir ces éditions hors de prix (Levent, 2000). La publication des œuvres du marquis de Sade, dès 1947, par l'éditeur Jean-Jacques Pauvert, a valu à ce dernier de nombreuses poursuites judiciaires et même la saisie des manuscrits par les autorités. Lors de son procès en 1956, Pauvert se défend d'avoir fait outrage aux bonnes mœurs en plaidant n'avoir tiré que 2000 exemplaires destinés à une minorité constituée de philosophes et de professeurs. Ainsi, l'érotisme a toujours été réservé à une élite, qu'il s'agisse des plus fortunés ou des intellectuels. Le bas peuple, qui ne pouvait comprendre le sens littéraire de l'œuvre, devait être préservé de crainte d'être entraîné vers l'immoralité¹.

¹ Les informations historiques de ce paragraphe sont tirées de l'article suivant :
Levent, J. (2000). Un acte de censure « scélérat » : Sade en procès (1954-1958). *Lignes*, 3(3), 109-126. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-lignes1-2000-3-page-109.htm>

La libération sexuelle qui s'est opérée vers la deuxième moitié du 20^e siècle a mis fin aux tabous du sujet sexuel et à la censure instaurée par l'État, mais elle a aussitôt instauré d'autres normes fondées sur des critères esthétiques et économiques plutôt que moraux. Ou, selon les termes de Michel Foucault, les discours sociaux se sont adaptés aux intérêts des classes dominantes, afin d'imposer de nouvelles normes et conventions en matière de sexualité (Foucault, 1976). Mais de réelle libération, il n'est pas question. Bien au contraire, la sexualité est, selon Foucault, une construction sociale complexe sans cesse changeante en fonction des rapports de force en présence dans une société à une époque donnée. Savoir et pouvoir travaillent de pair afin d'engendrer les codes et les interdits. Ce processus régulateur agit « en secret », c'est-à-dire qu'il cache ses mécanismes de limitation des libertés afin de demeurer efficient. Omniprésent, répétitif et en constante régénération, il intègre à mesure les changements sociaux. Toutefois, ce que Foucault nomme le pouvoir, dans ce cas le processus à l'origine de cette construction sociale que serait la sexualité, n'est pas un simple outil aux mains des autorités : « le pouvoir, ce n'est pas une institution, et ce n'est pas une structure, ce n'est pas une certaine puissance dont certains seraient dotés : c'est le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe dans une société donnée » (Foucault, 1976, p. 123).

Cette force agit par la multiplication des discours sur le sexe et par leur institutionnalisation. Médecine, économie, pédagogie, justice, toutes les instances participent à la production, à l'encadrement, à l'organisation et à la gestion des édits du sexe. La sexyvilisation fonderait ainsi ses assises sur un système de loi qui s'instaurerait au sein du langage :

Le pouvoir serait essentiellement ce qui, au sexe, dicte sa loi. Ce qui veut dire d'abord que le sexe se trouve placé par lui sous un régime binaire : licite et illicite, permis et défendu. (Foucault, 1976, p. 110)

Cette loi s'instaure non seulement dans les discours des institutions, mais jusque dans l'intimité des individus : « on ne chuchote plus les confidences érotiques, on les proclame » (Kattan, 2008, p. 60). Chacun serait en devoir de faire de sa sexualité un discours permanent. On nous prescrit d'avoir du sexe, le plus souvent possible, mais surtout de le faire savoir. Selon Chabot, nous sommes passés de la transgression à la prescription. C'est là la nouvelle loi dictée par le pouvoir. La sexualité est devenue un ordre, une obligation. La réussite sociale d'un individu se calcule aujourd'hui à son accomplissement sexuel (Dadoun, 2007). Est-ce que cet individu jouit? Régulièrement? De la bonne façon? Est-il sexy, désirable?

Le sexysme est une nouvelle discrimination qui réduit l'être humain à son potentiel sexuel selon des critères stricts de standardisation. Dans la marge se retrouvent tous les individus indésirés et tous les désirs discordants. Foucault l'a bien dit, la règle implique l'irrégulier, le licite implique l'illicite.

La censure directe est chose du passé, et pourtant les tabous frappent encore, de façon plus sournoise, à même le texte érotique actuel. Il est lavé, blanchi, transformé. Que reste-t-il? Un produit de consommation, un article de divertissement, une formule toute faite : « [l]'écriture érotique, hier maudite, aujourd'hui dévitalisée, [...] se voit vidée de sa force transgressive. » (Olivier Bessard-Banquy, 2010, p. 13)

Quelle place est-il encore possible de faire à la transgression dans l'écriture érotique, en pleine sexyvilisation? Si l'interdit d'énonciation a fait place à la prescription, mais que l'interdit s'est subtilement déplacé à même l'énoncé, dans la chimie du texte, ses ingrédients, sa couleur, sa recette, alors il y a encore de quoi transgresser. Il faut analyser cette pilule sédatrice qu'est l'érotisme standardisé, en démêler les molécules, en décomposer la formule. Exposer les rouages du pouvoir à l'oeuvre dans le discours érotique marchand, saisir les clés que Foucault a forgées, les faire tourner dans la serrure et démonter le mécanisme.

Trouver ce qui ne doit pas être écrit : les corps, les désirs, les voix hors normes.

Et l'écrire.

1.2 La sexualité officielle

Dans la première nouvelle du premier recueil de Marie Gray, un jeune couple emménage dans un appartement situé au dernier étage d'un immeuble et est régulièrement témoin des ébats de la voisine avec des hommes différents. S'installe alors un jeu de voyeurisme et d'exhibitionnisme assez prévisible entre le couple et la voisine, jusqu'à ce que cette dernière déménage. Les deux protagonistes, dépités, se demandent lesquels, parmi les gens qui visitent l'appartement libre, pourraient être intéressés et intéressants afin de recréer le même stratagème :

Le couple dans la soixantaine qui se regardait à peine et qui avait paru scandalisé par les miroirs de la chambre à coucher? Non, sûrement pas! Le gros barbu avec son minuscule caniche? Assurément pas. La dame seule et ses trois chats? Ça m'étonnerait. La mère et son fils, adolescent, qui se chamaillaient sans arrêt... non. Le couple dans la trentaine, qui se tenait par la main et avaient des allures de jeunes mariés? Tiens, tiens... (Gray, 1994, p. 21)

L'auteur ne pourrait pas être plus claire : la sexualité que l'on veut voir, celle qui est *désirable*, c'est celle d'un couple dans la trentaine. Celle qu'on ne veut pas voir, c'est celle des couples dans la soixantaine, celle des grosses personnes, celle des vieilles filles, celle des adolescents. Ces sexualités-là ne sont pas bonnes à faire des nouvelles érotiques : « non, sûrement pas! ». Les prudes, les célibataires, les mères monoparentales, les barbus, ce n'est pas sexy. Les animaux non plus, apparemment.

L'interdit réside en partie là. De gros cailloux qui ne passent pas dans les mailles du sexysme : toutes les sexualités *autres*. Tous les sujets qui n'ont pas des corps jeunes et musclés, des vies cool et branchées, qui ne sont pas en couple hétérosexuel. Le tamis ne laisse passer que peu d'individus, au final. Tout ce qui demeure, c'est ce que Daniel Lance nomme la « sexualité officielle », qui serait définie par le pouvoir en place (Lance, 2000, p. 211). Cette sexualité, qu'on veut imposer comme « la bonne », induit un nombre incalculable d'exclusions. Et ces exclusions sont à la source d'infinies souffrances : « Comment se fait-il que la société soit si violente qu'elle oblige des individus à vivre et à se définir uniquement en fonction de leurs orientations sexuelles? » (*ibid.*)

La définition de soi, la viabilité d'une existence, passe par le rapport de l'individu à la norme sociale. C'est ce que nous apprend la pensée hégélienne, qui veut que tout désir soit désir de reconnaissance. Et comme le souligne Judith Butler, « [...] ce désir nous place en dehors de nous-mêmes, dans un domaine régi par des normes sociales que nous n'avons pas choisies, mais qui définissent les limites et la portée de nos choix. » (Butler, 2006, p. 48) L'expérience de reconnaissance permet à l'être de se constituer selon des termes précis, dont, entre autres, la race, le genre, la morphologie et l'ethnicité. La sexualité demeure parmi les plus importants. Butler souligne que ces termes, « qui confèrent un caractère "humain" à quelques individus sont ceux-là mêmes qui privent d'autres personnes de la possibilité de bénéficier de ce statut, différenciant de la sorte l'humain et le moins-qu'humain. » (*ibid.*) Désirable ou moins désirable. Propre à en faire une nouvelle érotique, ou non. La dévaluation des sexualités autres, dans les mots de Gray, est évidente. Les désirs des personnages principaux de ses nouvelles sont similaires, strictement orientés vers le sexe opposé, l'aisance sociale et le luxe. Et chacun, « de 18 à 88 ans », devrait s'y reconnaître. C'est le désir normalisé. L'important, c'est que cette « sexualité officielle » soit l'objet de notre désir. Être reconnu comme « désirant » de façon normale, c'est être reconnu comme humain. Être comme « tout le monde ».

Dans sa réflexion, Lance reprend les propos d'Yves Navarre pour affirmer qu'il y a autant de sexualités que d'êtres humains. Tout comme Butler, il s'interroge sur la violence que suscitent les minorités sexuelles. Il souligne à quel point les sexualités qui échappent à la norme inquiètent les pouvoirs en place et engendrent la peur. Il dénonce l'étude des sexualités comme partie intégrante du processus régulateur et normalisateur : « L'étude des sexualités est aussi le lieu de [...] toutes les exclusions : ma/notre sexualité est la bonne, nous dit le sous-texte des livres traitant de sexualité. Plus on touche à l'intimité de quelqu'un, plus on touche à sa souffrance. » Cette approche évacuerait la notion d'intimité et de singularité, et ne tiendrait pas compte du lien fondamental qui existe entre la fondation de l'être même et sa sexualité. Lance se pose la question suivante : « Comment donc aborder la sexualité, lieu de tous les fantasmes, de toutes les peurs et donc de toutes les mauvaises fois? » (Lance, 2000, p. 15)

Le défi que s'est lancé mon écriture est de mettre en scène la diversité. S'il y a autant de sexualités que d'individus, alors la réponse se cache peut-être là : braver l'interdit, c'est peut-être aborder la multiplicité. Écrire autre chose qu'une seule et même sexualité, dite « officielle ». C'est le pari que je fais. J'écris des histoires singulières, des corps de toutes les formes et de tous les âges, des jouissances variées. La pulsion de la normalisation n'est pas absente à l'intérieur de moi, elle s'insère aussi entre mes lignes si je n'y prends pas suffisamment garde. Au bout de quelques nouvelles écrites, j'ai fait un premier bilan : trop peu de mes personnages se sont classés au-dehors de la zone des 20 à 40 ans et de l'hétérosexualité. J'ai dû m'y remettre avec des objectifs clairs : créer des protagonistes d'âges différents et des orientations plus mixtes. Je ne pensais pas qu'ouvrir son esprit créatif à la diversité demandait une vigilance aussi rigoureuse afin de ne pas laisser la norme s'infiltrer à chaque détour.

On pourrait objecter qu'une écriture aussi planifiée et quantifiée dénature l'exercice créatif même, qui devrait couler de source, selon le stéréotype de l'écrivain-génie qui

répond à l'appel irrésistible de l'inspiration. Mais je ne prétends pas à la pureté, surtout pas au génie, et mon esprit créatif, aussi transgressif se veuille-t-il, a baigné dans la sexyvilisation, tout comme celui de mes contemporains. Du reste, la vision du créateur solitaire et inspiré masque de profonds écarts de pouvoir, comme le souligne Anne-Marie Dardigna. Elle suggère qu'il faut « éviter de prendre l'"effet érotique" pour le simple projet individuel de quelques hommes (ou femmes éventuellement) qui, en tant qu'écrivains, exprimeraient leur sensibilité. » Il n'est pas question de nier que l'écriture de l'érotisme passe par la subjectivité de l'auteur, seulement d'être conscient de son poids politique, souvent beaucoup plus lourd qu'il ne le semble à première vue. Ainsi, « [u]ne idéologie qui s'installe n'est pas donnée comme universelle, mais présentée comme l'émanation du plus profond de l'individualité humaine. » (Dardigna, 1980, p. 53)

En tant qu'écrivante, je donne ma voix à mes personnages, je leur prête mes mots, et j'essaie de faire taire mon individualité. Je tente de plonger au coeur de l'autre, de m'insérer dans son intimité, d'adopter son propre langage. Mon idéal serait que ma subjectivité s'exprime seulement dans le choix de m'effacer et de donner la parole à des réalités multiples et diverses. Que si je me sers de ma sensibilité, ce ne soit que pour faire vibrer les mots prêtés à mes personnages, qu'ils soient teintés de ressenti. Mais ces mots viennent de mon esprit, ils font partie du langage de ma société et mon individualité est imprégnée de l'univers social dans lequel je vis et écris².

Mon écriture s'attaque à l'interdit et chasse les tabous, mais ceux-ci sont autant de coquerelles : à peine visibles tant elles sont rapides, fuyantes, insaisissables et mobiles. Elles s'insinuent partout, sous tous les meubles et toutes les apparences, même dans la chambre de son propre esprit. Les traquer demande beaucoup de rigueur et de préparation. Et aussi une certaine dose d'humilité.

² Je reviendrai sur ce sujet au sous-chapitre 3.1.

1.3 La règle des genres

Lance se demande pourquoi les minorités sexuelles suscitent autant de peur et de violence, et Butler y propose une réponse : cette brutalité et cette intolérance naîtraient du « désir profond de protéger l'idée que l'ordre binaire du genre est naturel et nécessaire » (Butler, 2006, p. 49). Son travail se base en partie sur les théories foucaaldiennes et hégéliennes pour expliquer que la reconnaissance est un site de pouvoir, et que puisque le désir est l'un des principaux axes de la norme sociale, il implique une production d'identités dont la valeur diffère.

Les travaux de nombreuses théoriciennes féministes et queer ont démontré en effet qu'il s'agit d'une règle fondamentale pour notre société, dont les assises reposent fortement sur la binarité du genre. La loi la plus dure, celle qui hisse la « sexualité officielle » sur un piédestal, c'est l'hétérocentrisme, ce monument quasi indestructible contre lequel mon écriture s'acharne. Comme le souligne Eve Kosofsky Sedgwick :

[m]uch of the most useful recent writing about patriarchal structures suggests that « obligatory heterosexuality » is built into male-dominated kinship systems, or that homophobia is a necessary consequence of such patriarchal institutions as heterosexual marriage. (Sedgwick, 1991)

Le système dont parle Sedgwick n'est autre que le pouvoir dont Foucault a longuement décortiqué les mécanismes. Mais, du côté féministe, on lui a reproché d'avoir omis l'essentiel, soit la question du genre dans la fabrication des conceptions normatives en matière de sexualité. Les théoriciennes féministes s'entendent pour dire que la différenciation féminin/masculin est à l'origine de la répression de la sexualité féminine : « nier le genre, c'est nier avant tout les relations sociales de genre qui constituent l'oppression sexuelle des femmes » (De Lauretis, 2007, p. 68).

L'hétérocentrisme, comme l'ont montré maintes théoriciennes féministes³, établit deux types de sexualité : la première, masculine, serait active, hardie, dominante, violente. Le désir masculin serait associé à la force civilisatrice, tributaire du savoir et cherchant à assouvir sa domination sur la nature. Dans cette économie, l'homme est sujet. La seconde sexualité, féminine, serait simplement définie comme une réponse à la première : passive, émotive, soumise, charnelle. Elle serait associée à la nature sauvage et bestiale. La femme serait un objet et son unique plaisir sexuel se trouverait dans la provocation et la soumission au tout-puissant désir masculin.

Vénéralisé par de nombreux écrivains et intellectuels, Georges Bataille a consacré cette sacro-sainte binarité dans son œuvre philosophique : « Dans leur attitude passive, [les femmes] tentent d'obtenir, en suscitant le désir, la conjonction à laquelle les hommes parviennent en les poursuivant. [...] Elles se proposent comme des objets au désir agressif des hommes » (Bataille, 1957, p. 145); « se proposer est l'attitude féminine fondamentale. » (*ibid.*, p. 146) La sexualité féminine, pour Bataille, existe à peine, sinon dans la fonction de servir le désir masculin. La femme n'a pas de désir propre.

Anne-Marie Dardigna a montré combien l'érotisme tel que défini par Bataille est à sens unique et n'implique en rien un échange avec l'autre. Pour Bataille comme pour de nombreux auteurs érotiques masculins⁴, il n'existerait qu'un seul désir, mâle, et le corps de la femme serait un simple objet, un miroir servant à renvoyer vers l'homme l'image de son propre désir, et, surtout, de sa propre puissance.

Dans le même sens, Luce Irigaray, dans *Ce sexe qui n'en est pas un*, fait état de cette conception binaire qui annihile le plaisir féminin et qui fait du sexe de la femme un

³ Voir par exemple Dardigna, Irigaray, Huston, De Lauretis, Dworkin, Millett, etc.

⁴ Voir les analyses de Millett sur Miller et Mailer, et celles de Dardigna sur Sade, Robbe-Grillet, Leiris et Klossowski.

simple réceptacle du sexe premier, le phallus (Irigaray, 1974). Lucia Etxebarria décrit le « pouvoir », au sens de Foucault, comme le mécanisme social responsable de la répression de la sexualité féminine :

Un système qui applique à la sexualité un double discours, différent selon le genre : il l'exalte chez les hommes, tandis que chez les femmes il l'occulte, la prohibe, la réprime. C'est ainsi que la sexualité devient l'un des principaux dispositifs du pouvoir, et d'abord du pouvoir patriarcal, qui s'exerce en particulier sur le corps des femmes. (Etxebarria, 2019, p. 30)

Ce n'est pas seulement la littérature française qui est atteinte de misogynie chronique, dit Etxebarria; le but de toute la littérature érotique espagnole est « le plaisir masculin à travers la réification de la femme » (*ibid.*, p. 18). Elle rejoint la pensée d'Andrea Dworkin selon laquelle l'érotisme n'est rien d'autre qu'une « pornographie de luxe » élaborée par et pour des mâles qui ont le besoin de s'imaginer jouir d'une façon plus élevée que le bas peuple (*ibid.*, p. 21). Qu'on lui donne une étiquette ou une autre, l'essence demeure la même : le plaisir masculin à travers la subordination de l'autre sexe.

1.4 L'emprise du rhinocéros

Dworkin, après avoir qualifié Bataille de « philosophe de la pornographie », une opinion que je partage avec toutes les fibres de ma nature de femme, souligne le problème de la consécration de telles philosophies dans l'histoire :

Les biographes de ces grands artistes mâles célèbrent les atrocités que ces hommes ont commises contre nous dans la vie réelle comme si elles étaient essentielles à la création artistique. Et dans l'histoire, telle que les hommes l'ont vécue, ils nous ont aussi « dissoutes » par tous les moyens nécessaires. (Dworkin, 1983, p. 326)

La célébration, voire la consécration d'une pensée misogyne comme monument de la pensée érotique contemporaine ne s'arrêtera apparemment pas aujourd'hui, malgré les travaux acharnés de nombreuses théoriciennes féministes.

Dans *Sexe et littérature aujourd'hui*, Olivier Bessard-Banquy attribue le déclin de la littérature érotique, la perte de son essence transgressive, aux femmes qui ont depuis peu investi le genre. Il déplore d'une part la fin de l'âge d'or de l'érotisme, qui aurait vu son apogée à l'époque de Bataille et de l'avènement des éditions de Jean-Jacques Pauvert. Il fait d'autre part une critique dévastatrice des écrits d'Alina Reyes, Catherine Millet, Claire Legendre, Virginie Despentes, et d'autres dont il regroupe les écrits dans un courant qu'il nomme le « trash ». Il considère que les ouvrages de ces auteures n'ont rien de transgressif comparé aux chefs d'oeuvres de leurs prédécesseurs, et qu'elles ne chercheraient le scandale qu'afin de faire vendre. Envers Despentes, il est encore plus caustique. S'il avoue qu'elle peut être « intéressante » quand elle explique comment son écriture lui sert à exorciser en partie le viol qu'elle a subi, il la trouve « moins séduisante » quand elle parle de la domination systématique de la femme dans la relation hétérosexuelle et lui reproche de ne représenter ni l'homme évolué ni la « masculinité paisible et décontractée des sociétés démocratiques avancées » (Bessard-Banquy, 2010, p. 151).

Bessard-Banquy reconduit le pouvoir patriarcal en rappelant que si les femmes ont maintenant la liberté d'écrire, sur le sexe ou sur elles-mêmes, il faut encore un homme pour leur rappeler comment procéder : étaler son vécu personnel peut être *intéressant*, mais l'important est de ne surtout pas se montrer *moins séduisante*. La violence de sa vision se dévoile crument lorsqu'il résume toute l'oeuvre de Despentes avec ces propos : « ce ne sont que des histoires nourries de haines, de sentiments de frustration et d'envies de révolte, ce sont des livres qui se voudraient cris et qui ne sont que rots » (*ibid.*). Il donne, malgré lui, totalement raison à Despentes lorsqu'elle affirme qu'« il faut, de toute façon, que les femmes se sentent

en échec. Quoi qu'elles entreprennent, on doit pouvoir démontrer qu'elles s'y sont mal prises. » (Despentes, 2006, p. 23-24)

Le travail de « dissolution » dont parle Dworkin, et qu'on observe dans le discours méprisant du critique, se trouve également, selon elle,

[...] dans le système juridique, dans la religion, dans l'art et la littérature, dans la discrimination économique systématique contre les femmes, dans les académies moribondes; et par ceux que l'on dit bons, sages, généreux et éclairés dans tous ces domaines. (*ibid.*, p. 329)

Les valeurs véhiculées par toutes ces institutions sont, selon l'auteure, les mêmes que celles véhiculées par la pornographie : la désubjectification des femmes et la violence à leur endroit. Comme Foucault l'indique, « la prise de pouvoir sur le sexe se ferait par le langage ou plutôt par un acte de discours créant, du fait même qu'il s'articule, un état de droit. Il parle, et c'est la règle. » (Foucault, 1976, p. 110)

Le patriarcat est une structure gigantesque, et quand s'y attaque, même avec la force et le talent de Despentes, ne génère que mépris et condescendance, il y a de quoi se décourager. Comme écrivante, je me sens parfois écrasée sous un poids trop lourd à déplacer. Je partage alors le sentiment de Dworkin :

L'expérience viscérale d'une haine des femmes qui ne connaît littéralement [et littérairement] aucune limite m'a amenée au-delà de la fureur et des larmes; je ne peux vous parler qu'à partir de mon désespoir. (Dworkin, 1983, p. 326)

Et pourtant, je ne suis apparemment pas abattue, puisque je continue d'*écrire*. J'écris avec la volonté obstinée de m'attaquer à cette norme destructrice pour mon genre et mon sexe, cette binarité hiérarchique qui fait de mon identité de femme une tare et de mon désir un baïllon. Je n'ai peut-être pas subi de viol dont mon écriture chercherait à « se venger », mais n'en déplaise aux intellectuels mâles, toute ma fibre de femme

comprend, et même *ressent*, ce que Despentès a dû hurler. Si les femmes commencent à écrire avec leur sexe, ce sexe ayant été mutilé, violenté, soumis, baïllonné, méprisé pendant des millénaires (et ce n'est pas fini), il est normal et même nécessaire que les mots de ce sexe ne soient pas toujours « séduisants ».

Mais pour ma part, j'y reviens, je n'écris pas avec *mon* sexe. Je tente d'écrire avec le sexe des autres. De ces autres qui ne cadrent pas dans la norme.

Face à une structure si fortement ancrée dans l'inconscient collectif, je me sens comme une puce qui s'attaque à un rhinocéros. Il ne faut pas trop avoir peur des hauteurs, ou alors on doit savoir se retenir de regarder en bas.

J'écris, donc, les mots de femmes désirantes, mais ne désirant pas de la façon prescrite. Des femmes qui ne désirent pas être soumises, violentées ou dominées. Mais j'écris aussi les mots d'hommes qui ne cadrent pas dans la vision que Bessard-Banquy a de la masculinité contemporaine, et dont la sexualité n'a rien de paisible ni de décontracté. J'écris aussi les mots de personnages dont le genre ou le sexe sont en transition, ou indéfinis.

Il faut chercher longtemps pour trouver les endroits sensibles où piquer, parce que les pachydermes ont la peau épaisse. Il faut surtout savoir que le résultat le plus probable sera une légère démangeaison. Avec le petit espoir que le combat d'une puce pourrait en inspirer d'autres.

CHAPITRE II

LIRE DES FEMMES

2.1 Jouir dans la souffrance

L'impulsion d'écrire sur la sexualité, et sur les tares de cette sexualité telle que vécue et représentée dans ma société, a commencé il y a très longtemps, sans que je le sache vraiment. C'est à force de me relire que j'ai observé une constance certaine, comme un marcheur somnambule qui se réveille et se rend compte que ses pas le mènent toujours dans la même direction. À force, j'ai lu mes contemporaines. Certaines auteures m'ont plongée dans le ravissement et l'admiration, d'autres dans la consternation et le désarroi.

Sauf quelques exceptions, mes lectures ont donné raison à Dardigna lorsqu'elle affirme ceci : « que l'auteur réel du récit soit un homme ou une femme importe peu finalement : le récit érotique met en acte une relation sujet/objet qui est toujours identique : "je"/"elle" (et "il") (Dardigna, 1980, p. 105) ». Mon écriture veut mettre à mal ce schème, montrer ce qu'il a de nocif et de destructeur, et proposer des relations différentes entre les « je », « tu », « elle » et « il ».

Mais pour briser cette norme, il me faut d'abord tenter de la comprendre. Comme Nancy Huston a cherché à le faire dans son essai *Mosaïque de la Pornographie* :

Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre l'interaction entre le récit et le réel [...]. Je récuse l'hiatus qu'on voudrait voir entre ces deux instances, hiatus qui permet aux intellectuels de jouir dans leur imaginaire tandis que des femmes souffrent dans leur corps, et pour les mêmes raisons. (Huston, 1982, p. 31)

Nous, femmes, souffrons, mais c'est la seule façon dont on nous a permis de *jouir*. On souffre avec *coquetterie*, en *rougissant*, mais aussi avec une certaine fierté : on le revendique. On l'écrit. On se met en scène désirée, objéifiée, soumise. Il est difficile, en tant que femme, de ne pas se reconnaître dans ce fantasme.

Il *m'*est difficile, en tant que femme, de ne pas *me* reconnaître dans ce fantasme. D'une certaine façon, ma chair y répond. Dans quelle mesure est-ce que ma chair m'appartient?

Despentes s'est particulièrement questionnée sur cette « prédisposition féminine au masochisme », affirmant qu'« elle ne vient pas de nos hormones, ni du temps des cavernes », mais d'un « dispositif culturel prégnant et précis, qui prédestine la sexualité des femmes à jouir de leur propre impuissance, c'est-à-dire de la supériorité de l'autre, autant qu'à jouir contre leur gré. » (Despentes, 2006, p. 52)

Foucault a expliqué que la création de désirs normalisés au sein de notre société s'enracine profondément dans l'intimité des individus, dans leurs fantasmes, dans leur psyché. Ce que l'on considère comme personnel, profond, *individuel*, cette intimité que l'on voudrait propre à soi, n'est, dans une large mesure, que le miroir d'une réalité sociale et politique qui nous affecte tous.

Tout se passe comme si, en tant que femme, notre chair même était devenue la complice d'un pacte idéologique qui nous annihile. Comme le dit Huston, il faut donc explorer cette « schizophrénie » qui est à la fois « la mienne » et « celle du monde qui est le mien » (Huston, 1982, p. 31).

2.2 Le renversement idéologique

Parcourir un certain corpus érotique féminin m'a souvent plongé dans le désarroi. Désarroi causé par la répétition du fameux stéréotype du désir de soumission féminin dans les mots d'une auteure. Il y a, bien sûr, *Histoire d'O*, récit misogyne et violent s'il en est un, qui met en scène la subordination totale et consentante d'O à ses maîtres sadiques. Logiquement, ce récit a été reçu très favorablement par l'establishment littéraire masculin, dont il flatte les convictions et les conventions⁵.

Histoire d'O date de 1954, mais force est d'admettre que le désir de soumission est encore très répandu dans l'univers fantasmatique des femmes, et que les récits de ce désir sont ceux qui vendent le plus. En 1982, Nancy Huston fait le rapprochement entre les romans à l'eau de rose et les classiques littéraires érotiques comme *Histoire d'O* ou *Justine ou les Malheurs de la vertu*, de Sade. Elle y démontre que ces deux types d'oeuvres présentent le même scénario, soit la « chute d'une jeune fille innocente » (Huston, 1982, p. 15). *L'innocente*, c'est la femme prise au piège par l'arrivée dans sa vie de l'*Homme*, celui qui lui dévoilera sa *vraie* nature, soit celle d'objet érotique. Elle ne peut résister à l'appel, et il l'entraînera vers la débauche et la soumission, jusqu'à l'annihilation totale de sa personne devant la toute-puissance du savoir et du désir masculins.

Plus de trois décennies se sont écoulées depuis la publication de cet essai de Huston, et ce que l'on qualifie de roman à l'eau de rose – ce petit livre de poche à la couverture écarlate sur laquelle est dessinée une femme modèle, aux traits parfaits et aux longs cheveux soulevés par le vent, blottie dans les bras d'un homme en smoking, d'un cowboy ou d'un chevalier – ne tient plus qu'une place discrète dans les rayons des pharmacies, entre les cartes de souhait et les analgésiques. Dans les magasins

⁵ Pour des analyses féministes, voir Dworkin, Huston, Dardigna.

Walmart, les étalages regorgent plutôt de gros bouquins à la couverture sombre et stylisée : les *Fifty Shades of Grey* et autres *Twilight*. Mais il suffit de lire le quatrième de couverture de ces best-sellers pour comprendre que le scénario de la « chute d'une jeune fille innocente » est aussi populaire qu'avant. Le cowboy se réincarne en vampire ou en multimillionnaire sadomasochiste, et c'est encore *son regard* qui va révéler à l'héroïne, cette jeune fille timide qui passe d'habitude inaperçue, sa *vraie valeur*. Cette valeur réside dans sa *nature érotique*, qu'elle soit symbolisée par une soif de sang ou une paire de menottes et un masque. Si elle possède la nature, il détient le savoir. Il l'initie aux jeux de l'érotisme et lui apprend la jouissance.

Pour la nouvelle édition des *Histoires à faire rougir* de Marie Gray, on a privilégié des couvertures colorées et des silhouettes féminines aux jambes longues et à l'allure branchée. Petit détail à noter : sur chacune d'elles, on voit la silhouette de l'homme *qui regarde*. Un simple dessin suffit pour représenter la sempiternelle « mise en sujétion d'une femme par un regard masculin » (Dardigna, 1980, p. 107), l'image canonique de l'érotisme : la femme s'expose, l'homme regarde et désire.

Si l'on plonge à nouveau dans le premier recueil de la collection, celui-ci compte, sur sept nouvelles, cinq dont le personnage principal est une femme. Toutes sont hétérosexuelles, jeunes et apparemment séduisantes (sauf la dernière, qui est dans la quarantaine et se trouve donc nécessairement vieille et moche...). L'une d'entre elles, une femme d'affaires à la personnalité forte et au caractère décidé, a trois amants. Le premier est romantique et émotif, le deuxième est richissime et masochiste, le troisième est un géant sportif à la sexualité brutale. La description des ébats de la narratrice avec le premier est archi-courte, celle avec le deuxième est très sommaire, alors que la majorité de la nouvelle décrit les relations avec le troisième à l'aide de mots sans équivoques : « subir », « sans défense », « attaque », « domine ». « devenir sa proie ». Si l'on peut se réjouir devant la description d'un personnage féminin fort qui se permet le luxe d'avoir plusieurs amants, et qui trouve même une certaine

satisfaction dans l'exercice de la domination d'un amant masochiste, le texte est finalement décevant. Et le message est clair : une femme peut gérer avec brio une entreprise de marketing, avoir plusieurs désirs connexes, mais son désir profond, celui qui occupe neuf pages sur seize, celui qui revient et l'obsède, celui qui va hanter ses pensées et son corps, est de subir la domination.

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois deux décennies après ce commentaire de Huston à propos des romans à l'eau de rose :

[La femme] a beau avoir été dotée par l'auteur de toutes les qualités de la jeune-femme-moderne-et-émancipée – indépendance financière, talents, voire une carapace ironique et le sens de la répartie –, face à l'homme, elle est totalement désarmée. Il peut [...] deviner son être profond qui est « féminin », c'est-à-dire sensuel et désireux de soumission. (Huston, 1982, p. 99)

Encore aujourd'hui, le plaisir sexuel ne semble pas *possible*, si on en croit nos propres écrits, sans l'avènement du regard masculin et de la toute-puissance masculine. La vie quotidienne des protagonistes est représentée comme étant libre de cette « toute-puissance », elles sont émancipées aux plans professionnel, civil, matériel. Et même, la femme « désirable » semble être particulièrement indépendante et forte de caractère. Au sein du discours social, comme du discours érotique, la libération des femmes est donnée pour accomplie. Mais la « vraie nature » féminine, son désir d'être dominée, triomphera toujours des luttes sociales. C'est ce que le sous-texte des ouvrages érotiques nous rappelle. Dardigna a nommé ce phénomène le « renversement idéologique » :

Aujourd'hui, tout se passe comme si les luttes successives des femmes dans l'histoire [...] rendai[en]t nécessaire un renversement idéologique pour que l'équilibre des forces en présence reste intact et que rien de vraiment nouveau ne se produise sous le soleil du patriarcat. Les corps, avant même d'avoir pu goûter à la liberté, seront réaliés dans la manipulation érotique et les femmes

[...] n'auront de cesse de se soumettre à nouveau à la domination masculine, mais cette fois *pour le plaisir*, si l'on peut dire... (Dardigna, 1980, p. 94-95)

Cette aliénation du corps féminin est parfaitement mise en scène dans la nouvelle « Songe d'une nuit d'hiver ». Le couple, d'entrée de jeu, est au bord de la rupture : « il ne l'excitait plus » (Gray, 1994, p. 86). La solution : « elle aurait seulement envie qu'il soit quelques fois un peu violent au lit. Plus passionné, plus fort, plus brutal » (*ibid.*, p. 97). Bref, qu'il soit plus « homme » selon le stéréotype de la sexualité normative masculine : qu'il la domine avec sa force et sa brutalité. Mais il y a pire : le personnage principal féminin est obsédé par le fantasme d'être violée. La description de ce fantasme, et sa réalisation dans un contexte qu'on veut acceptable pour le lectorat – c'est son conjoint qui décide de lui faire plaisir et de se faire passer pour un détraqué qui vient la violer le soir dans son lit – donnent froid dans le dos. Et ce sentiment n'est pas seulement généré par les scènes en soi (fantasmées ou réalisées), mais par le ton de l'auteure qui est léger et égrillard; cette histoire serait tout aussi coquine et sans conséquence que les autres du recueil.

Afin de comprendre comment un tel fantasme puisse passer pour « normal » dans les mots de Gray, tout comme dans l'imaginaire de toute une société, il faut, à l'instar de Huston, se demander « comment les "effets de réel" dans le récit correspondent aux "effets de récit" dans le réel » (Huston, 1982, p. 31). Cette histoire n'est pas racontée pour *choquer*, seulement pour *faire rougir*. La protagoniste se décrit comme « une femme ordinaire, mariée à un homme ordinaire, menant une vie ordinaire » (Gray, 1994, p. 91), rien de plus *réel* pour bien faire passer le *récit*. Sauf que le résultat, dans l'esprit des lecteurs qui cherchent seulement à s'émoustiller, fait passer le *récit* dans le *réel*. La conception du réel se cristallise autour de l'idée qu'une femme ordinaire rêve de se faire violer. Rien de plus naturel.

2.3 La chute inversée

Si l'on revient au scénario typique de la « chute de la jeune fille innocente », tel que présenté par Huston, on peut en trouver les prémises à de nombreuses reprises dans l'oeuvre de Françoise Rey. Son deuxième roman, *Des camions de tendresse*, débute par une scène dont on anticipe facilement la suite : une jeune femme fait du stop sur l'autoroute, un camion-remorque s'arrête et deux colosses débarquent de la cabine. Pourtant, la suite est totalement à l'opposé de ce qui est attendu. Plutôt que de la violer à mort et d'abandonner son corps dans un buisson, les deux camionneurs, qui forment un couple homosexuel et qui n'ont vraisemblablement pas d'attrance pour les femmes, se prennent de tendresse pour elle et l'embarquent avec eux vers une aventure qui durera deux ans.

Il s'agit là de la première d'une série de « chutes inversées » où Rey amène ses lecteurs à appréhender la suite, et à les surprendre par des retournements de situation inusités. Ce procédé crée, pour mon esprit d'écrivante, un ravissement du plus bel effet. Sortir des sentiers battus, je l'ai dit, est mon adage. Bousculer des situations entendues, renverser les rôles genrés et faire éclater le récit traditionnel sont autant d'avenues que mon écriture cherche aussi à emprunter.

Le parfait exemple d'un renversement des rôles est la scène du *fist fuck* dans *La peur du noir*, toujours de Françoise Rey. Le roman raconte la relation adultère entre un gendre et sa belle-mère, qu'il entraîne dans des rapports sexuels de plus en plus dégradants alors qu'elle développe, malgré sa honte, des sentiments à son endroit. Dans la scène finale, elle prend sa revanche avec un mélange d'amour et de nostalgie : « Le poing dont tu m'as menacée, c'est moi qui vais te le mettre. » (Rey, 1998, p. 199) La débauche de la jeune fille innocente, c'est l'homme qui, cette fois, la subit. Son corps à la fois fébrile et tourmenté est décrit dans ses moindres détails : l'arc du bassin, la « croupe obscène », les « mamelons séduits », le « ventre impatient », etc. Le

savoir érotique, c'est la femme qui le possède, et c'est elle qui va initier sa « victime extasiée » à de nouvelles pratiques. La bête « affolée », terrorisée, « traqué[e] », c'est lui. C'est avec un poing vengeur fourré dans l'anus de son beau-fils, organe à la fois craintif et amadoué, que Jeanne lui parle de sa dévotion :

Mon amour, mon cher amour, je veux te marquer d'un sceau que tu ne connus jamais [...]. Je veux que tu sois à moi, pour une nuit, que tu deviennes mon œuvre d'art, mon livre, ma peinture, je veux écrire en toi et façonner ta chair, te laisser une trace épouvantable et fantastique [...]. (Rey, 1998, p. 199)

L'objet et le sujet du désir n'appartiennent pas, ici, aux genres qui leur sont normalement attribués. La dépersonnification de l'homme, qui est représentée comme une matière malléable, est destinée aux mains de l'artiste, de l'intellectuelle : de la femme. L'image du sceau que l'on marque dans la chair n'est pas sans rappeler le fer imprimé dans la peau d'O pour inscrire son appartenance à son maître. Les mots de Rey n'ont toutefois rien à voir avec ceux de Réage. Le ton n'est ni froid ni distancé, il est poétique, imagé, voire emphatique. La majeure partie du texte se compose de longs dialogues gorgés d'émotions, et le reste de descriptions tarabiscotées. L'effet produit par l'amalgame de la violence et de l'obscénité avec le lyrisme et l'émoi amoureux est saisissant. Il serait difficile de croire que l'auteure ait eu pour simple objectif de choquer en révélant, par le renversement, la brutalité d'un désir dominateur normalement associé à la masculinité. Son style romanesque et la traduction de sentiments riches et complexes chez ses personnages témoignent de sa volonté de dire *plus*. Son langage à la fois cru et exalté rend simplement une forme d'hommage à la débauche, sous toutes ses formes, avec une limpidité désarmante.

Les écrits de Françoise Rey sont effectivement notables pour l'ingéniosité et l'originalité de ses récits, mais aussi pour ses personnages diversifiés hors normes, et peut-être surtout son souci du *réel*, sur lequel je reviendrai. Elle n'écrit pas seulement sur la jouissance, elle écrit sur des êtres qui jouissent. Elle n'expédie pas quelques

définitions sommaires de ses protagonistes; leurs identités et leurs personnalités ne sont pas accessoires, elles sont essentielles au récit. D'où son choix d'écrire majoritairement des romans plutôt que des nouvelles, puisqu'« un roman est l'histoire d'un corps et d'une âme. Un personnage de roman est le refus de la généralisation. Une métaphysique personnelle. » (Chabot, 2005, p. 77) Lire Rey, c'est suivre l'évolution d'un personnage féminin à travers sa rencontre sexuelle avec l'autre. L'autre, c'est un partenaire obsédé, un couple homosexuel désintéressé, un beau-fils bouleversé, le facteur du village, le nouvel époux, la première petite copine. Cet autre est entier, complexe, vivant. Il a une histoire, il est décrit dans sa singularité, sa complexité. On va au-delà du schème « sujet A (masculin) désire objet B (féminin) ». La sexualité, chez Rey, n'est ni idéologique, ni symbolique, ni synthétique. Elle est incarnée. Mon défi est d'en faire autant dans le cadre de chaque nouvelle, soit dans les limites de quelques pages. Écrire des corps distincts, des désirs disparates, mais surtout, écrire des âmes qui résident dans ces corps désirants.

Anne Archet est une autre auteure dont l'écriture m'a ravie. Si faire le récit de désirs singuliers en quelques pages seulement peut sembler un défi, Anne Archet le réussit en quelques mots seulement. Dans *Le carnet écarlate*, elle rassemble ce qu'elle nomme des « fragments érotiques lesbiens », des aphorismes et de courts textes mettant superbement en scène, grâce à une petite poignée de mots bien choisis, des situations torrides. Chacun – ou presque – de ces fragments fait le récit des relations de la narratrice avec une femme différente, définie par un « elle » impersonnel ou un prénom nouveau. En voici, pêle-mêle, quelques-uns de mes préférés :

Annie est grasse, lisse, généreuse, vicieuse, mouillée et c'est ainsi qu'elle me plaît – alors elle est heureuse. (Archet, 2014, p. 57)

Je ne suis que polissonne. J'attends de vieillir pour devenir vraiment vicieuse. (*ibid.*, p. 61)

Pour me plaire, torse nu, Fannie écrase ses petits seins contre la vitre de la fenêtre sans se soucier des passants. (*ibid.*, p. 82)

On s'éloigne ici de toutes les normes, du fond à la forme – la forme éditoriale tout comme la forme des corps. Le langage d'un désir féminin assumé, entier, un peu féroce, mais plutôt drôle et totalement lubrique, a quelque chose de quasi révolutionnaire. Ce qui cadre plutôt bien pour une auteure qui signe sous un pseudonyme anarchiste. Avec Archet, on célèbre un érotisme féminin nouveau. Mon écriture souhaite toutefois mettre en scène plus d'un érotisme. Je l'ai déjà dit, je cible la multiplicité. La célébration d'un éros féminin débridé fait partie de mes explorations, mais j'aborde un territoire plus vaste. Sans vouloir – ni pouvoir – reproduire la carte complète des orientations, pulsions et déviations, j'essaie d'en faire un échantillonnage varié.

2.4 Le courant postmoderne

Dans l'article *Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires*, Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin définissent ce qu'elles appellent la conception postmoderne de l'identité sexuelle. Issue des nouvelles connaissances mises au jour par les théoriciennes queer dont fait partie Butler, cette façon inédite de concevoir le genre remet en cause la pertinence de l'identification sexuelle et ouvre à l'infini les possibilités identitaires en abolissant toute contrainte liée à des normes genrées. Selon Boisclair et Saint-Martin, les œuvres littéraires qui suivent ce modèle mettent en scène des personnages dont les traits sont impossibles à rattacher à leur sexe, et présentent un intérêt marqué pour l'autre et une volonté de franchir les frontières du genre.

La définition d'une « vraie femme », dans cette optique, correspond à cette tirade issue *Des camions de tendresse*, de Françoise Rey :

Une vraie femme, c'est une femme libre dans sa tête. Libre de tout morale traditionnelle [...] Une vraie femme, c'est comme un vrai homme, sans différence aucune. Rien ne la définit spécifiquement, hormis les phénomènes biologiques. (Rey, 1991, p. 260)

En d'autres mots, un genre n'a rien de spécifique qui le distingue d'un autre. La « vérité » se situe dans la liberté. Liberté de penser, d'agir, de disposer d'elle-même.

Comme écrivante, je tends vers ce courant du postmodernisme. Mon écriture est mue par cette volonté d'abolir les frontières des genres, mais avant tout de les questionner et de les mettre à mal. Mes personnages se retrouvent souvent pris dans des impasses identitaires, mais mes récits ne leur apportent pas toujours de solution. Je mets en scène l'impasse, j'exprime le mal-être de mes personnages, l'impossibilité de résoudre leurs désirs. En pleine sexyvilisation, quand les assises de notre société reposent en grande partie sur la conception identitaire genrée, il me semble que la revendication d'une identité autre ne peut se faire sans heurts ni souffrances.

C'est entre autres ce que j'ai voulu explorer dans ma nouvelle « Alex aime Sophie ». Le protagoniste, qu'on comprend être transgenre, partage une sexualité débridée avec un couple ouvert. Dans la description crue et exaltée qu'il fait de leurs ébats, il y a une sensation de vide que j'ai laissé planer entre les lignes, et qui s'installe de plus en plus à mesure que les paragraphes s'enchaînent. Ce personnage projette son identité dans son corps, et dans les sensations que ce corps procure aux deux amoureux. Mais quand le couple se sépare, le sens de sa propre existence le déserte.

J'écris le manque, le vide, l'absence, au sein de désirs irrésolus, ou encore, conventionnels et stériles. Mais j'écris aussi des désirs hors norme qui comblent, qui sont assumés et même revendiqués.

Je n'écris pas avec *mon* sexe. Parce qu'à l'intérieur de moi, il y a la connaissance intuitive que mon propre désir est contaminé par l'idéologie. J'écris donc, autant que possible, avec ma sensibilité et avec mon esprit. Je me projette dans des corps autres, je cherche à écrire avec des *sexes différents*. Pour ouvrir l'univers des possibles. Apporter d'autres récits dans le réel.

CHAPITRE III

LA QUÊTE DU RÉEL

3.1 La posture d'humilité

Une fois le cadre normatif identifié, après avoir réfléchi, lu, questionné et analysé les écrits de mes contemporaines, tout comme mes propres écrits; après avoir choisi de donner la parole à des personnages aux désirs et aux corps marginaux, après avoir choisi d'adopter un modèle postmoderne qui ouvre le champ des possibles aux différentes identités de genre, ai-je fait le nécessaire pour donner à mon écriture la force transgressive qu'elle recherche?

Il me serait difficile de préciser d'où exactement, au coeur de cette pulsion qui me pousse à écrire pour traquer l'interdit et le transgresser, provient la réponse : non. Cette recherche ne se fait pas uniquement dans le choix du contenu de mes écrits – sujet, personnages, situations, orientations – mais également – et surtout – dans une quête du *réel*. Cette quête prend d'abord forme dans ma volonté de plonger profondément dans l'univers de mes personnages pour que mon écriture émerge de leur vérité. Je l'ai dit, je me représente comme une chercheuse. Je m'introduis dans le corps de mes personnages comme on se prête à une expérience. Je n'écris pas avec *ma chair*, mais bien avec celle des autres. Puisque je ne suis pas directement témoin

des relations sexuelles de mes contemporains, les mettre en scène me demande plus qu'un simple effort d'imagination. Je dois les *ressentir*.

Pour permettre à mon écriture de s'imprégner de la réalité de mes personnages, comme une étoffe qu'on plonge dans une teinture, il me faut d'abord la préparer et la rendre perméable. Cela passe, dans ma démarche, par l'adoption d'une posture d'humilité. Par humilité, j'entends le choix de m'effacer, de réduire autant que possible l'expression de ma propre subjectivité. Je m'efface, en tant que personne, pour être écrivante. Je me débarrasse de mon égo comme on blanchit une étoffe : on retire son grain naturel avant de la plonger, les fibres mordancées et pénétrables, dans un univers autre. Ainsi libérées, ma conscience et ma sensibilité sont toutes disposées à se gorger de ces autres nuances que je cherche à dépeindre, à *ressentir* des sentiments étrangers, des pulsions nouvelles, à porter le poids d'histoires qui ne sont pas les miennes.

Jérôme Meizoz, en reprenant les propos d'Alain Viala, définit la posture d'auteur comme étant « une manière singulière d'occuper une "position" objective dans un champ, balisée quant à elle par des variables sociologiques. » (Meizoz, 2004) Il ajoute à cette définition une notion performative, stipulant que c'est par la posture que l'auteur adopte qu'il peut sans cesse renégocier sa position dans le champ littéraire. Pour Meizoz, la posture d'un auteur se définit par l'image qu'il projette de lui-même, à la fois à l'extérieur et à l'intérieur d'une dimension discursive, c'est-à-dire de tout ce que l'auteur produit comme « discours » articulé par un langage écrit ou oral.

En me basant sur cette optique, il me faut définir plus avant ce que j'entends par « posture d'humilité », selon les concepts de champ, de performativité et de variables sociologiques. Mais avant tout, je dirais simplement que cette posture que je prône, dans ma quête du *réel*, est celle de repousser l'idée même de posture, au sens où

Meizoz la décrit. Mon objectif est de ne projeter aucune image. Ou plutôt, puisqu'il m'est forcément impossible de m'effacer totalement, de me faire oublier de mes lecteurs. Mon choix de me définir comme écrivante, et non comme auteure, n'y est pas étranger. La notion d'auteur implique celle de propriété intellectuelle, et mes écrits sont le territoire que je donne à mes personnages, non celui où j'étales ma subjectivité. Pour l'instant, j'écris dans un champ à la fois personnel et universitaire. Bien sûr, si j'envisage un jour l'édition de mes nouvelles, je n'entendrai pas le faire dans un contexte libre de droits. Mais dans l'ensemble, je tends à me détacher de mon œuvre, à m'effacer dans la mesure du possible derrière la parole de mes personnages.

Je n'attache donc aucune importance à ces éléments de la posture auctoriale que Meizoz associe au langage non-verbal, soit à la tenue vestimentaire et au « look ». Quant à la part qu'il attribue à l'éthos discursif, c'est-à-dire à « l'image de soi que [l'auteur] projette afin d'emporter l'adhésion [du lecteur] » (*ibid.*), je dirais que l'adhésion que je cherche à emporter, c'est que le lecteur plonge aussi profondément que moi dans la réalité de mon personnage. Et cette imprégnation est possible, selon moi, grâce à des effets de réel précis que je décrirai plus loin.

Cependant, il me faut bien admettre les limites de l'effacement que je prône dans ma posture d'humilité. Bien sûr, les mots que j'écris sortent de mon esprit, passent par ma subjectivité, par ma sensibilité – et donc par mon corps –, et je ne peux prétendre à la connaissance universelle qui me permettrait de dépeindre avec une exactitude parfaite la réalité de cet autre qui fait le sujet de mon écriture.

Ma posture d'écrivante est effectivement balisée par des « variables sociologiques », comme le dit Meizoz, tout comme l'est l'univers dans lequel s'animent mes personnages. Si je ne partage pas souvent leur réalité – d'autant plus que j'ai choisi d'écrire sur toute une variante d'orientations sexuelles, d'âges et d'identifications genrées –, je peux au moins choisir de limiter ces variables dans le temps et l'espace.

En effet, tous les récits racontés dans mon recueil se produisent à mon époque et dans ma société.

Tendre vers le réel, c'est aussi devoir assumer les limites de ses connaissances. Je mets toute ma bonne volonté dans l'exercice de l'humilité, afin que mon écriture se gorge autant que possible de la réalité de mes personnages, comme une éponge absorbe une eau inconnue. Mais cette imprégnation m'est possible en partie grâce au partage de certaines variables sociologiques. Je peux plus facilement imaginer et recréer une réalité dont j'ai, à tout le moins, certaines connaissances.

D'autre part, il y a des techniques d'écriture simples et précises que j'ai adoptées afin de produire un effet de réel. Il s'agit tout d'abord d'adopter le ton et le niveau de langage en fonction de la réalité sociologique de mon personnage. Pour ce faire, il faut, je le répète, d'abord réprimer autant que possible tout ton ou style individuel, ceux que Meizoz associe à la posture auctoriale, pour adopter un style qui serait naturel au personnage. Puisque j'ai fait le choix de donner la parole à une multitude d'individus différents et variés, mon écriture varie donc tout autant.

Dans « La porte du sous-sol », le ton est celui d'une enfant qui s'exprime verbalement : des phrases à la structure parfois négligée, l'abandon des marqueurs de négations (« ne », « n' »), les liaisons marquées par la contraction « pis » (« puis ») en remplacement du « et », etc. Le niveau de langage est plus familier. C'est tout l'inverse dans « La poétesse de maison » : le ton est celui d'une auteure de poésie. Les phrases demeurent simples, mais les mots sont plus recherchés, les descriptions sont imagées et se réfèrent aux différents sens.

Une autre technique simple est l'utilisation du « je » comme instance narratrice, pour donner l'impression au lecteur que c'est le personnage qui parle de l'intérieur. Je prévoyais varier davantage, et opter plus souvent pour une narration à la troisième

personne. Mais à force de me plonger si avant dans la réalité de mes personnages, leur voix s'est élevée d'elle-même. C'est l'effet « incarné » que je cherchais à reproduire. Comme si la voix jaillissait du corps de mes personnages et non du mien. J'ai simplement laissé faire.

Il y a certains moments où, à force d'effacement, à donner mes mots et ma sensibilité à l'usage de mes personnages, j'en viens presque à les sentir plus vivants que moi. L'impression de réel se produit d'abord en moi, dans le processus même d'écriture, avant de prendre forme sur la page.

3.2 La pornographe morale

Si je reviens à mon objectif de présenter un échantillonnage varié, mais représentatif, de la *réalité* qui m'entoure, je ne dois pas uniquement représenter les sexualités marginales, mais aussi celles plus conformes aux conventions sociales.

L'un des récits où j'ai eu le sentiment de me plonger dans des désirs très normatifs, voir stéréotypés, a été « Halloween ». Elle a aussi été la nouvelle la plus difficile à écrire. Difficile, parce que je suis allée vers cette violence misogyne intrinsèque au schéma érotique traditionnel. Difficile aussi parce que les personnages des deux jeunes filles sont nés de toute mon expérience d'ancienne adolescente en quête de son identité sexuelle. Elles ont pris la voix de mes copines du secondaire, toutes envahies que nous étions par ce besoin si prégnant, qui apparaît dès la puberté, de s'identifier au désir masculin. Avec une tristesse infinie, je dû ressentir à nouveau cette nécessité de « tester sa valeur » dans les yeux d'un homme, comme si l'existence d'une femme passait obligatoirement par ce regard. Et que cette existence avait un prix.

En même temps, j'ai fait l'exercice de plonger dans cette violence bestiale qui est traditionnellement attribuée au désir mâle blanc privilégié. J'ai adopté ses mots simples, j'ai tenté de prendre le ton neutre et froid d'une personne qui n'a pas la conscience de l'autre dans ses actes. Pourtant, en écrivant de son point de vue, j'ai trouvé une solitude douloureuse. Même assouvi dans les meilleures dispositions, avec deux adolescentes qui l'aguichent et se proposent, son désir sexuel ne lui amène pas de satisfaction. C'est l'absence de ses enfants, au final, qui prend toute la place.

J'ai eu l'impression de me servir moi-même une rasade de réalité difficile à avaler. Mais une rasade *nécessaire*. Ce choix d'écrire le réel, de m'en servir comme d'un purgatif – pour moi-même, mais surtout pour le lecteur –, s'inscrit dans ma recherche de la transgression. Dans *La femme sadienne*, Angela Carter explique que

[...] plus l'écriture pornographique fait siennes les techniques de la littérature et de l'expression artistique authentiques, plus elle tend à devenir subversive dans la mesure où elle risque de modifier la façon dont le lecteur perçoit le monde qui l'entoure. (Carter, 1979, p. 67)

Parmi les techniques qu'elle décrit se trouvent, selon moi, celles que j'ai déjà nommées et que j'ai choisi de suivre dans le cadre de l'écriture de mon recueil. L'effet subversif, ou « purgatif », qui permet de changer la vision du monde du lecteur, c'est l'impression de réel créé, selon la réflexion de Carter, par la sortie du mythe pornographique.

Elle démontre en effet que les protagonistes des œuvres pornographiques sont des abstractions mythiques qui excluent toute vision réaliste de l'homme ou de la femme « au profit d'un être sexuel collectif qui ne saurait, par définition, revêtir d'existence réelle » (*ibid.*, p. 14). Elle explique que le mythe repose ainsi sur de faux principes qui se voudraient universels, et qu'il nie la complexité des relations humaines.

Elle suggère donc que, par opposition, tout auteur qui tend à « décrire le monde tel qu'il est en matière de relations sexuelles » dévoile enfin « que le secteur de notre vie où nous pensions jouir de la plus grande liberté s'avère régi par un rituel bien précis » (*ibid.*, p. 41-42). J'ai déjà précisé la nature du rituel, du schéma, de la norme, de la chute, selon le nom qu'on choisit de lui donner. Carter soutient en plus que donner un visage réel à des protagonistes, leur donner une parole singulière, une existence qui se rapproche « d'un monde tangible et repérable », leur faire vivre de véritables relations comme on en croise dans la vie de tous les jours, tout cela participerait à une sortie du mythe qui renverrait brutalement le lecteur à « l'angoissante horreur de la réalité » (*ibid.*, p. 37).

L'angoissante horreur, cette réalité trop vive qui donne un coup au ventre, c'est celle dans laquelle j'ai accepté de plonger en écrivant, par exemple, « Halloween ». L'effet oppressant n'est causé par aucun monstre ni fantôme, mais plutôt par l'impression qu'une scène moralement intolérable puisse paraître si *quotidienne*. Je ne peux prévoir si l'effet sera aussi dérangeant chez le lecteur qu'il l'a été pour moi à l'écriture, mais mon but est d'amener le lecteur à plonger aussi profondément que moi dans le récit et à le vivre comme une situation réelle.

La transgression, telle que je la conçois, est celle qui renverse le lecteur plutôt que de le conforter dans ses fantasmes. Celle qui le fait sortir du mythe rassurant et le met face aux « contradictions morales de la sexualité telle qu'elle est vécue dans la réalité » (*ibid.*, p. 38).

J'adopte en quelque sorte la position du « pornographe moral » que décrit Carter. Par « pornographe », elle entend, grosso modo, l'auteur d'une production écrite mettant en scène des relations sexuelles. Par « moral », elle explique qu'il « utilise sciemment les vertus racoleuses de la pornographie pour exprimer une vision du monde

transcend[ante] » et qu'il « évolu[e] bon gré mal gré dans les eaux profondes de la politique » (*ibid.*, p. 41).

Dans mon recueil, je n'écris toutefois pas uniquement des relations sexuelles. J'écris aussi des récits érotiques entre des personnages et des objets sans qu'il n'y ait de masturbation ni de quelconque geste sexuel. C'est le cas des nouvelles « 300 km/h » et « Les sept cigarettes », où les objets de désir sont des éléments généralement considérés comme porteurs d'une énergie érotique certaine : la voiture de luxe et la cigarette. La relation genrée entre le désir masculin et l'automobile est un autre mythe que j'ai voulu aborder dans ma quête du réel. Comme pour le protagoniste d'« Halloween », même en totale possession de l'objet de son désir, le narrateur n'est pas heureux. Il décrit les plaisirs sensoriels qu'il ressent au volant du véhicule, mais c'est la réalité de son malheur qui le rattrape et qui prend peu à peu toute la place à mesure que le récit progresse. Ainsi, selon mon expérience, la théorie de Carter peut s'appliquer au-delà de l'écriture simplement pornographique, et s'étend aussi à l'écriture des relations de désir avec des objets mythiques.

Il me faut spécifier que si je décris mon écriture comme étant « érotique » et non « pornographique », c'est pour cette simple raison que je n'écris pas uniquement sur la sexualité. Je mets en scène des relations de nature érotique, qui peuvent être tantôt crument sexuelles, tantôt simplement sensuelles. Je ne ressens pas le besoin spécifique de me positionner sur la distinction entre pornographie et érotisme.

Là où je choisis de me positionner, c'est plutôt du côté « moral » de la création que définit Carter. Non dans une économie de résultats, puisque je ne peux parler que du point de vue de l'écrivante, mais à tout le moins dans une économie de volonté : la volonté d'assumer et même d'utiliser la portée politique de mon écriture. Une volonté assez tenace, puisque c'est elle qui me pousse d'abord à écrire.

Mon choix de tendre vers le réel est forcément politique, puisque je souhaite réveiller des réflexions chez mon lecteur. Des réflexions sur les relations de genre, sur les assignations identitaires en lien avec la sexualité et le genre, sur les formes multiples et diverses que peut prendre le désir.

Non, je n'ai pas de réponse précise à donner. Mais mettre à jour une réalité que l'on étouffe sous la répétition de petits fantasmes conformistes ou de mythes bons à endormir les consciences, voilà où se situe la portée politique de mon écriture.

3.3 Le sexe du quotidien

J'opère une « sortie du mythe », à travers mon écriture, également par le choix de reproduire la réalité de la non-satisfaction de certains désirs. Dans la production pornographique comme dans les nouvelles érotiques bonbons, le but visé est de montrer la jouissance, l'assouvissement, le triomphe du désir. Dans la vie de tous les jours, cependant, ça ne fonctionne pas toujours aussi bien. Mes nouvelles ne suivent pas le schéma traditionnel :

1. Situation initiale : présentation sommaire des personnages et mise en situation
2. Élément déclencheur : apparition du désir
3. Péripéties : jeu de séduction et joute sexuelle
4. Situation finale : orgasme

Le récit débute parfois bien après l'apparition de l'« élément déclencheur », et le personnage ne fait qu'exprimer sa situation et l'impossibilité de satisfaire son désir. C'est le cas de « La porte du sous-sol » et « Le parc d'amusement », dans lesquels les protagonistes rendent compte de leur mal-être face à l'existence d'un désir honteux et inassouvisable. Dans « Spaghettis au beurre », on ne sait pas trop exactement où on

se situe dans le récit, ni ce qui se passe réellement, parce que le personnage principal n'a plus les capacités de bien rassembler ses souvenirs ni d'enchaîner ses pensées. Cela aussi fait partie de la *réalité*.

Les personnes âgées, les enfants, et encore moins les pédophiles ne sont des personnages mythiques dans la conception traditionnelle de la pornographie. Et pourtant, eux aussi, ils *désirent*.

Ma nouvelle « Sexe et poivre » est peut-être celle qui représente le mieux cette sexualité du quotidien. J'y ai mis en scène le vieux couple hétérosexuel stéréotypé, qui partage une vie conjugale dont les désirs s'endorment avec le passage du temps. Tout comme dans « Le songe d'une nuit d'été » de Marie Gray, les personnages envisagent une approche sadomasochiste pour tenter de raviver la flamme, mais l'initiative est prise cette fois par la femme, qui fait intervenir une tierce personne. Elle croit faire plaisir à son partenaire en embauchant un dominateur pour la dresser. Son mari ne répond toutefois pas au fantasme de domination traditionnel attendu chez l'homme, et face à la réalisation concrète d'une scène de soumission, en voyant sa femme violentée, il perd les pédales et veut la défendre. Le récit ne se termine pas sur le triomphe de la jouissance avec la réalisation du fantasme traditionnel et la reconduction du mythe, comme c'est le cas dans la nouvelle de Gray. Au contraire, il se termine de façon un peu loufoque, sans qu'aucune relation sexuelle n'ait eu lieu, mais avec un rapprochement évident des deux personnages. La tendresse qui plane entre eux dans la scène finale est, à mon sens, plus belle et plus triomphante que n'importe quelles décharges de sperme ou séries d'orgasmes.

Parce qu'au final, dans la réalité telle que vécue par les êtres qui nous entourent, il me semble que ce n'est pas tant la satisfaction du désir sexuel qui est essentielle. Je rejoins à nouveau la pensée de Kattan qui, en interrogeant l'omniprésence de la production érotique commerciale dans les espaces de la vie quotidienne occidentale,

se demande « où loge dès lors le sentiment? Il existe assurément. Il persiste. Des hommes et des femmes⁶ se rejoignent par amour et on cherche comme toujours le sens. » (Kattan, 2008, p. 60) Ce qu'il nomme la « massification » de la culture, soit le flot de nouvelles qui arrive de tous les coins de la planète, le torrent de publicités et l'empire du divertissement, engourdit le public et le prive de sa capacité de discernement. Kattan note ainsi que « souvent, il ne s'aperçoit même plus que le réel lui échappe » (*ibid.*, p. 126). Il soutient que l'écrivain, dans cette situation, tombe facilement dans le piège de la reproduction des mythes et légendes de la littérature populaire qui « a recours à un mélange de consensus et de chocs pour éveiller le spectateur et le lecteur afin de mieux les endormir. » (*ibid.*)

Comme antidote, Kattan plaide pour une écriture du quotidien :

Se colletant au quotidien, aux petits faits qui semblent anodins, bref à l'homme du présent, d'autres écrivains [...] cherchent et souvent réussissent à révéler le réel à partir de ses soubassements cachés qui ne sont pas moins des évidences, mais qui peuvent passer inaperçus. Savoir atteindre les petits faits dans leurs points de fuite est une manière de capter le présent. L'écrivain minimaliste ne se contente pas d'étaler son humilité, mais tout en exposant la fragilité de ses moyens, il octroie aux petits drames du quotidien, qui cachent parfois de véritables tragédies intimes, la dignité qu'ils méritent et reconnaît dans la multiplicité des singularités le labyrinthe de notre esprit et de notre condition. (*ibid.*, p. 124-125)

C'est ainsi dire que l'écrivain qui cherche à rappeler la singularité de l'individu ne doit pas se contenter de représenter une multiplicité de situations différentes, ni de prendre une posture d'humilité; il doit aussi chercher à dépeindre « les tragédies intimes » qui se jouent au coeur du quotidien. Mon écriture cherche le réel comme un plongeur qui, dans une eau trouble, cherche les preuves d'un drame, pour les ramener à la surface. Et ces preuves sont autant de « petits faits qui semblent anodins ».

⁶ Il faut signaler l'hétéronormativité de la vision de Kattan.

Les relations sexuelles que je mets en scène dans mon recueil peuvent sembler tout sauf « anodines », puisque mes personnages ont souvent des désirs marginaux. Mais en écrivant à partir de leur existence, à partir de ce qui, pour eux, représente le quotidien, ainsi qu'en adoptant leur langage de tous les jours, en utilisant leurs mots et leurs expressions, qu'ils soient crus et exaltés ou simples et réservés, je me rapproche ainsi de ce réel qui leur est singulier, mais qui est aussi universel.

Ce qui est universel, c'est la souffrance. Qu'elle soit causée par la solitude, par la honte d'un désir inacceptable ou marginalisé, par la jalousie ou par une quête identitaire impossible, c'est elle qui nous relie tous, d'un humain aux pratiques sexuelles divergentes à un autre dont les désirs sont en tous points « normalisés ». Une écriture qui tend à dire le réel passe donc par la révélation d'une souffrance qui s'exprime dans les « petits points de fuite » du quotidien (Kattan, 2008). Ce qui m'amène au dernier critère, mais non le moindre, qui définit ma quête du réel.

3.4 La voie de l'intime

La souffrance loge au coeur de l'intimité de la personne. Comme le dit Daniel Lance, « [l]a sexualité et l'érotisme qui la transfigure m'interrogent sur mon intimité propre. [...] plus on touche à l'intimité de quelqu'un, plus on touche à sa souffrance. » (Lance, 2000, p. 15)

Dans sa définition du mythe qui inspire la production pornographique, Carter souligne que « les mythes reposent toujours sur des principes erronés et visent à atténuer les souffrances liées à des circonstances particulières. » (Carter, 1979, p. 13) Ma démarche d'écriture s'inscrit en opposition au genre érotique marchand, parce qu'elle cherche à dire la souffrance qui se vit dans des situations particulières et parce

qu'elle donne la parole à l'intimité de la personne. Elle se place à contre-courant des récits de la « sexualité officielle », de ces différentes réitérations du mythe où « la nature de l'individu est délibérément exclue puisque le but de l'opération est de minimiser l'irréductible singularité du "Moi". » (*ibid.*, p. 14)

En d'autres mots, comme le dit Kattan, lutter contre l'anonymat est le combat de l'écrivain qui cherche le réel. Et l'essence du réel se trouve, selon moi, dans la voix intime du personnage. Kattan confie d'ailleurs qu'en tant qu'individu ainsi qu'en tant qu'écrivain, il « préserve à tout prix l'intime, qui est l'essentiel. » (Kattan, 2008, p. 61)

Il s'agit peut-être aussi de l'essentiel de ma propre démarche d'écriture. L'intime, selon ma conception, est le lieu où se cache la vérité propre de la personne, la part secrète et vulnérable de l'être dépouillé de tout faux-semblant. Si la sexualité s'est imposée comme thème récurrent dans mes textes, c'est en grande partie parce que je perçois qu'elle est un lieu de souffrance. Et cette souffrance est notamment causée par la lutte qui se joue au coeur de l'individu entre son érotisme singulier et la pression sociale exercée afin que ses désirs entrent dans le moule de la norme. J'écris à partir de là, de ce nœud où le désir se forme, quand il s'inscrit à l'intérieur ou à l'extérieur du moule, quand il s'exprime ou se réprime, se cherche ou se perd, selon la situation particulière dans laquelle évolue mon personnage. Une fois plongée au coeur de sa réalité, c'est de cet endroit que je choisis d'écrire, l'endroit où se jouent les enjeux *intimes*.

Je ne dissèque pas l'intimité de mes personnages pour en présenter les divers organes et exposer les mécanismes psychologiques et sociaux. Même si je me représente comme une chercheuse, ce que mon écriture cherche, c'est de *ressentir* cette intimité, et de faire en sorte que celle-ci s'exprime dans les mots de mes personnages, tout comme dans leurs actions, mais aussi, parfois, dans leurs silences. Certains de mes

protagonistes décrivent plus ouvertement leur ressenti et leurs désirs, comme c'est le cas, entre autres, dans ma nouvelle « La Baleine », qui s'ouvre sur la description franche et sincère du désir masochiste du narrateur. À d'autres moments, c'est à travers les pensées intérieures qu'on devine le ressenti de mes personnages, comme la rage et le désespoir qui se dépeignent peu à peu dans « 300 km/h », malgré tous les efforts que le narrateur déploie pour se concentrer uniquement sur le plaisir qu'il éprouve en conduisant. L'intensité de son sentiment se ressent plus sûrement par son effort apparent de le contenir que s'il était proprement décrit.

Par ailleurs, dans « Halloween », le ressenti du narrateur n'est perceptible que par ses actions, puisque ses mots ne font que relater, d'un ton neutre et détaché, la scène qui se joue dans sa maison, comme s'il n'y participait pas vraiment. C'est dans le geste final d'aller se coucher dans le lit de sa fille que se perçoit enfin un peu de sa voix intime. Ce geste est – je l'espère – d'autant plus évocateur qu'il contraste avec l'immense froideur de son ton et la violence de son désir.

L'essentiel de ma démarche est de rappeler la singularité de l'individu, de tendre vers sa vérité propre, sa voix intime. Toute mon écriture cherche à rejoindre cet espace de vérité au cœur de la personne, à lui donner la parole, à le faire exister. C'est ce que Marc Chabot nomme, en référence à Octavio Paz, le « mystère de la personne ». L'essayiste soutient que le genre littéraire érotique doit cesser de montrer uniquement la jouissance du corps, parce que « le corps vient avec une âme, sinon il n'est qu'objet » (Chabot, 2005, p. 77). Il affirme qu'elle se doit plutôt de « rompre le silence autour du mystère de la personne » (*ibid.*, p. 78). Il utilise les mots « mystère de la personne » et « âme » pour signifier la part intime de l'être, cette part de l'autre qui est à la fois singulière et universelle. Mais s'il utilise ces mots précis, c'est aussi pour garder la part mystique et insaisissable de ce qu'est la vérité intime de l'individu. Il rappelle en effet que le « mystère de la personne restera un mystère, malgré tous les livres et toutes les philosophies » (*ibid.*), mais que l'écrivain est celui qui tente de

s'en rapprocher. De le toucher. De dire le manque et la solitude qui poussent à la rencontre de l'autre. Et que l'essentiel est dans la poursuite de cette quête :

Le mystère de la personne est notre entrée en humanité, ce qui mène les corps ailleurs. [...] La littérature raconte les rencontres heureuses et les rencontres malheureuses. Elle raconte les voyages du mystère. (*ibid.*, p. 79)

Mais l'intime, dont le mot signifie également ce qui réunit des personnes, est le lieu de la vraie rencontre de l'autre, comme l'explique François Jullien : « ce qui est le plus intérieur est ce qui par là même suscite une ouverture à l'autre; donc ce qui fait tomber la séparation, provoque la pénétration » (Jullien, 2013, p. 26). L'« entrée en humanité » dont parle Chabot, c'est le lieu de l'universel; la rencontre, la pénétration, le voyage vers l'autre est possible à cet endroit précis.

D'où la très grande importance de l'écrire.

CONCLUSION

RETROUVER L'ÉROTISME

Si la recherche du « mystère de la personne », ce lieu de vérité intime et universel au coeur de la réalité de mes personnages, est centrale dans ma démarche d'écriture, c'est peut-être aussi à cet endroit que se trouve sa force transgressive.

Sur soixante écrivains – dont Régine Deforges, Françoise Rey, Alina Reyes – appelés en 1993 à répondre à la question « Qu'est-ce que la littérature érotique? », huit répondent d'emblée que la littérature est, en soi, érotique (Abeille, 1993). Plusieurs auteurs ont soutenu cette idée dans leurs ouvrages, dont Stéphane Zagdanski. Dans *Le crime du corps. Écrire, est-ce un acte érotique?*, il répond d'emblée que oui. Ce qui distingue selon lui l'érotisme de l'écriture, c'est qu'il « est à la fois actif – c'est un acte – [...] et ce qui le porte, ce qui le tend, ce qui l'érige, l'impulsion et le but de cet acte, c'est son désir de *vérité*. » (Zagdanski, 1999, p. 19). Il reprend ainsi l'idée de Bataille selon laquelle l'essence érotique même de l'écriture réside dans la poursuite de l'authenticité. En effet, selon ses propos, la vérité serait nue et silencieuse comme la débauche, elle se déroberait sans cesse, elle serait un état d'épuration du faux-semblant, une quête et non une fin (Bataille, 1979). Si je ne rejoins pas Bataille dans sa définition misogyne du désir, que j'ai déjà commentée, je me rallie en tous points à cette conception.

Comme Chabot l'a précisé, le mystère restera toujours un mystère. Mais la tâche de l'écrivain est de tenter de s'en rapprocher. La recherche de la vérité serait une prise de position contre le simulacre, le faux-semblant. Zagdanski rappelle qu'en grec (« ces mêmes Grecs qui ont inventé l'idée du dieu Éros » [Zagdanski, 1999, p. 21]) , « dévoilement » et « vérité » sont le même mot, ce qui explique que « la vérité consiste à déchirer le rideau qui voile le réel. » (*ibid.*). La volonté de dévoiler le réel, dans ma démarche d'écriture, de m'opposer à l'image sexuelle commerciale d'un corps féminin sculptural, au mythe pornographique de la domination masculine/soumission féminine, à la norme et aux standards, est une prise de position en faveur de la vérité. Le voile représente l'interdit, et la transgression consiste à le déchirer. Brûler ce rideau, déchiqueter cet écran de papier, voilà l'élan qui me meût, le désir qui me fait écrire.

Élan, mouvement, démarche : ce qui caractérise effectivement l'érotisme de l'écriture, selon Zagdanski, est son caractère *actif*. Il s'opposerait, par le fait même, à ce que Zagdanski nomme l'« érotisme social », qui serait de nature passive, et qui regrouperait tout ce à quoi je m'oppose dans ma démarche :

L'érotisme passif est l'image imposée d'un désir, ou du désir, délivrée comme un mot d'ordre, pour un objet stéréotypé de ce désir : un être humain, homme ou femme – le plus souvent une femme [...]. Or cet objet, dans l'érotisme passif, est réduit à une pure somme d'organes. (*ibid.*, p. 10)

L'érotisme social serait, au fond, le mensonge auquel s'attaque l'érotisme de l'écriture. D'abord parce que l'écriture est une « parole inouïe [qui] est sécrétée à partir d'un corps singulier, un corps qui n'est pas interchangeable avec un autre corps » (*ibid.*, p. 11), mais aussi parce que « l'érotisme de l'écriture est l'érotisme au sens de l'éros grec, c'est-à-dire [...] qui échappe à l'organisation de la société, qui s'y oppose. » (*ibid.*, p. 12)

Zagdanski s'appuie sur l'analyse que fait Léo Strauss dans *La cité et l'homme*. Pour lui, ce dernier « a exprimé la tension qui existe entre l'éros au sens classique, et la Cité, la polis en grec, mot qui a donné celui de « politique ». La cité, explique Strauss, n'est pas destinée à accueillir l'éros; l'éros dérange l'organisation de la cité. » (*ibid.*)

Selon *Le Banquet* de Platon, Eros est fils de Poros, représentant l'abondance, et de Pénia, représentant la pauvreté. Il est né pauvre, mais demeure à la recherche du beau et du bon. Il serait donc constamment en état de manque, et en quête de satisfaction. D'ailleurs, il fait preuve de bravoure, d'ardeur, de curiosité, de ruse, d'habileté à la chasse; il n'est pas privé d'atouts pour parvenir à ses fins. La signification première de l'érotisme, dans son sens étymologique, est un état de désir intime et singulier, une force qui provoque le mouvement, la quête de ce qui est extérieur à soi, l'autre.

Georges Bataille va jusqu'à dire que « l'érotisme [est] le déséquilibre dans lequel l'être se met lui-même en question, consciemment. » (Bataille, 1957, p. 37) Cette volonté de se perdre dans l'autre serait, selon Zagdanski, antisociale et même criminelle au sens où elle s'opposerait à l'organisation sociale, aux lois de la cité :

il ne peut y avoir de rassemblement d'êtres humains qu'en rejetant ce que l'éros a de singulièrement anarchique, ce qui passe entre des corps ayant chacun leur histoire, leur imaginaire, leurs propres désirs, lorsqu'ils se rencontrent. Il y a quelque chose d'intensément subversif dans cet érotisme réel, vécu et non pas visuel, ni virtuel, ni idéologique, ni publicitaire tel que la communauté le propose, le vend ou l'impose. (Zagdanski, 1999, p. 13)

Toutefois, Zagdanski précise qu'il n'est pas question de choisir entre l'éros et la cité, mais plutôt d'expliquer la tension évidente qu'il y a entre le particulier et le social, deux concepts qui s'opposent et se rejettent. La littérature, en donnant la parole à un individu singulier, à une histoire singulière, se place du côté de l'éros, et dérange les pouvoirs en place. Chabot abonde dans le même sens :

Il ne peut y avoir de littérature qui ne soit érotique, la chose est impensable et unimaginable. L'être particulier combat son anonymat par la littérature, avec la littérature. Il assure son existence parce qu'il y a la création littéraire, c'est-à-dire la vie d'un « je ». D'où la suspicion des pouvoirs à l'égard des écrivains. (Chabot, 2005, p. 81)

La transgression, au final, se trouve peut-être moins dans le résultat que dans la démarche. Dans mon instinct de chercheuse obstinée qui essaie de nouvelles avenues à l'écriture de récits érotiques. Dans cet effort de me lever le matin pour m'asseoir devant mon ordinateur, d'accueillir des personnages, de vouloir les connaître, leur donner la parole.

Plusieurs personnages sont effectivement nés de cette démarche. J'ai pavé un chemin particulier, ouvert à une large diversité, avec le dessein d'accueillir un échantillon varié et représentatif de tous les âges, genres et orientations, en abordant autant de pratiques diverses que possible. Ils se sont pointé le nez tel qu'à leur habitude, comme s'ils ne provenaient pas de mon imaginaire, mais arrivaient d'eux-mêmes et s'installaient dans mon écriture avec toute leur complexité, leur profondeur, leurs souffrances, leurs histoires, leurs désirs. Je les porte avec moi, maintenant, en souhaitant avoir réussi à les faire entendre, à traduire leur parole avec mes mots, à donner une voix à leur intimité. J'ai eu le privilège de voyager à travers leur réalité, de m'imprégner de leur vérité.

Il y a quelque chose de très intime dans cette rencontre. Il y a même, je crois, quelque chose de très érotique.

Érotique, cette fois, non seulement dans le sens exprimé par Bataille et Zangdanski de la recherche de vérité au sein de l'écriture, mais dans un sens peut-être encore plus large. Quelque chose de relatif au *savoir*. Chabot suggère qu'« aussitôt qu'on s'attache à un personnage, nous sommes faits, nous entrons en érotisme. Nous

voulons savoir. Le mouvement vers le savoir est toujours érotique.» (Chabot, 2005, p. 82)

Je rejoins ici la pensée de Belinda Canone, qu'elle a déployée dans son essai *L'écriture du désir* : « Il me semble qu'on n'a pas assez dit comment l'activité d'écrire s'enracine dans le désir, dont elle est une des manifestations essentielles. » (Canone, 2000, p. 10) Elle explique que « le même mouvement qui me pousse vers une peau m'invite à essayer d'écrire le goût de cette peau, la forme de mon désir, et le plaisir est grand de chercher, de trouver les mots pour décrire la chose minuscule et immense, l'élan de l'être. » (*ibid.*, p. 13-14) Cet élan est celui d'étreindre la beauté du monde, et « étreindre, c'est connaître et comprendre » (*ibid.*, p. 18).

Je ne ressens pas de désir sexuel, à proprement parler, envers mes personnages. Mais cet élan qui me pousse à les connaître n'en est pas moins érotique. Mon écriture s'enracine dans ce désir que décrit Canone, celui d'échapper à l'immobilisme, de me mettre en mouvement, de chercher à dire la beauté qui se trouve dans les petites choses, dans les détails qui façonnent la vie quotidienne de mes personnages :

Le même élan qui me tire du lit chaque matin m'asseoit devant mon ordinateur, me fait ouvrir un livre [...] l'élan qui incite à créer [...] ne se distingue guère de l'élan amoureux : tous deux sont des manifestations supérieures du désir, de l'énergie qui nous meut. *Manifestations supérieures* : c'est le désir aussi qui me donne envie de nager ou de danser, de dépenser l'énergie du corps dans des gestes de joie et dans le mouvement. (*ibid.*, p. 11)

Cette description n'est pas sans rappeler la définition que donne Audrey Lorde de l'érotisme dans son essai « Uses of the Erotic : The Erotic as Power » :

The very word erotic comes from the Greek word eros, the personification of love in all its aspects - born of Chaos, and personifying creative power and harmony. When I speak of the erotic, then, I speak of it as an assertion of the lifeforce of women; of that creative energy empowered, the knowledge and use

of which we are now reclaiming in our language, our history, our dancing, our loving, our work, our lives. (Lord, 2007, p. 55)

Les deux auteures parlent d'élan créatif, de connaissance, de force vitale, de la vie de tous les jours, d'amour. Toutefois, il est question non seulement d'amour pour l'autre, mais également d'amour pour soi. Lorde écrit que l'érotisme est un pouvoir et un savoir vaste et profond, un puissant vecteur de changement que les femmes ont appris, malgré elles, à refouler et à mettre en doute. Ce faisant, elles en sont venues à se sentir méprisables et suspectes. Lorde suggère qu'elles devraient plutôt renouer avec cet élan érotique profond, cette source de pouvoir et d'indépendance qui peut rayonner sur tous les plans de leurs vies, et non seulement le plan sexuel. Une fois qu'on en a fait l'expérience, on sait qu'on peut y aspirer : « the erotic [...] is an internal sense of satisfaction » (*ibid.*, p. 54). C'est le fameux « désir de vivre » dont parle Canone :

Nous émerveiller de notre présence au monde, du désir qui nous meut et nous change et nous fait chanter... Pour cela, il faut que nous nous en sentions *légitimes*, il faut qu'à la question « En valons-nous la peine? » (nous, humains) nous puissions répondre affirmativement. (Canone, 2000, p. 15-16)

Lorde remplacerait ici le « nous, humains » par « nous, femmes ». Si nous nous en donnons la peine, si nous nous croyons légitimes, il nous serait possible de découvrir un désir nouveau, ou plutôt, un désir ancien, enseveli, caché, proscrit, refoulé, un désir autre que celui de la soumission, autre que celui de l'assujettissement au désir mâle. Un désir vaste qui étreindrait la beauté du monde. Cette découverte viendrait peut-être avec le temps, à force de renouer avec cette force vitale qu'est réellement l'érotisme, selon les mots de Lorde. Une connaissance intuitive, quelque part au fond de moi, vibre avec cette parole. Comme elle le dit : « it feels right to me » (Lorde, 2007, p. 56); la sensation se transforme en véritable savoir. Un savoir profond et intuitif qu'il faut reconnaître et accueillir comme une source fiable et sincère.

Puissante. La recherche de la vérité, de l'intime, de la transgression, n'est alors plus nébuleuse dans mon écriture. Elle est profondément intuitive, et cela ne la rend pas moins légitime. L'érotisme est le chemin par lequel le sensible devient connaissance. Le véritable changement se trouve forcément là :

Recognizing the power of the erotic within our lives can give us the energy to pursue genuine change within our world, rather than merely settling for a shift of characters in the same weary drama. (*ibid.*, p. 59)

Malgré la sensation d'être une puce qui s'attaque à un rhinocéros, malgré le sentiment que mes mots n'ont aucun poids face à l'hégémonie de l'image sexuelle marchande, c'est un besoin vital qui m'a poussée, dans mes pérégrinations d'écrivante, à chercher l'érotisme *ailleurs*. Ailleurs que dans la reproduction systématique de fantasmes standardisés tel que prescrits par notre société. Mais encore plus *ailleurs*. Jusque dans ma propre démarche d'écriture. Et peut-être plus loin encore.

Lors de la composition des premières pages de *Je tu elle nous vous ils*, je pensais que mes recherches tendaient à offrir une définition revisitée de l'érotisme, en tentant de déterminer quels interdits pouvaient encore être transgressés par l'écriture érotique dans le contexte présent de la sexyvilisation (Dadun, 2007). En fin de compte, je comprends que ce n'est pas une signification nouvelle que je souhaitais donner à l'érotisme, je cherchais simplement à revenir à sa signification *première*. Celle qui va bien au-delà de la sexualité, celle qui englobe l'acte d'écriture même, et encore bien davantage. Celle du sens vaste de l'éros.

Suis-je parvenue à susciter une réaction, une réflexion chez mon lecteur? Ais-je réussi à assumer la portée politique de mon écriture? Mes mots se sont-ils inscrits dans un courant de changement?

Je ne suis certaine de rien. Comme je l'ai précisé, en tant qu'écrivante, j'écris dans une économie non pas de résultats, mais d'expérience. L'action d'écrire est déjà une résistance. Le combat est peut-être moins nébuleux, peut-être l'est-il encore davantage.

Je ne suis certaine de rien. Mais il y a un savoir intuitif qui me dit que chercher, c'est déjà être sur la bonne voie.

Comme le dirait Lorde, « it feels right to me ».

BIBLIOGRAPHIE

- Abeille, J. (1993). *Qu'est-ce que la littérature érotique? soixante écrivains répondent* (Champs érotiques). Cadeilhan, France: Zulma.
- Archet, A. (2014). *Le carnet écarlate : fragments érotiques lesbiens*. Montréal : Remue-ménage.
- Bataille, G. (1957). *L'érotisme*. Paris : Minuit.
- Bataille, G. (1979). *Oeuvres complètes*, vol. 9. Paris : Gallimard.
- Bessard-Banquy, O. (2010). *Sexe et littérature aujourd'hui*. Paris : La Musardine.
- Boisclair, I. et Saint-Martin, L. (2006). Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires. *Recherches féministes*, 19(2), 5-27. Récupéré de <http://id.erudit.org/iderudit/014841ar>
- Bornais, M.-F. (2012, 11 février). *Son but : divertir*. Journal de Montréal. Récupéré de <https://www.journaldemontreal.com/2012/02/11/son-but-divertir>
- Butler, J. (2006). *Défaire le genre*. (M. Cervulle, trad.) Paris : Amsterdam.
- Cannone, B. (2000). *L'écriture du désir*. Paris : Calmann-Lévy.
- Carter, A. (1979). *La femme sadienne*. (F. Cartano, trad.) Paris : Henri Veyrier.
- Chabot, M. (2005). *Des corps et du papier*. Montréal : Leméac.
- Dadoun, R. (2007). Introduction - Sexyvilisation. Dans Dadoun, R. (dir.), *Sexyvilisation : Figures sexuelles du temps présent* (p. 9-20). Paris : Punctum.

- Dadoun, R. (2007). Sexyduction : Argent, pulsions, narcissisme et charisme. Dans Dadoun, R. (dir.), *Sexyvilisation : Figures sexuelles du temps présent* (p. 143-164). Paris : Punctum.
- Dardigna, A.-M. (1980). *Les chateaux d'Eros ou les infortunes du sexe des femmes*. Paris : F. Maspero.
- De Lauretis, T. (2007). *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*. Paris : La Dispute.
- Despentes, V. (2006). *King Kong théorie*. Paris : Grasset.
- Destais, A. (2014). *Éros au féminin. D'Histoire d'O à Cinquante nuances de Grey*. Paris : Klincksieck.
- Dworkin, A. (1983). *Pornography : Men Possessing Women*. New York : New York Putman.
- Dworkin, A. (1983). La pornographie et le désespoir. Dans Laura Lederer (dir.), *L'envers de la nuit. Les femmes contre la pornographie* (M. Audy, trad.) (p. 325-331). Montréal : Remue-Ménage.
- Etxebarria, L. (2009). L'Ascension d'Éros. (D. Tallaron, trad.). Dans Etxebarria, L. (dir.), *Ce que les hommes ne savent pas: Le sexe vu par les femmes* (p. 10-47). Paris : Héloïse d'Ormesson.
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité*. Paris : Gallimard.
- Gray, M. (1994) *Histoires à faire rougir*. Québec : Guy Saint-Jean.
- Gray, M. (1996). *Nouvelles histoires à faire rougir*. Laval : Guy Saint-Jean.
- Huston, N. (1982). *Mosaïque de la pornographie Marie-Therese et les autres*. Paris : Denoël/Gonthier.
- Irigaray, L. (1974). Ce sexe qui n'en est pas un. *Les Cahiers du GRIF*, 5(1), 54-58.
Récupéré de http://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1974_num_5_1_964

- Jullien, F. (2013). *De l'intime. Loin du bruyant amour*. Paris : Bernard Grasset.
- Kattan, N. (2008). *Écrire le réel*. Montréal : Hurtubise HMH.
- Lance, D. (2000). *Au-delà du désir. Littérature, sexualités et éthique*. Paris; Montréal : L'Harmattan.
- Levent, J. (2000). Un acte de censure « scélérat » : Sade en procès (1954-1958). *Lignes*, 3(3), 109-126. Récupéré de <https://www.cairn.info/revue-lignes1-2000-3-page-109.htm>
- Lorde, A. (2007). Uses of the Erotic: The Erotic as Power. Dans Lorde, A. *Sister Outsider : Essays and Speeches* (p. 53-59). Bekeley : Crossing Press.
- Meizoz, J. (2004). « Postures » d'auteur et poétique (Ajar, Rousseau, Céline, Houellebecq). *Vox Poetica*. Récupéré de <http://www.vox-poetica.org/t/meizoz.html>
- Millet, K. (1971). *La politique du mâle*. (E. Gille, trad.) Paris : Paris Stock.
- Réage, P. (1954). *Histoire d'O*. Sceaux : J. J. Pauvert.
- Rey, F. (1991). *Des camions de tendresse*. Paris : Ramsey/J. J. Pauvert.
- Rey, F. (1998). *La peur du noir*. Paris : Vauvenargues.
- Sedgwick, E.K. (1985). *Between Men : English Literature and Male Homosocial Desire*. New York : Columbia University Press.
- Sedgwick, E. K. (1991). Gender Asymmetry and Erotic Triangles. Dans Price Herndl, D. et Warhol, R.R. (dir.) *Feminisms: An Anthology of Literary Theory and Criticism*, 478-486. Nouveau Brunswick : Rutgers University Press.
- Wolton, D. (1994). Libération : de la subversion au conformisme. Dans Sztalryd, J.-M. (dir.), *L'intime civilisé* (p. 13-18). Paris : L'Harmattan.
- Zagdanski, S. (1999). *Le crime du corps. Écrire, est-ce un acte érotique?* Nantes : Pleins feux.